

ROCHE-D'OR

1133

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

ROCHE-D'OR.....	1 vol.
JEUNE MÉNAGE.....	1 vol.
LA VICOMTESSE DE JUSSEY.....	1 vol.
LE ROMAN DE DEUX JEUNES MARIÉS.....	1 vol.
UNE REINE DE PETITE VILLE.....	1 vol.
LA FOIRE AUX CHAGRINS.....	1 vol.
LES FILLES D'ENFER.....	1 vol.
Les Romans patriotiques : L'OCCUPATION.....	1 vol.
LA NOVICE DE TRIANON.....	1 vol.
LES FILS D'AMOUR.....	2 vol.
Le Comte Horace	
Le Mariage de Frédérique.	
TROIS HULANS.....	1 vol.
BÉRENGÈRE.....	1 vol.
CARMAGNOL.....	1 vol.
DIANE.....	1 vol.
LE TRAIN DES MARIS.....	1 vol.
ROMANS MICROSCOPIQUES.....	1 vol.
MADemoiselle CHÉRUBIN.....	1 vol.
LE MÉDECIN DES DAMES (Comédies parisiennes)..	1 vol.
LES ATHÉNIENNES, Poésies.....	1 vol.
L'ENVERS D'UNE CAMPAGNE, Italie.....	1 vol.
HUIT JOURS EN DANEMARK.....	1 vol.
LA VIE PARISIENNE, Scènes et Croquis.....	1 vol.
LES PSEUDONYMES.....	1 vol.
LA BOUGIE ROSE, comédie en un acte en prose..	1 vol.
LE MARIAGE D'ALCESTE, comédie en un acte en vers.....	1 vol.
L'ESPRIT DE DIDEROT.....	1 vol.

### SOUS PRESSE :

AMAZONE.....	1 vol.
VIPÈRE.....	1 vol.
LA BALLE DE CUIVRE.....	1 vol.
FANFINETTE.....	1 vol.

Bibl. mare a lic. Regina Maria  
Bucuresto

CHARLES JOLIET

12 III  
66648

Don. D<sup>ne</sup> Florica Parvicescu



# ROCHE - D'OR

21/X/1942.



152820

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879.

Tous droits réservés

1950  
Biblioteca Centrală Universitară

BUCUREȘTI

Cota 66648

Inventar 152220

RC 103/02

B.C.U. Bucuresti



C152820



A Monsieur J. VALFREY

*Son Compatriote et Ami,*

CHARLES JOLIET.

# ROCHE-D'OR

---

## I

*A Madame Andrée de Morizan,  
chez Monsieur Clément de Morizan, maire.*

A ROCHE-D'OR.

(Doubs.)

« Paris, le 2 septembre 186..

» Madame,

» Il vous souvient sans doute des ordres que vous m'avez donnés avant votre départ pour la Franche-Comté : « Je quitte Paris, m'avez-vous » dit, pour aller m'enterrer vive dans les montagnes. Ainsi l'exige un devoir de famille. A » vous, qui êtes mon ami, je confie le soin de » me donner des nouvelles de la ville, de la maison et de nos amis. »

» Je tâcherai, madame, de remplir de mon mieux

cette tâche délicate, car il est plus difficile d'écrire une gazette pour une femme que celle de Grimm pour les rois, et je n'ai pas, comme lui, la plume de Diderot à mon service. Enfin, je me suis assis devant ma table, en face de votre portrait, je l'ai regardé, j'ai trempé ma plume dans l'encre, et je la laisse courir sur le papier, m'imaginant que je cause avec vous comme autrefois, quand je venais le soir, au coin du feu, vous conter les cancans de notre cher Paris.

» Quand se rouvrira-t-elle, la porte de la maison des Champs-Élysées? En d'autres temps, j'avais rêvé que j'étais le maître de cette royale chaumière et du cœur de sa belle souveraine; mais tout cela est loin. Pour charmer les ennuis de l'absence, il ne me reste d'autre consolation que de vous écrire, et, dans les heures de mélancolie, je songe parfois à me plonger dans la politique, qui est, comme vous le savez, la plus sérieuse des extravagances.

» Je suis passé hier sous vos fenêtres. La rue Balzac était déserte. A travers la grille, je regardais la pelouse et les deux allées circulaires qui se perdent sous les massifs éclaircis, derrière lesquels j'apercevais le toit d'ardoise de la villa Andréa. Aucune empreinte de pas sur le sable, les volets sont fermés, tout est triste, vide, silencieux. Vous n'êtes plus là.

» J'ai fait tinter la cloche, pour voir si mon appel romprait le charme de cette solitude enchantée. Le vieux Jean est arrivé, mais je n'ai pas eu le courage de franchir la grille. Nous nous sommes regardés comme deux augures et je lui ai transmis vos ordres. Il m'a donné des nouvelles des bêtes. La petite tortue continue à faire le tour du jardin, le chat est mélancolique, la perruche et les oiseaux vont bien, Il n'y a que le bull qui ne puisse se consoler de votre départ. C'est aussi le privilège des amis fidèles.

» Que de souvenirs me sont revenus à la mémoire, devant cette demeure hospitalière. Vous savez que j'arrivais toujours le premier. Quelquefois votre toilette n'était pas achevée, vous me grondiez un peu, mais j'étais sûr d'être pardonné, et nous causions pendant que Félicie coiffait vos cheveux blonds. Vous tolériez la musique, les vers, le cigare, l'esprit, et un grain de politique. J'avais ma place marquée au coin de la cheminée, en face de vous. Et vous êtes partie... Quelquefois aussi, par les vilains temps, j'étais seul fidèle, et, je l'avoue, je faisais des vœux sincères pour la pluie, le froid, la neige, et généralement pour toutes les intempéries qui pouvaient effrayer les santés fragiles et les amitiés pusillanimes. Je vous apportais tous les bruits de la ville, du monde et du théâtre, que je

recueillais dans mon oisiveté journalière, et vous me racontiez toutes les petites histoires et les bonnes folies de votre cercle mondain.

» Vous voulez que nous reprenions ces causeries charmantes et familières, qui naissaient au coin du feu et s'envolaient avec les étincelles, légères comme la flamme, oubliées et disparues comme elle. Je m'imagine qu'il fait mauvais temps, que personne n'est venu, que vous avez la migraine, et qu'il faut vous amuser comme une reine qui s'ennuie; car c'est ainsi, — oui, cela peut s'écrire, — c'est ainsi qu'on vous aime.

» AMAURY DEVILLERS.

» Paris, rue Châteaubriand.

» Je vous prie de vouloir bien présenter mes devoirs à Monsieur de Morizan. »

## II

## LE VILLAGE.

Andrée avait épousé, à dix-sept ans, le comte de Morizan, administrateur d'une grande compagnie financière. C'était un mariage de raison et de convenance, et elle ne connut guère d'autre sentiment que cette affection calme, presque filiale, qui ne trouble pas la tête et laisse le cœur endormi.

L'été, elle passait deux mois aux Pyrénées, et le reste de la belle saison dans la famille de sa mère, qui habitait la Normandie. L'hiver, les relations mondaines, le théâtre et les distractions de la vie parisienne remplissaient ses loisirs. Elle vécut ainsi plusieurs années, heureuse et tranquille, près de sa mère qui ne l'avait pas quittée, adorée de son mari, beaucoup plus âgé qu'elle, et qui la traitait comme un enfant gâté.

La meilleure part des revenus de M. de Morizan se composait de son traitement d'administrateur,

environ quinze mille francs. A sa mort une portion de sa fortune retourna à sa famille.

Andrée possédait six mille francs de rentes provenant de l'héritage paternel, plus une rente viagère de pareille somme qui lui avait été constituée par contrat. Restée veuve à vingt-trois ans, cette fortune, relativement modeste, lui assurait l'indépendance. Sa mère, M<sup>me</sup> Henselin, possédait environ deux cent mille francs qui devaient revenir plus tard par moitié à sa fille et à son fils Gérard, officier de spahis dans l'armée d'Afrique.

Après la mort de M. de Morizan, Andrée et sa mère quittèrent l'appartement qu'elles occupaient dans le quartier de la Chaussée-d'Antin, et vinrent se fixer dans un pavillon de la rue Balzac, aux Champs-Élysées.

La vie d'Andrée changea subitement. Comme elle n'avait plus de train de maison, elle ne garda que deux domestiques, Jean, un ancien serviteur de son père, qui cumula les fonctions de chef de cuisine et de jardinier, et Félicie, sa femme de chambre.

Sans rompre tout à fait avec ses habitudes, elle se renferma dans un cercle plus restreint. Les relations officielles se dénouèrent d'elles-mêmes, et elle ne conserva que les plus intimes. En première ligne, nous devons mentionner Amaury Devillers.

C'était un jeune homme de trente ans, professeur dans un lycée de Paris, le plus fidèle et le plus favorisé de ses amis.

Environ deux années s'étaient écoulées sans apporter de changement dans l'existence d'Andrée, lorsqu'elle reçut une lettre de son oncle, M. Clément de Morizan, en famille l'oncle *Clément*, maire de Roche-d'Or, qui lui annonçait la mort de sa femme.

On était au commencement de l'automne. A la suite d'une petite délibération de famille, il fut décidé qu'Andrée irait en Franche-Comté, et que M<sup>me</sup> Henselin passerait en Normandie le temps de l'absence de sa fille.

— Mon oncle Clément est seul, dit Andrée à sa mère; mon devoir est d'aller le consoler, et si je dois prolonger mon séjour, ta santé ne te permettrait pas de supporter un hiver de montagnes.

— J'écrirai à mon beau-frère, et il comprendra que je t'aurais accompagnée de grand cœur, sans cette raison qui nous sépare.

— Il n'y faut pas songer; je partirai seule.

Amaury, dont les visites étaient presque journalières, fut informé le soir même de cette détermination. Il ne chercha pas à la combattre, connaissant le caractère d'Andrée, et sachant bien



qu'elle ne revenait pas sur une résolution prise.

— Je me résigne, dit-il avec un sourire dont l'expression particulière n'échappa pas à Andrée.

— Vous êtes mon ami, mon meilleur ami, dit-elle en lui donnant la main, et vous en conserverez tous les privilèges. Je vous permets de m'écrire, et je vous répondrai très-exactement. Si l'absence vous pèse au cœur, vous accompagnerez ma mère au printemps. La Franche-Comté ressemble à l'Écosse, et nous serons heureux de vous donner l'hospitalité à Roche-d'Or. Viendrez-vous?

— Certainement, madame.

— J'y compte. Adieu. Ne m'oubliez pas, et écrivez-moi souvent.

Andrée partit deux jours après, accompagnée de Félicie, sa femme de chambre, par l'express de Paris à Besançon. Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, elle descendait à la station de Montbéliard; où elle trouva la petite diligence jaune qui fait le service de correspondance pour la Franche-Montagne.

L'oncle Clément, prévenu de son arrivée, l'attendait à Val-d'Ajoie. Après avoir embrassé sa nièce, sa physionomie sembla perdre son expression morose.

— Ma chère Andrée, lui dit-il, ta présence m'a

mis un peu de soleil au cœur, et, ajouta-t-il avec un soupir, j'en avais grand besoin.

Le break stationnait attelé sur la place. Il prit place à côté d'Andrée et toucha du fouet le robuste cheval comtois, qui fila d'une traite à travers la *Vallée-d'Or*.

Le trajet de Val-d'Ajoie à Roche-d'Or se fait en une heure et demie avec un bon trotteur, par la route blanche qui suit le cours du Doubs, profondément encaissé entre deux chaînes de montagnes dont les flancs sont boisés. La rivière, d'un vert sombre, roule sans bruit ses eaux dormantes au pied des colosses granitiques, où la Beauté de la Nature semble assise sur les genoux de la Terre. Le paysage est d'un aspect grandiose et sévère. On se croirait subitement transporté au fond de quelque Thésaïde ignorée.

La Vallée-d'Or est située dans cette partie de la Franche-Comté, voisine de la Suisse, qui constituait l'ancien district d'Ajoie. C'est non loin de sa petite capitale, autrefois protégée par une ceinture de châteaux-forts perchés comme des nids d'aigle, que s'étend cette gorge étroite et solitaire qui va s'élargissant toujours et se développe quand on approche de Roche-d'Or.

Le village, bâti en amphithéâtre sur la base d'une montagne échancrée, est perdu dans ce coin

du monde, au fond de son entonnoir de montagnes. Son nom ne figure que sur les cartes d'état-major. Il se compose d'une quarantaine de feux, représentant une population de trois cents âmes, dont les enfants forment un bon tiers, car les nombreuses familles sont une richesse pour les laboureurs. Les maisons en bois, avec leurs toits triangulaires qui rasant le sol, semblent se pelotonner contre le vent et tendre le dos à la neige. Quelques-unes, dispersées comme des moutons éloignés du troupeau, sont séparées par des murs en pierres sèches, des haies vives, des barres de madriers, des clôtures rustiques, entourées de potagers et de vergers conquis sur les dernières ondulations du pied de la montagne. Du côté de la Suisse s'étend une longue arête boisée, qui semble fermer la vallée qu'elle abrite contre le vent du nord; au fond, des bouquets de sapins se détachent en noir sur le vert éclatant des pâturages.

Après avoir traversé les hameaux et les villages espacés dans la vallée, le break franchit au pas un pont de fil de fer jeté sur le Doubs, et s'engagea dans un chemin tracé dans l'herbe qui bordait la rivière, semblable au tapis d'une large pelouse. Au bout d'une centaine de pas, tournant presque à angle étroit, il se trouva en face de Roche-d'Or, et s'arrêta devant un long mur en maçonnerie, épais

comme un rempart, coupé par une grille en fer ouvragé. Au milieu, entre deux piliers surmontés de vases de pierre, s'élevait une porte massive en chêne bardée d'énormes clous à tête ronde. Sur la pierre, formant la clef de voûte, était gravée cette inscription : *Pax vobis*, 1674. Une longue avenue de tilleuls, deux fois séculaires et hauts de quarante pieds, aboutissait à une vaste cour intérieure, encadrée par les arceaux d'une galerie couverte à pilastres de pierre et voûtée en ogive, au milieu de laquelle une fontaine jaillissante alimentait un grand bassin.

Les paysans appelaient l'habitation de l'oncle Clément *le Château*. C'était un ancien couvent, sans style déterminé d'architecture, mais vaste et solide comme une construction romaine. La façade de ce côté était percée d'ouvertures d'inégales grandeurs, les unes formées de deux, trois ou quatre fenêtres unies par des accolades sculptées, avec leurs petits carreaux enchâssés dans des hexagones de plomb, les autres étroites comme les meurtrières d'une citadelle. Un large perron à double rampe brisée, orné de colonnes supportant le balcon du premier étage, donnait accès sur une terrasse à balustrade de granit bleu, le long de laquelle courait une tige de glycine monstrueuse. La façade opposée donnait sur une vaste étendue de terrain,

où se trouvaient le jardin, le potager, le verger, séparés par un double rideau de sapins et de peupliers, les communs aux murs tapissés de lierre, les étables, la ferme, le chalet, et un joli pavillon moderne, dont les murs blancs et le toit d'ardoise se détachaient au milieu des arbres du parc qui l'environnaient. Enfin, sous l'horizon, se déroulait le panorama des montagnes en amphithéâtre, aux cimes couronnées de rochers colossaux semblables à des manoirs de géants.

En arrivant, l'oncle Clément jeta les guides à Melchior, qui remplissait dans la maison l'office de factotum.

Placide, la gouvernante, matrone de haute taille et forte en couleur, taillée sur le patron d'une femme de Rubens, attendait le maître du logis, debout sur le seuil de la porte d'entrée.

Elle fit quelques pas à la rencontre d'Andrée, lui souhaita la bienvenue et souleva le lourd trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture, retenu par une agrafe d'argent en forme de lys. Après en avoir détaché une d'une grosseur et d'un poids respectables, elle s'empressa de conduire la jeune châtelaine à l'appartement qui l'attendait, en lui donnant quelques indications sommaires sur la maison et les habitudes de Roche-d'Or,

Le logement préparé pour recevoir Andrée se composait de deux pièces spacieuses, meublées avec tout le luxe et le confort qui caractérisent la grande vie de province. Une chambre plus simple, aux meubles de sapin verni, et communiquant par un cabinet à double porte, était destinée à Félicie, sa femme de chambre.

Après avoir pris un bain et changé de costume, Andrée descendit dans le salon d'été du rez-de-chaussée, qui donnait sur le jardin par une porte-fenêtre et servait de salle à manger.

Sur les murs lambrissés, un tableau-pendule marquait l'heure au clocher d'une église de village, flanqué par un baromètre dans un ovale doré, et une belle guitare. En face, une carte d'état-major en toile vernie. Le dressoir, la table et les chaises étaient en noyer. Andrée remarqua, dans l'angle, à gauche de la porte-fenêtre, un clavecin sur lequel elle promena ses doigts.

— Ce n'est pas un piano d'Erard, dit l'oncle Clément avec un sourire, mais c'est un vieil ami dont il ne faut pas dire de mal.

— J'aime le son du clavecin, répondit Andrée, et je le préfère au piano pour jouer certains airs de vieille musique.

— Cela me rappellera mon jeune temps. Il y a bien des années que ce clavecin dort à la pous-

sière. Je ferai venir Michaël, le maître d'école, pour l'accorder.

L'ombre commençait à tomber. L'*Angelus* tinta.

— Placide a avancé le souper d'une heure, reprit l'oncle Clément, pour que tu puisses aller prendre du repos.

— J'ai très-faim, dit Andrée.

— Soupons, chère enfant.

Ils s'assirent. Sur la nappe, blanche comme la neige, brillait la lourde argenterie de famille, au milieu de vases et de calices remplis des fleurs du jardin.

— Placide ne connaît pas encore tes goûts, dit l'oncle Clément en découvrant la soupière fumante, d'où s'exhala le parfum nourrissant d'une soupe grasse aux choux; en attendant, l'air de la montagne servira d'assaisonnement à sa cuisine. Placide est un cordon-bleu et la cave est bien garnie, ajouta l'oncle Clément avec son bon sourire. Quel vin désires-tu?

— Je n'ai pas de préférence bien marquée.

— Je vais te faire goûter mon vin des Arçures.

Il saisit un flacon blanc et carré, rempli d'un vin couleur pelure d'oignon, et en versa dans un des verres alignés devant Andrée.

— Il est délicieux, dit-elle après avoir bu; il a un petit goût de pierre à fusil.

— A ta santé, dit l'oncle Clément, en faisant miroiter à la flamme des bougies son verre qui semblait jeter des feux de topaze. Le vin du Jura est capiteux, mais il est inoffensif quand on en a pris l'habitude. Tu boiras tout à l'heure une flûte de mon *Château-de-Quintigny*. C'est un vin mousseux qui vaut celui de la Champagne.

— Quel est votre vin de prédilection ?

— Je les aime tous, pour ne pas faire de jaloux ; mais j'ai un faible pour le Volnay et le Château-Yquem, sans médire des autres, le Beaujolais, par exemple.

La table était abondamment servie, mais sans profusion. Le repas se composait de perdrix aux choux, d'une truite du Dessoubre, — elles sont incomparables, — de pois mange-tout au lard fumé, d'épinards au jambon, d'une salade de cœurs de laitue à la crème fraîche, puis d'un rayon de miel, d'œufs à la neige, de mûss, confiture exquise de petites poires sauvages, de fromagère, et enfin de tous les fruits de la saison : raisin, pommes de Rambourg énormes, poires d'Orange, mirabelles, etc., etc.

Andrée fit honneur au souper, et son appétit n'ôta rien à la grâce de sa personne, s'il est vrai qu'on peut manger avec poésie. Le café était à peine versé dans les tasses, qu'elle sentit le som-



meil alourdir ses paupières, à la suite des fatigues de son voyage.

Elle donna le bonsoir à son oncle et se retira dans sa chambre.

Malgré la saison, les soirées étaient déjà fraîches, et un grand feu de sapin et de genièvre flambait joyeusement dans la cheminée, avec des éclats de pétards.

Pendant que sa femme de chambre la déshabillait, Placide apparut sur le seuil de la porte, et lui demanda si elle voulait prendre une tasse de lait le matin en se levant. Sur une réponse affirmative, elle souhaita une bonne nuit et se retira.

Andrée avait remarqué un prie-Dieu en chêne noir et poli par le temps, surmonté d'un bénitier orné d'une branche de buis renouvelée chaque année le jour des Rameaux. Elle avait désappris depuis longtemps cette coutume patriarcale de la prière du soir. Elle s'agenouilla, ouvrit au hasard la Bible placée sur la tablette du prie-Dieu, et tomba sur ce passage du Livre d'Ezéchiel, au seizième verset du vingt-quatrième chapitre :

*« Je rechercherai la brebis qui sera perdue, et je ramènerai celle qui sera chassée... »*

Après avoir achevé la page, elle se mit au lit, et

sa tête charmante reposait à peine sur l'oreiller qu'elle s'endormit d'un calme et profond sommeil.

Le lendemain, Andrée fut réveillée par le concert des oiseaux rassemblés dans les arbres qui sonnaient la diane.

Bientôt le soleil, apparaissant derrière les montagnes qui bordaient l'horizon, entra à flots par les deux hautes croisées de sa chambre, et lança ses flèches d'or jusqu'au fond de la vallée.

Andrée glissa ses pieds dans ses pantoufles, passa une robe de chambre, et ouvrit sa fenêtre au premier salut du matinal visiteur.

Elle éprouva une sensation inconnue et délicieuse. L'eau des ablutions était glacée dans la grande cuvette de porcelaine anglaise à fleurs bleues, le linge blanc avait une bonne odeur de ferme. L'air vif et piquant du matin était chargé des senteurs résineuses des sapins, et tout embaumé de l'odeur des menthes qui croissaient en touffes au bord de la rivière, où flottaient les vapeurs légères du brouillard.

De sa fenêtre, elle pouvait apercevoir l'immense panorama qui se développait sous un large horizon. A droite, la Vallée-d'Or s'enfonçait entre son double rempart de montagnes, dont les rochers se coloraient d'un rose pâle aux premiers feux de



l'aurore et se détachaient sur les frondaisons des cimes. Au ciel, d'un bleu de turquoise, des nuages blancs se reflétaient, au milieu des arbres du bord, dans les eaux limpides du Doubs à la surface assombrie, brillante comme un miroir d'acier. A gauche, dans une grande traînée lumineuse, le pont de fil de fer se découpait avec la netteté d'une ombre chinoise. Un îlot verdoyant, bordé de sable jaune, semblait une émeraude enchâssée dans un cercle d'or. En face, le jardin, bâti en terrasses étagées au pied de la montagne, figurait le gigantesque escalier de quelque sombre temple aux marches chargées de fleurs. Par ci, par-là, suspendue sur les abîmes, une ferme blanche se détachait comme une tache de neige sur le velours largement ondulé des verts pâturages. Au fond, coupant le ciel en droite ligne et fermant l'horizon, une couronne de rochers à pic comme des falaises dominait l'étendue.

Ce décor féérique lui fit songer, par association d'idées, à Paris où les pierres des maisons seraient bientôt brûlantes. Après une journée de voyage, elle se retrouvait au milieu des oiseaux, des arbres et des fleurs.

Cependant le soleil montait à l'horizon. On entendait sourdre les mille bruits confus de la campagne éveillée, l'écho perdu d'une cloche de vil-

lage, le chant d'une alouette filant dans la nue. On sentait la vie sous le silence. A l'intérieur de la maison, une agitation discrète, des allées et des venues dans les escaliers.

Andrée appela sa femme de chambre et lui donna ses ordres. Félicie se mit en devoir d'ouvrir les malles, de remplir les armoires, de pendre les robes et d'aligner les flacons, les boîtes et les instruments d'ivoire et d'acier, qui font ressembler le cabinet de toilette d'une jolie femme au laboratoire d'un chimiste.

Pendant ce temps, sa maîtresse allait et venait d'une chambre à l'autre, ouvrant un livre, disposant sa papeterie, interrogeant sa montre, qu'elle avait oublié de remonter la veille et qui s'était arrêtée. Songeant à mille choses, elle évoquait ses souvenirs, et parfois un de ces soupirs, qui montent du cœur aux lèvres et s'envolent bien loin, soulevait son corsage.

Depuis quelques instants elle rêvait, accoudée à la croisée ouverte, l'œil perdu dans la contemplation du paysage matinal, lorsque son regard fut attiré par la vue d'une enfant qui n'avait rien des allures des jeunes paysannes.

Elle traversait le pont de fil de fer, où sa silhouette se découpait en vigueur.

— Félicie, dit Andrée, donnez-moi ma lorgnette.

L'ayant tirée de son étui de chagrin, elle la mit au point et la braqua sur l'apparition qui sollicitait sa curiosité.

L'enfant était à peine vêtue d'un court jupon de laine, à rayures alternées rouges et noires, laissant à découvert ses jambes nerveuses auxquelles le soleil avait donné les tons chauds du bois d'acajou. Il était difficile de distinguer ses traits, à demi-cachés par une forêt de cheveux noirs dont les ondes massives roulaient librement épandues sur ses épaules. Elle marchait nu-pieds, une fine baguette de coudrier à la main, escortant un petit âne chargé de brocs de lait. Arrivée à l'extrémité du pont, elle suivit le sentier tracé dans l'herbe au bord de la rivière, marchant du côté du village.

On frappa à la porte.

— Entrez, dit Andrée.

C'était son oncle.

Elle lui tendit sa main fraîche et parfumée avec un joli sourire.

— Déjà levée ! dit l'oncle Clément en jetant un regard autour de lui.

— Depuis plus d'une heure, et me voilà installée.

— Tu es belle comme une fleur du matin. En attendant le dîner, je vais te faire visiter tes domaines.

— Volontiers, mon oncle.

Ils étaient de retour de leur excursion vers dix heures.

Placide les informa qu'en leur absence Michaël, le maître d'école de Roche-d'Or, était venu accorder le clavecin.

— A propos, dit Andrée, j'ai oublié une question que je voulais vous faire. Quelle est cette étrange laitière que j'ai aperçue ce matin, et qui ressemble au *Petit Chaperon rouge*?

— Ah! vous voulez parler de notre gitane? répondit Placide.

— Oui, ajouta l'oncle Clément; c'est une enfant qui a été abandonnée ici, il y a deux ans, par des bohémiens de passage, et que j'ai recueillie. Elle n'a pas voulu demeurer au village, et je l'ai envoyée à la ferme, où elle grandit comme il plaît à Dieu.

— Je voudrais la voir.

— Je te prévient qu'elle est absolument sauvage; elle ne se laisse pas volontiers aborder et ne parle à personne. Il n'y a que Michaël qui ait pu l'appriivoiser. Puisqu'elle t'intéresse, il te racontera son histoire, et elle consentira peut-être à se familia-

riser avec toi... Placide, vous ferez dire à Michaël de venir dîner avec nous.

L'*Angelus* de midi tinta. Le maître d'école de Roche-d'Or, chargé de sonner la cloche de l'église, arriva au bout de quelques minutes et prit place à table.

La conversation roula sur les habitudes de Roche-d'Or, les gens du village, les petits événements de la contrée, et les excursions environnantes dans les belles vallées qui conduisaient en Suisse.

Andrée exprima à son oncle le désir d'accomplir un pèlerinage au pic de *Roche-d'Or*, à la *Source du Dessoubre*, aux *Echelles de la Mort*, au *Saut-du-Doubs*, etc. ; mais, avant de sortir du cercle borné de son petit royaume, elle pria Michaël d'être son cicerone et de l'accompagner.

— Tu as le choix entre trois genres de promenade, dit l'oncle Clément : à pied, en voiture ou en barque.

— Je préfère marcher, dit-elle.

Les choses ainsi réglées, et le dîner terminé, l'oncle Clément fit sa sieste, comme il en avait l'habitude.

Michaël donna la volée aux rares écoliers qui

peuplaient les bancs de sa classe pendant les mois d'été, et vint rejoindre Andrée.

Ils se mirent en route, puis, gagnant par un sentier de traverse le chemin qui longe le Doubs, ils remontèrent son cours dans la direction de Sainte-Ursanne, la première ville de Suisse qu'on rencontre de ce côté, après avoir franchi la frontière au village de Bremoncourt.

Jamais le hasard, ce grand machiniste de la nature, n'avait rapproché deux êtres d'un caractère aussi disparate. A les voir, on eût dit un lion et une gazelle.

Andrée, grande, élancée, aux allures cavalières, délicate sans être frêle, du « petit bois », comme on dit en Franche-Comté pour désigner les attaches fines, répondait bien à l'idée que les provinciaux se font d'une Parisienne, terme qu'ils emploient volontiers avec une ironie un peu méprisante, surtout dans ce pays où le mot de Proudhon résume tout : « Ménagère ou courtisane. » Pourtant, cette formule est aussi fautive que celle qui dit : « Toute femme qui n'est pas à Dieu est à Vénus. »

Andrée avait une tête de keepsake, un front d'enfant, les joues teintées de rose, les yeux bleus comme la mer, verts ou noirs, selon les jeux de l'ombre et de la lumière, la bouche en arc d'amour,



les dents d'un bel émail, l'oreille délicate comme un coquillage rose, un col de cygne, avec des cheveux follets sur la nuque ambrée. Sa physionomie, vive et mobile, changeait d'expression à la rendre parfois méconnaissable. Sa chevelure, d'un blond cuivré, se prêtait merveilleusement à toutes les coiffures, relevée en épais bandeaux et tordue à la manière grecque, librement déployée sur les épaules, étendue aux tempes comme des ailes d'or, nattée et roulée dans un filet comme des serpents entrelacés, retombant en grappes à la Sévigné, ou relevée haut avec deux repentirs à la Marie-Antoinette. Ajoutez à cela de belles mains longues, d'une blancheur azurée par le réseau des veines, douces comme des fleurs, souples comme l'acier, des mains vivantes, aux étreintes nerveuses, parfois mortes, froides comme le marbre, des pieds de créole, chaussés de mules à hauts talons et à bouffettes, une taille ronde et busquée, des bras et des épaules aux courbures serpentine. Tout, dans ce beau corps, révélait l'harmonie des lignes. Sous sa robe de toile écrue, flottante et légère, coiffée d'un chapeau plat de paille de riz garni de myosotis, qui ombrageait son ravissant visage, elle était gracieuse comme ces pastels de marquises qui sourient dans leurs cadres ovales, et elle faisait songer à ces vers :

---

Vous marchez comme une déesse  
Et vous riez comme un enfant.

Michaël, le maître d'école de Roche-d'Or, était un homme d'une trentaine d'années, de haute stature, droit et solide comme un chêne, aux épaules larges, à la poitrine bombée comme une cuirasse. Sa tête ronde, aux cheveux ras sur un front plane et bien moulé, faisait songer à un soldat des Gaulles, ou à ces beaux licteurs de César qu'on voit dans les tableaux classiques, moins les chaudes colorations du teint. Le masque carré avait une expression placide que démentaient une bouche éloquente et des yeux magnétiques. Il fallait la divination féminine pour pénétrer cette écorce un peu rude, qui emprisonnait une âme fière et naïve, un cœur de poète dans un corps herculéen.

Andrée, habituée dès l'enfance à respirer une atmosphère mondaine, à se mouvoir dans un milieu d'élégance efféminée et de grâce exquise, se sentait hors de sa sphère artificielle, comme une fleur de serre chaude subitement transplantée en pleine terre. Tout l'étonnait, les êtres et les choses. Elle considérait avec curiosité l'athlétique montagnard, si différent des gentilshommes de sa connaissance, et elle éprouvait ce sentiment instinctif d'admiration qu'inspire la force. Elle voyait, à des signes

certain, qu'il subissait l'orgueilleux pouvoir de sa beauté; elle ne pouvait se défendre d'une satisfaction secrète d'intimider ce lion docile; elle se disait qu'elle pourrait le dompter ou le déchaîner à son caprice, et elle le trouva beau.

— La Franche-Comté est un pays merveilleux, dit-elle en s'arrêtant pour jeter un regard au paysage sévère, éclairé par un joyeux soleil.

— Merveilleux, en effet, répondit Michaël, mais l'habitude fait qu'on en est moins frappé que les étrangers... Ici, la nature a rassemblé les essences les plus variées et la plus riche flore. Oui, notre Franche-Comté est le plus beau pays de la terre. Elle produit tout : le vin, le blé, les céréales, les légumes et les fruits; elle a en abondance le bétail, le gibier et le poisson. On peut l'enfermer dans un cercle de fer, elle nourrira tous ses enfants sans rien demander au reste du monde.

— Vous aimez la Franche-Comté?

— Oui, je tiens à elle comme l'arbre soudé par les racines à ses roches de granit... Il fut un temps, ajouta-t-il en désignant les plateaux supérieurs d'un geste circulaire, où ces montagnes étaient infranchissables. En 1815, Chambure a arrêté là l'armée royale et les Suisses avec sa *garde infernale* de cent cinquante hommes, la moitié de la légion de Léonidas aux Thermopyles. Le 2 juillet, Blü-

cher était à Saint-Cloud, Paris s'étourdissait au son de la musique, et cette frontière était encore fermée. Les baïonnettes des soldats de Chambure brillaient sur ces rochers, comme autrefois les feux allumés sur les pas de César pour annoncer la révolte des Gaules.

Tout cela était dit d'un ton simple, avec l'accent grave et chanteur du parler franc-comtois. Andrée ne s'attendait pas à ce flot d'éloquence naturelle qui coulait de la bouche d'un maître d'école de village.

Ce fut pour elle une agréable surprise de découvrir, au fond de ce désert humain, un compagnon qui lui parut savant et d'un caractère original. Elle en profita pour lui adresser des questions plus intimes, auxquelles il répondit avec une entière franchise.

Ce fut pendant le cours de cette promenade familière qu'elle se fit raconter dans tous ses détails l'histoire de la *Gitane*. Il lui sembla que Michaël s'animait en parlant de cette petite bohémienne, et, sans se rendre bien compte de son impression, elle en éprouva comme un secret dépit.

Le soleil qui déclinait à l'horizon marqua le terme d'arrêt de leur promenade, et ils se séparèrent à l'entrée du village.

Pendant le souper, Andrée fit part à son oncle

de l'impression que lui avait causée son compagnon.

— Ah! ah! dit-il avec bonne humeur, tu t'imaginais qu'il n'y avait ici que des sauvages. Michaël était une des fortes têtes du séminaire de Consolation; c'est un homme trempé pour le combat de la vie, et s'il était ambitieux, il y a beau temps qu'il ne serait plus à Roche-d'Or... D'ailleurs, le monde est pavé d'hommes qui ont ce don de la nature qu'on appelle le génie, c'est-à-dire un peu de phosphore dans une boîte qui n'est pas même en ivoire. Je connais, autour de moi, des paysans capables de la profondeur de Machiavel et de la patience de Sixte-Quint, pour arrondir le coin de terre sur lequel ils poussent la charrue qui laboure le granit.

— Si M. Michaël est un homme supérieur, pourquoi reste-t-il ici?

— Il répondra sans doute mieux que moi sur cette question qui le regarde.

— Je le lui demanderai demain.

— Connais-tu maintenant l'histoire de ton *Petit Chaperon rouge*?

— Oui, et cela me rappelle une phrase de la Bible, que j'ai lue hier avant de m'endormir :

« *Je rechercherai la brebis qui sera perdue, et je remènerai celle qui sera chassée.* »

— Andrée?

— Mon oncle?

— Quand Dieu crée une femme comme toi, c'est un ange qu'il envoie sur la terre, pour porter bonheur à tous ceux qu'il rencontre à travers son passage dans la vie.

Ce soir-là, Andrée ne s'endormit pas aussi vite que la veille. Il avait suffi, pour captiver sa pensée, d'un pauvre maître d'école de village et d'une enfant abandonnée.

Au réveil, elle se rappela distinctement un rêve singulier : Michaël lui était apparu sous la forme d'un empereur romain, à l'œil calme, à la lèvre courbée, et la Gitane, sous la figure cuivrée d'une belle esclave, vêtue d'une tunique de gaze lamée d'or, triste, silencieuse, couchée à ses pieds.

### III

#### STELLA.

Vers la fin de l'automne de l'année 1867, une horde de bohémiens, venant de l'Espagne, avait traversé la France et s'était arrêtée à la frontière

orientale. Elle avait campé successivement aux abords des villes, des bourgs, des villages et des hameaux qu'elle rencontrait sur sa route. Le village de Roche-d'Or était sa dernière étape avant de passer en Suisse.

Ces bohémiens nomades avaient une de ces longues voitures, semblables à celles des saltimbanques de nos foires, traînée par un gros cheval et une maigre haridelle, qui semblaient personnifier la Famine et l'Abondance, plus trois mulets faisant tinter les clochettes argentines de leur collier. Cette maison roulante, munie d'un fourneau, servait de logement à une partie de la tribu dans les haltes ; le reste campait, abrité dans des huttes construites avec des branchages recouverts d'une toile goudronnée, et couchait sur une litière de paille.

La troupe errante se composait d'une quinzaine de personnes, hommes, femmes et enfants. Tout le long du chemin, elle avait vécu, tant bien que mal, à l'aide de métiers plus originaux que lucratifs. Les hommes raccommodaient les divers ustensiles de cuisine et exerçaient au besoin la profession de vétérinaire ; quelques-uns, munis d'instruments bizarres, donnaient des concerts dont la musique était d'une étrange harmonie. Ils se proposaient, sans doute, d'ajouter à leurs nombreuses industries celle de la contrebande et d'autres pratiques

illicites. Les enfants allaient dans les maisons sous différents prétextes, et en réalité pour mendier. Les femmes s'occupaient des soins généraux du campement, vendaient des drogues innocentes ou non, et disaient la bonne aventure. En France, elles ne tiraient pas, comme en Espagne, grand profit de la vente des charmes et des philtres amoureux; on ne croyait guère aux pattes de crapaud qui fixent les cœurs volages et ramènent les infidèles, à la poudre de pierre d'aimant pour se faire aimer des insensibles, aux conjurations qui font du diable un serviteur complaisant.

Parmi les bohémiens campés à Roche-d'Or, se trouvait une petite fille qu'on ne voyait presque jamais entrer dans le village, et qui ne mendiait pas comme les autres enfants de la tribu. Personne, même en l'observant, n'aurait pu soupçonner alors qu'elle serait un jour, comme par magie, d'une singulière et merveilleuse beauté. Son corps grêle était sans grâce, son visage était en partie caché par une chevelure en désordre qui tombait jusqu'aux reins; on eût dit une épaisse mantille enveloppant sa tête et ses épaules.

La seule particularité de ce masque enfantin, froid et pâle, impassible comme la face d'un sphinx, c'était un œil qui semblait rayonner une flamme



ardente, cet œil dardoyant, fascinateur, brillant avec l'insupportable éclat des diamants noirs, de cette lumière d'étoile qui justifie le proverbe : « *Oeil de bohémien, œil de loup.* »

Les gens superstitieux évitaient sa rencontre, et les paysans de Roche-d'Or disaient, en parlant d'elle :

« — La Gitane a l'enfer dans les yeux. »

Quelque temps après l'installation des bohémiens aux abords du village, un paysan, qui avait insulté et rudoyé une de leurs femmes, fut trouvé à moitié assommé dans son verger. On envoya chercher la gendarmerie ; mais, quand elle arriva, le camp était levé et les bohémiens avaient passé la frontière.

Dans la précipitation de leur fuite, un enfant était resté comme un otage. C'était la Gitane, qu'ils avaient en vain cherchée aux environs. Un peu plus tard, on remarqua que les contrebandiers rôdaient autour du village et cherchaient à l'attirer dans la montagne ; mais elle refusa de les suivre et on n'entendit plus parler des fugitifs.

La voyant abandonnée, l'oncle Clément, maire de Roche-d'Or, la recueillit et la confia à des anabaptistes qui exploitaient une de ses fermes. Elle paraissait âgée d'une douzaine d'années, et les bohémiens l'appelaient *Stella* ou *Stellina*. Quand

on lui avait demandé son nom, elle avait répondu qu'elle n'en avait pas, et on l'appela *la Gitane*. A la ferme, on l'utilisa. Elle gardait les troupeaux à la pâture, aidait à la moisson et aux récoltes, ou ramassait dans les côtes des faines, des noisettes et des blessons, petites poires sauvages dont on fait d'excellentes confitures. Elle vivait ainsi, sans que personne se souciât d'elle, et, selon l'expression de l'oncle Clément, elle grandissait à la grâce de Dieu.

Michaël, le maître d'école du village, avait seul de l'influence sur elle, bien qu'il eût renoncé à la civiliser. Ce n'est pas qu'elle se montrât rebelle; mais elle était de la nature des hirondelles qui ne vivent pas prisonnières, et rien ne pouvait pénétrer ce caractère bizarre, sauvage et taciturne. Elle se laissa baptiser et fit sa première communion. On l'avait habillée à neuf pour qu'elle pût entrer décemment dans l'église; au bout de quelques semaines, elle n'avait plus de souliers, et ses vêtements étaient en lambeaux. Elle revint ainsi à sa vie accoutumée et reprit son costume de laine à rayures noires et rouges, *la livrée de Satanas*, disaient les commères de Roche-d'Or. Elle portait au cou une sorte de talisman. C'était une pièce d'argent percée, couverte de signes inconnus. Elle avait adopté un chat noir énorme, aux yeux d'or vert,

qui la suivait partout comme un chien. Son talisman, son chat, la baguette de coudrier qu'elle tenait toujours à la main, son humeur, son silence, autant que son origine, lui valurent une sorte de respect superstitieux.

Le premier hiver, on l'envoya en classe, selon l'habitude pour les enfants de la montagne. Elle parlait couramment le français et paraissait douée d'une vive intelligence, mais elle ne voulut apprendre ni à lire, ni à écrire. Elle passait des journées entières, assise près du poêle de l'école, les coudes sur ses genoux, la tête reposant sur ses mains, dans une mystérieuse rêverie. Le soir, à la veillée, elle écoutait les histoires et les légendes racontées par les teilleuses de chanvre. On essaya souvent de la faire parler sur ses parents, les pays qu'elle avait habités ou parcourus, mais on y renonça. Elle se renfermait dans un mutisme absolu. Il y avait de la grandeur dans la stoïque indifférence de cette âme d'enfant.

Un soir d'hiver, comme Michaël rentrait dans la classe après le départ de ses écoliers, il aperçut la Gitane, toujours immobile dans sa pose accoutumée. Il resta frappé de l'expression de cette physionomie singulière. Cette fois, ce n'était plus seulement de la mélancolie, c'était de la désespérance.

— Gitane, dit-il, à quoi rêves-tu ?

Elle leva sur lui ses beaux yeux noirs et répondit d'une voix gutturale :

— Au soleil!...

Ce mot lui révéla le secret du caractère de la Gitane, et la cause mystérieuse de cette langueur nostalgique qui, chez les montagnards, s'appelle le mal du pays.

Il prit un livre dans l'armoire de noyer qui lui servait de bibliothèque.

C'était *Wilhelm Meister*, de Goëthe.

Il ouvrit le livre et se mit à lire le passage de *Mignon regrettant la patrie* :

### LA CHANSON DE MIGNON

Connais-tu la contrée où les citronniers fleurissent. Dans le sombre feuillage, brillent les pommes d'or; un doux vent souffle du ciel bleu, le myrte discret s'élève auprès du superbe laurier... La connais-tu?

C'est là, c'est là, ô mon bien-aimé, que je voudrais aller avec toi!

Connais-tu la maison? Son toit repose sur des colonnes; le sable brille; les chambres resplendent, et les figures de marbre se dressent et me regardent... « Que vous a-t-on fait, pauvre enfant? » La connais-tu?

C'est là, ô mon protecteur, que je voudrais aller avec toi.

Connais-tu la montagne et son sentier dans les nuages? La mule cherche sa route dans le brouillard; dans les cavernes habite l'antique race des dragons; le rocher se précipite, et après lui, le torrent. Le connais-tu?

C'est là que passe notre chemin : ô mon père, partons!

Quand il eut achevé sa lecture, il ferma le livre et regarda la Gitane. De grosses larmes, chaudes comme des gouttes de pluie d'orage, roulaient sur ses joues. Au bout de quelques instants, elle se leva brusquement et sortit sans prononcer une parole.

L'hiver s'écoula. Avec le printemps, la Gitane reprit sa vie libre et ses habitudes solitaires, passant des journées entières à l'ombre des rochers et des nuits à la belle étoile.

Elle subit alors, presque sans transition, cette transformation rapide qui fait d'une enfant une jeune fille. Michaël, qui ne la rencontrait qu'à de longs intervalles dans la saison d'été, marqua de l'étonnement en la revoyant si grandie; mais il devait lui être donné, un peu plus tard, d'assister à une métarmophose plus complète et bien autrement surprenante.

Telle était la simple histoire de la bohémienne que Michaël avait racontée à Andrée, sans se douter de l'influence que cette patricienne et cette enfant sauvage allaient exercer sur sa vie, en vertu de cette force aveugle, fatale, indifférente, que le vulgaire appelle le hasard, et qui est la loi mystérieuse de la destinée des êtres et de l'harmonie des mondes.

## IV

## CORRESPONDANCE.

La journée du dimanche s'annonça par un beau soleil d'automne. A Paris le dimanche laisse une impression d'invincible mélancolie; au village, c'est un jour de fête. A neuf heures sonne le premier coup de la messe. Les petits garçons et les petites filles commencent à sortir des chaumières, pour montrer leurs habits du dimanche qui dorment toute la semaine dans les armoires. Le deuxième coup sonné, quelques montagnards, reconnaissables à leurs habits de droguet brun, descendent des hameaux et des fermes; les paysannes passent avec leurs bonnets ruchés et leurs robes d'indienne, tenant à la main un livre d'heures bourré d'images.

Après le premier déjeuner, l'oncle Clément demanda à Andrée si elle désirait aller à la grand-messe d'Ajoye.

— Non, mon oncle, j'irai à la chapelle.

— A ton aise, chère enfant, à ton aise, et notre curé en sera enchanté, car il se propose de t'apporter l'aumônière de la quête.

La chapelle de Roche-d'Or est bâtie au sommet d'une plate-forme élevée à pic comme une falaise. Le rocher sur lequel elle s'appuie est tapissé de lierre, d'arbustes et de plantes grimpantes, formant un gigantesque encadrement de verdure à l'ouverture béante d'une caverne qui servait jadis de refuge aux habitants pendant les grandes guerres. Les murs en maçonnerie, rouges et noirs, gardent encore les marques ardentes de l'incendie qui a détruit la chapelle féodale. La petite église domine le village, et on y arrive par un sentier d'aubépines.

La cloche vibrait encore quand Andrée franchit le porche et prit place avec son oncle devant le chœur, dans le banc réservé à la famille. Le matin, le curé était venu la prier de faire la quête pour les pauvres, et elle avait accepté de bonne grâce. L'office suivit son cours. Pendant le prêche, selon l'usage immémorial, les paysans, groupés debout au fond de la chapelle trop pleine, sortirent pour aller fumer leur pipe au dehors de l'enceinte et causer de leurs affaires. La messe achevée, Andrée remit à la sacristie l'aumônière contenant la modeste collecte de sa quête.

L'*Angelus* de midi tintait quand on se mit à table pour dîner. L'oncle Clément avait invité le curé, et la conversation roula, comme la veille, sur les petits événements du canton.

Michaël, le maître d'école, organiste de l'église d'Ajoye, dînait ordinairement chez le maire ou l'un des notables de la ville, et ne fut de retour que vers deux heures. En accompagnant Andrée aux vêpres, ils passèrent devant le jeu de quilles où les paysans étaient rassemblés. En entrant dans la chapelle, Michaël montra à Andrée les reliques de sainte Claudine, dont le corps embaumé repose au fond d'une crypte, sous une plaque de cristal. Il rappela cette légende, populaire dans plusieurs provinces, d'un seigneur avare rencontrant sa fille portant en secret aux pauvres du pain subitement changé par un miracle en roses dans son tablier. A l'angle de la chapelle, près du confessionnal, se trouvait une statue en bois peint, grossièrement sculptée, représentant saint Christophe. C'était une vieille croyance, répandue à dix lieues à la ronde, qu'une jeune fille qui portait sur elle un fragment du mollet de saint Christophe se mariait dans l'année, ce qui expliquait l'absence presque complète des jambes du saint, aussi fluettes que des baguettes de coudrier. Parmi les autres curiosités, se trouvait encore une clochette dont le battant se



terminait par quatre petites nêfles de cuivre, et qui était un cadeau du dernier seigneur de Roche-d'Or, d'après la tradition des anciens du pays.

En sortant de vêpres, Andrée s'arrêta un instant au milieu du cimetièrre qui entourait la chapelle. Il y avait loin de ce paisible champ de repos aux vastes et froides nécropoles, semblables à des villes de marbre. L'herbe était si haute qu'on apercevait à peine les ondulations des tombes rustiques. La journée était chaude. L'arome des plantes et des fleurs embaumait l'atmosphère. Les abeilles cherchaient leur miel. Tout un monde d'insectes ailés bourdonnait et tourbillonnait en sphères animées.

— J'aime ce petit cimetièrre, dit Andrée en regardant Michaël; il semble qu'on y repose mieux que dans un caveau de pierre.

— Oui, répondit-il, ici la mort est simple comme la vie; et s'il est vrai que la matière n'est pas absolument privée de sentiment, il est bon de rendre les éléments du corps à sa nourrice; il est doux de dormir dans la terre natale.

Ils reprirent en silence le sentier qui descendait au village. Arrivés à la porte de l'habitation, Michaël, avant de prendre congé d'Andrée, lui dit en observant l'horizon :

— Le brouillard de la rivière tombe; nous au-

rons une belle journée demain, et si vous n'avez pas changé d'idée, nous pouvons en profiter pour faire l'ascension de Roche-d'Or.

— Volontiers ; je serai prête à deux heures et demie du matin, ainsi qu'il a été convenu.

Sur cette réponse, ils se séparèrent.

Andrée avait reçu la veille un paquet de journaux de Paris, accompagnés de la lettre d'Amaury Devillers, qu'on a lue au début de ce récit. Comme l'heure du souper était encore assez éloignée, elle employa cet intervalle de loisir à mettre sa correspondance au courant.

#### ANDRÉE A AMAURY.

« *My dear sir*, j'ai lu votre lettre à mon oncle Clément, qui vous remercie de votre bon souvenir. Je suis arrivée à bon port à Roche-d'Or, qui est le plus beau désert du monde. Mon oncle sait que je compte y passer l'hiver. Je vois que ma présence lui est nécessaire, et si je parlais, la solitude lui semblerait encore plus difficile à supporter qu'avant mon arrivée. D'ailleurs le sacrifice est fait, et ce que vous appelez mon dévouement n'est pas sans compensation.

» La grande préoccupation de mon oncle est que je ne m'ennuie, et, pour me faire oublier Paris, il s'ingénie à inventer des distractions. Hier soir,

nous avons tenu conseil après souper avec M. le curé et le maître d'école de Roche-d'Or. Nous avons arrêté un programme pour faire de nombreuses excursions dans les vallées environnantes du Doubs et du Dessoubre; et nous les recommencerons avec vous dans la belle saison. En causant, j'ai aussi noté les anniversaires que M. le curé appelle le *Calendrier du village*.

» En ce moment, on fait la récolte des fruits et les vendanges dans le Jura. Bien que la date du 25 novembre soit encore assez éloignée, on commence à préparer à Ajoye la *Sainte-Catherine*, qui est une grande fête pour toutes les jeunes filles du canton, et le 30, la *Saint-André*, qui est la mienne. Le 6 décembre, deuxième gala pour la *Saint-Nicolas*, fête des jeunes garçons. Nous aurons ensuite à Noël la *Messe de minuit*; le *Jour de l'an*; le 6 janvier, le *Jour des Rois*; le 14 février, la *Saint-Valentin*, le 28 février, les *Jours gras*. Il y aura grand repas et bal masqué à Roche-d'Or, et on rendra la fête donnée à Ajoye en mon honneur. Je ne parle pas du Carême, qui commence le 1<sup>er</sup> mars, et pendant que vous mènerez joyeusement le carnaval à Paris, c'est moi qui ferai pénitence. Ainsi va le monde. Ensuite avril et *Pâques* reviendront ensemble; mai et le *Mois de Marie*, à la chapelle; juin, la *Fête-Dieu* et les reposoirs. On annonce pour juil-

let un mariage, un baptême et une élection au conseil général; enfin la *Grande Pêche* du Doubs, et le 13 août, la *Fête de Roche-d'Or*, où on dansera sous le feuillage, comme dit la vieille chanson.

» Hier dimanche, je suis allée à la grand'messe à la chapelle de Roche-d'Or, car je n'ai pas besoin de vous dire que la messe de une heure y est inconnue. J'ai quêté pour les pauvres et j'ai recueilli deux francs quatre-vingts centimes dont je suis très-fière; c'est plus du double des quêtes ordinaires, à ce que m'a affirmé mon oncle. Roche-d'Or est un singulier pays. Imaginez-vous qu'ici on s'appelle Agathe, Félicité, Généreuse, Mathurine, Placide, Véronique, Léocadie. J'ai entendu tous ces noms-là au catéchisme où le curé interroge les petites filles.

» J'ai une histoire très-originale à vous apprendre, celle d'une bohémienne de treize à quatorze ans abandonnée ici et que mon oncle Clément a recueillie; mais c'est tout un roman, le temps me manque et je ne saurais comment m'y prendre pour ne pas le défigurer. J'aime mieux vous le conter plus tard; vous verrez l'héroïne; elle s'appelle Stella. Elle est d'une beauté très-étrange et d'un caractère absolument sauvage. Il n'y a que mon oncle et le maître d'école de Roche-d'or qui aient le privilège d'aborder cette petite sorcière,

dont les yeux ont une expression vraiment infernale.

» La première fois que je l'ai regardée, j'avoue que j'ai compris la crainte superstitieuse des gens du village. Ils disent que c'est la « poupée du diable » et qu'elle a l'enfer dans les yeux. Je ne serais pas étonnée que d'autres y vissent le paradis ; mais pour cela, il faudra qu'elle se coiffe et se laisse approcher. Comme je suis assez curieuse et qu'elle m'intéresse, j'ai appris par ma femme de chambre, qui a les secrets de la gouvernante, que M<sup>lle</sup> Stella, en famille « la Gitane », n'est pas insensible à l'amitié d'un jeune Robinson montagnard qu'on a surnommé le « Berger savant » ; ne l'ayant pas encore rencontré, je n'en sais rien de plus.

» Je ne vous écris pas d'autres détails aujourd'hui et je remets à ma prochaine lettre la liste de mes commissions, Souvenez-vous qu'il y a ici de bons amis qui vous attendent, et je compte bien que vous viendrez avec ma mère au printemps.

» J'ai reçu hier votre lettre et une avalanche de journaux. Donnez-moi, dans votre réponse, des nouvelles de la maison, du cher Paris, de nos amis. Rappelez-moi au souvenir de tous, et croyez, *my dear sir*, à ma sincère amitié.

» ANDRÉE DE MORIZAN. »

## V

## ROCHE-D'OR.

Selon les instructions qu'elle avait reçues la veille, Placide, la gouvernante, réveilla Andrée à deux heures du matin. Elle trouva Michaël assis devant la cheminée de la cuisine, fumant sa pipe en racine de bruyère avec la gravité d'un Indien. A sa vue, il se leva pour la saluer et passa la bretelle d'une carabine qu'il tenait à la main. Après avoir bu du vin chaud, ils se mirent en route.

Plusieurs chemins conduisent à Roche-d'Or, l'un par Pont-de-Roide, Damvant et Réclair, un autre par Sainte-Ursanne et Bellefontaine ; mais, du village, l'ascension se fait par des sentiers de montagne.

Au bout d'une demi-heure de marche, ils avaient franchi la distance qui les séparait de la ferme des Seignes. Au siècle précédent, elle avait vu naître un fils de paysan qui s'était élevé aux plus

hautes dignités de l'Eglise. Une particularité signalait son histoire. Lors de la délimitation des frontières entre la France et la Suisse, cette ferme se trouvait à cheval sur la limite des deux territoires; on lui laissa le privilège d'opter pour la nationalité de son choix, et elle devint Suisse. C'est peut-être la première fois qu'on voit, dans l'histoire, consulter le vœu d'un simple citoyen dans une question de nationalité réglée par les puissances européennes. Une borne de granit qui s'élève à l'entrée de la ferme, portant la date de 1817, indique la frontière. Sur la face intérieure, du côté France, est gravée une fleur de lys; sur la face extérieure, du côté Suisse, un ours et la croix fédérale.

Le petit jour se levait. Les montagnes déroulaient leurs vagues bleues sous la transparence des brouillards qui flottaient à leurs flancs en écharpes de gaze, remontaient en ondulations lentes dans les grandes zones d'ombre, et se dissipaient en vapeur comme la fumée de l'encens qui flotte aux voûtes des cathédrales. On eût dit les vierges colossales de la terre dénouant leur ceinture pour recevoir le premier baiser du soleil.

Arrivés au hameau situé au pied du dernier plateau, Michaël et Andrée se reposèrent quelques instants pour faire une collation rustique, puis ils

s'engagèrent dans un chemin tracé par les roues des chars à travers les pâtures.

C'est en vain que l'imagination se fatiguerait à évoquer le spectacle féerique et grandiose qui les attendait au terme de leur ascension, qui avait duré trois heures. Il n'y a pas, dans le monde entier, un panorama comparable à celui qui se déroule aux yeux de l'observateur du sommet de Roche-d'Or, pic le plus élevé des montagnes de notre frontière orientale, et surmonté d'un rocher colossal, semblable à la tête d'un géant enterré dans une convulsion volcanique du globe.

Le ciel d'acier, gris comme un ciel de Hollande, donnait à l'air une transparence qui permettait à l'œil d'embrasser le cercle d'un immense horizon. D'un côté, on distinguait nettement les nombreux villages semés dans une vaste étendue de plaines bornées par la chaîne des Vosges. De l'autre des croupes de montagnes vertes, semblables aux vagues d'une mer solide, ondulaient à perte de vue jusqu'aux glaciers des Alpes, qui étincelaient comme des diamants colossaux de tous les feux du prisme.

Les souvenirs d'Andrée ne pouvaient lui offrir, comme terme de comparaison, que le panorama du Val-d'Ajol ou de la terrasse de Saint-Germain. Frappée d'étonnement et de surprise, elle consi-



dérait, immobile, l'immense décor qui se développait sur quatre-vingts lieues de pays. Les villes et les villages espacés dans la plaine ressemblaient à des jouets d'enfant.

De même que les précipices et les gouffres exercent sur les corps leur attraction naturelle, de même, sur les sommets, en face de l'immensité du ciel, le vide aérien attire l'homme vers les abîmes bleus d'une idéale patrie. A ces hauteurs vertigineuses, il semble que le pied n'a qu'à frapper la terre pour que l'âme, dégagée de ses liens terrestres, s'élançe à travers les routes de l'atmosphère en bondissant sur leurs escaliers d'azur.

Sous cette influence surhumaine qui la pénétrait d'une émotion délicieuse et pure, Andrée comprit cette parole divine, vague et mystérieuse, que la Terre murmure à l'oreille de ses favoris. Elle sentit sa poitrine se gonfler, son cœur palpita comme un oiseau de paradis dans sa prison de neige, un long soupir souleva son corsage, monta du cœur à ses lèvres, et s'exhala avec sa fraîche haleine comme une muette prière.

Michaël, toujours grave et calme, habitué à la contemplation des spectacles naturels, considérait, les bras croisés, la vaste étendue déployée sous leurs pieds et semblait interroger les profondeurs des grands horizons.

Tous deux gardaient le silence, suivant leur pensée. La terre avait disparu, le ciel était ouvert. A ce moment leurs regards se rencontrèrent, et là, sous l'œil de Dieu, ils éprouvèrent ce sentiment profond, indescriptible, qui est l'échange spontané de deux âmes, l'alliance de deux volontés, l'accord parfait de deux instruments. Dans cette seconde rapide, tous deux avaient bu à la coupe de l'idéal humain, l'esprit noyé dans les vapeurs de son ivresse exquise et capiteuse.

— Nous verrons le soleil se lever sur Roche-d'Or, dit Michaël, le doigt étendu vers le point lumineux où l'astre allait émerger dans sa course.

L'écho de ces paroles rompit le charme du silence enchanté. Il poursuivit :

— Ces mille croupes de montagnes arrondies, semblables à un sombre troupeau ou aux vagues d'une mer solide, vont s'éclairer à la fois, effleurées par une tache d'or, puis vous verrez une flammé s'allumer à tous les sommets... Ce phénomène se produit très-rarement, même en plein cœur de l'été, à cause des brouillards qui ne se dissipent qu'à l'action plus ardente des rayons solaires, et on ne peut l'observer que dans certaines conditions atmosphériques difficiles à prévoir. Une fois l'astre au-dessus de l'horizon, le paysage est encore féérique, mais il ne donne plus l'idée du

lever du soleil sur les cimes de Roche-d'Or.

Depuis quelques instants, le rocher colossal, blanc comme un bloc de marbre, sur lequel reposaient leurs pieds au-dessus des grands abîmes, prenait des teintes dont la coloration progressive passait par tous les tons, depuis le rose pâle jusqu'au rouge feu.

— Les Grecs, reprit Michaël, avaient le sentiment juste des images, en comparant le soleil à un char flamboyant sur lequel Apollon lance ses flèches d'or jusque dans les entrailles de la terre, avant de disparaître en laissant traîner sous les nuages, ensanglantés de lueurs d'incendie, la pourpre de son manteau oriental... Ne voyez-vous pas la pointe enflammée de ces flèches d'or à l'orient vermeil?... Mettez un instant la main sur vos yeux, pour ne point être aveuglée par le disque qui va paraître... Le phénomène ne dure que quelques secondes... je vous avertirai... *Ecce Deus!* Voici le Dieu! Voilà le soleil : regardez!

— Ah! s'écria Andrée, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte.

Machinalement, elle passa sa main pâle sur son front autour duquel la brise matinale faisait voltiger ses cheveux blonds. En ce moment elle était transfigurée; son visage, baigné de lumière, semblait environné d'une auréole d'or. Elle était belle

comme une vierge latine, belle comme une nymphe de Diane.

Elle put voir apparaître mille taches d'or, puis mille flammes sur les cimes assombries de Roche-d'Or. L'astre étincela dans le ciel, et de grandes zones ensoleillées glissèrent au flanc des montagnes bleues jusqu'au fond des vallées.

— C'est fini, dit Andrée avec un soupir, les yeux baissés vers la terre.

— Les sensations violentes, comme les grandes émotions, sont rares et rapides, et il faut qu'elles le soient, car s'il en était autrement, les organes seraient bientôt paralysés, de même que l'âme deviendrait insensible.

— J'en suis encore émue, répondit Andrée; pour la première fois, je commence à comprendre Dieu et à l'adorer comme une bien humble créature.

— Celui-là n'est pas à compter parmi les enfants des hommes, qui peut considérer froidement les grands spectacles de la nature. C'est dans son large livre toujours ouvert qu'il faut apprendre à lire, c'est là qu'ont été copiées les pages de la Bible, c'est sur le sommet des montagnes que l'homme parle face-à-face avec l'Éternel, et qu'il tombe à genoux en affirmant une croyance. Oui, sans doute, devant la splendeur de l'infini, il voit bien que la terre est un grain de sable balayé dans les espaces, sur le-

quel il rampe, chétif et petit comme un insecte ; mais ce sentiment de sa petitesse est aussi le sentiment de sa grandeur, puisque sa raison le rapproche de Dieu, et que sa prière peut l'atteindre,

Ayant donné un dernier regard au grand panorama noyé dans une vapeur transparente et lumineuse, ils reprirent le chemin du retour.

Comme un instrument dont les cordes se détendent après avoir longtemps vibré, il se fait une sorte d'apaisement dans l'âme humaine après les crises qui l'ont bouleversée. Les idées d'Andrée avaient repris leur cours ordinaire, et sa voix, dont elle avait baissé le diapason comme pour ne pas troubler l'harmonie de ses impressions, avait retrouvé son timbre pur et sonore.

— Comment m'expliquerez-vous, interrogait-elle en évoquant une pensée qui lui était déjà venue et que la magie du spectacle avait refoulée dans sa mémoire, qu'il y ait en France, chez nous, une merveille comme Roche-d'Or, et qu'on en ignore même le nom, quand on connaît tous ceux de la Suisse ou des Pyrénées ?

— L'explication en est des plus simples : la France est peut-être le pays le plus inconnu des Français. On s'en va bien loin chercher des mers, des montagnes, des déserts, des forêts ; étudier des

mœurs, des coutumes, des institutions ; chercher des aventures, des émotions, des choses nouvelles. N'avons-nous pas tout cela sans sortir de chez nous ? La France est bornée par les deux mers. Ne trouve-t-on pas le désert et la steppe en Sologne ? Quel jardin est comparable à la riante et fertile Touraine ? Que de découvertes, d'explorations, de choses ignorées dans la Bretagne, le Berry, la Vendée, la Bourgogne, la Gironde ? La Provence est notre Italie ; le Béarn, notre Espagne ; la Normandie, notre Angleterre ; la Franche-Comté, notre Suisse... L'Alsace était notre Allemagne.

La descente du chemin en spirale était assez rapide. Sans s'en apercevoir, Andrée appuyait fortement son bras sur celui de son compagnon. Tout en marchant, elle faisait des questions multipliées sur tout ce qui frappait ses yeux et éveillait sa curiosité. De temps en temps, ils franchissaient une barre rustique masquée par des fagots épineux, ou traversaient un ruisseau sur de grosses pierres espacées. Par endroits, le sentier, coupé par des racines noueuses semblables à des serpents noirs, semblait inaccessible à d'autres pieds que ceux des chèvres. Ils atteignirent sans encombre la ferme des Seignes.

— Nous rentrons en France, dit Michaël.

— C'est vrai, dit Andrée en consultant sa mon-

tre, j'avais oublié que nous étions en Suisse... Il est à peine huit heures du matin... N'est-ce pas ici que demeure le *Petit Chaperon rouge* que vous appelez *la Gitane* ?

— Oui, c'est bien ici son domicile légal; mais tant que le ciel le permet, elle habite plus volontiers les huttes des bergers ou les grottes de la montagne.

— Quel est le nom de son berger favori ?

— Daphnis.

— Quel âge a-t-il ?

— Quinze ou seize ans.

— Si nous allions les surprendre ? Est-ce bien loin ?

— A trois portées de fusil. Je vais aller m'informer à la ferme où nous pourrons rencontrer la Gitane, puisque vous ne craignez pas de vous détourner de votre chemin.

— Je vous ai dit que j'étais bonne marcheuse. Je ne suis pas du tout fatiguée.

## VI

## DAPHNIS.

Michaël s'éloigna du côté de la ferme et reparut au bout de quelques instants.

— La Gitane est avec Daphnis, dit-il en souriant, et nous les trouverons en traversant cette clairière de sapins.

Ils s'engagèrent dans une gorge assez large. A l'entrée de ce vallon sombre et mélancolique, où l'écho répète sept fois le cri des aigles, se dressent des rochers blancs découpés en forme de figures humaines; des chênes, semblables à des cités végétales, étendent leurs branches noueuses comme des bras protecteurs, et leurs troncs s'élèvent droits comme les piliers d'un temple rustique à la voûte de feuillage. Plus loin la gorge s'ouvre, laissant apercevoir la clairière de sapins, fermée d'un côté par un épais rideau de noyers et de hêtres, et bordée de l'autre par une grande prairie. Sur une hauteur se détache une métairie à l'armature de plan-



ches, au toit chargé d'énormes pierres pour résister au vent du nord.

Là, un sentier ignoré des touristes, formé par le lit d'un torrent desséché, conduit au bord d'un lac microscopique aux eaux bleues, alimenté par des sources de montagne et l'eau du ciel, enfermé dans un cirque de verdure comme une turquoise enchâssée dans des émeraudes. Près d'une petite anse où flottait un vivier près d'une barque amarrée, s'élevait une cabane en planches ombragée par un bouquet d'arbres.

Comme ils approchaient, un chien de berger accourut à leur rencontre avec des bonds joyeux pour leur donner la bienvenue. Michaël le flatta de la main, et l'intelligent animal, fixant sur lui son œil rouge, disparut du côté de la maisonnette devant laquelle montait une colonne de fumée. Au bout de quelques pas, ils aperçurent le berger et la Gitane.

Le jeune pâtre, vêtu d'une peau de chèvre, droit comme un sapin, se tenait debout, appuyé sur un long bâton ferré terminé à son extrémité par une corne noire. Sous un chapeau de feutre à plume d'aigle, une épaisse et longue chevelure blonde tombait sur ses épaules. Il avait le visage bronzé, les traits fins et réguliers, l'œil bleu, doux et contemplateur. Il faisait songer à ces anciens bergers

de la Franche-Montagne, rois des plateaux déserts et, du haut de leur trône de motusse, gouvernant les troupeaux dispersés dans les pâturages.

Près de la petite anse où la plage de sable fin descendait en pente douce, la Gitane était assise sur un rocher à fleur de terre, les genoux repliés sous sa jupe rouge et noire, tenant une baguette grise de coudrier d'une main; l'autre supportait sa tête presque entièrement cachée par les ondes massives et brillantes de ses cheveux noirs. Un feu de sapin, entouré de pierres plates, flambait devant elle, sous une marmite supportée par une tringle en fer reposant sur deux petits chevalets. Tout en surveillant les apprêts d'un repas rustique, elle traçait machinalement à ses pieds des cercles sur le sable. A l'avertissement du chien, qui signalait la présence des arrivants, elle avait quitté sa pose méditative; à leur vue, elle se leva.

— Salut, dit le berger sans bouger de place.

— C'est toi, dit Andrée en s'adressant à la Gitane, que je vois passer tous les matins sur le pont de Roche-d'Or comme le Petit-Chaperon-Rouge, et qui apportes du lait chez mon oncle Clément?

— Oui, demoiselle.

— Madame, fit observer Michaël.

— Laissez-la dire comme elle voudra, reprit Andrée en faisant un pas du côté de la Gitane, qui

recula instinctivement pour garder sa distance.

— Est-ce que je te fais peur? interrogea Andrée surprise.

— Personne ne me fait peur.

En prononçant ces mots d'une voix gutturale, son œil lumineux lança un fugitif éclair sous l'ombre des cils baissés.

— Ton nom est Stella?

— Oui, c'est mon nom.

— Je venais pour te voir et aussi pour te faire une invitation. Les jeunes filles d'Ajoye et des environs se réunissent le jour de la Sainte-Catherine, et si cela te fait plaisir, tu seras de la fête.

A cette question, la bohémienne sembla réfléchir; après un instant de silence, elle répondit :

— Je veux bien y aller.

— Je désire que tu sois belle. Nous avons encore du temps devant nous, mais il vaut mieux s'y prendre à l'avance pour te faire un costume.

— J'en ai un.

— Ah!... mais tu as grandi; tu me l'apporteras et nous l'essayerons.

— Il va bien.

— Soit, je ne veux pas te contrarier; tout mon désir est que tu t'amuses un peu; car ici tu ne dois guère avoir de distractions.

— Voilà la grande prison, répondit la Gitane en

montrant d'un geste circulaire l'horizon borné des montagnes qui l'environnaient de toutes parts.

— Ainsi, tu ne te plais pas beaucoup à Roche-d'Or?

La Gitane garda le silence.

— Allons, je vois que tu n'es pas disposée à me faire tes petites confidences aujourd'hui; cela ne me fâche pas, et je tâcherai de t'appivoiser.

La porte de la cabane était ouverte. Andrée s'approcha du seuil pour en examiner l'intérieur, formant une pièce unique assez spacieuse. L'ameublement en était des plus primitifs; mais, malgré la pauvreté de cet humble logis, tout y était propre et bien rangé. Des peaux de mouton superposées dans une caisse plate en sapin servaient de lit. Devant la fenêtre était un établi de menuisier encombré d'outils, et un étau dont les mâchoires vides semblaient attendre une proie. Dans un des angles qui faisaient face à l'entrée, une maçonnerie en briques servait à la fois de fourneau et de forge; à en juger par un soufflet accroupi comme un énorme crapaud. Autour des cloisons, dans les espaces laissés vides par les outils et les ustensiles de cuisine, étaient accrochés des filets de pêche, une paire de patins, une carabine tyrolienne à fourche, escortée d'une carnassière et d'une poire à

poudre, une pipe en racine de bruyère à couvercle de cuivre et à tuyau de merisier, sans oublier un coucou rustique aux poids suspendus à des cordes, qui faisait entendre son tic-tac sec et régulier. Dans les coins étaient pêle-mêle des instruments aratoires, une grande cruche de grès, des perches de ligne, une cage vide, et, au plafond, une lampe à réflecteur de fer-blanc. Sur une planchette, à la tête de la caisse servant de lit, étaient rangés des livres, un almanach du *Messenger boîteux de Strasbourg*, des numéros de vieux journaux, des cahiers d'écolier, une écritoire, un paquet de plumes d'oie, un crayon, une règle, une équerre et un compas.

— Cette maisonnette fait songer à la cellule d'un ermite, dit Andrée. Est-ce qu'elle est habitable l'hiver ?

— Oui, madame. A la fin de l'automne, Daphnis ramène son troupeau à la ferme, mais il n'y reste pas, et il préfère retourner à sa maison de planches.

— Et il y passe ainsi toute l'année, seul ?

— La Gitane vient lui tenir compagnie ; avant son arrivée, il vivait seul. Vous ne vous trompiez pas en comparant cette cabane à un ermitage. Il y a ainsi, en pleine société, des hommes condamnés à une solitude absolue : ce sont les Robinsons de la civilisation.

— Pendant la belle saison, je le conçois ; mais l'hiver, à quoi bon vivre comme un sauvage ?

— Daphnis peut se gouverner à sa façon, et celle-là lui plaît mieux, sans doute, puisqu'il l'a choisie. Peu d'hommes ont le rare privilège de pouvoir vivre seuls, et cet exil volontaire prouve une force d'âme et de caractère vraiment extraordinaire. D'ailleurs cette solitude est très-relative, et elle s'explique d'elle-même. Daphnis est un orphelin qui a été élevé par la commune. Dans nos montagnes, l'argent est rare, la vie est une véritable lutte pour l'existence, dans laquelle le cœur devient rude comme les mains. Les sentiments qui se font jour sous l'écorce n'ont aucun vernis de politesse et se traduisent avec une réalité brutale. On est dur pour les enfants, parce qu'on a été élevé durement. Daphnis est d'une pâte fine et délicate. Il n'a jamais reçu ce qu'on donne aux êtres les plus misérables, une caresse et un sourire, il n'a connu que la peine. La première chose qu'il a apprise, c'est qu'il lui fallait travailler, gagner sa vie, se suffire, et il a compris de bonne heure qu'il ne fallait pas pleurer.

— Pauvre enfant !

— Dès qu'il a su marcher, parler et comprendre, il a cherché à se rendre utile selon ses moyens. Il a l'âme fière et sensible. On n'a pas manqué de lui

rappeler souvent qu'il avait été à charge aux autres en venant au monde, qu'il avait contracté une dette et des obligations d'esclave, qu'il fallait payer ses premiers morceaux de pain. Il n'a pu le supporter. Si son cœur était vulgaire, il serait plein de fiel, mais il n'a que du mépris qu'il affirme par son indépendance. Une partie de ce troupeau lui appartient et, chaque année, il donne volontairement un mouton aux pauvres de la commune, pour lui payer son adoption. L'hiver, par la pluie, la neige, la bise, la tourmente, il descend à Roche-d'Or, escorté de son chien, et il arrive le premier à l'école, portant dans un petit sac de toile ses livres et son frugal repas. A l'approche de la nuit, il s'en retourne pour revenir le lendemain, jusqu'au retour du printemps. Un jour qu'il y avait trois piéds de neige dans la montagne, il est arrivé à son heure accoutumée en se frayant un chemin. C'est un écolier qui ferait honneur à d'autres maîtres que moi. A douze ans, il était capable de passer l'examen des instituteurs, mais je n'ai pu le décider à s'éloigner de la montagne natale. Il y a deux ans, il m'a accompagné au séminaire de Consolation, où je vais souvent rendre mes devoirs au supérieur. A peine la grille de fer s'était-elle ouverte, qu'il est devenu tout pâle, et il a refusé d'entrer. Il me fait toujours songer à ces vers du poète :

Si Dieu nous a tirés tous de la même fange,  
Certe il a dû pétrir dans une argile étrange  
Et sécher aux rayons d'un soleil irrité  
Cet être, quel qu'il soit, ou l'aigle ou l'hirondelle,  
Qui ne saurait plier ni son cou ni son aile,  
Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté.

Il est regrettable, ajouta Michaël après une pause, que les hommes de cette trempe ne puissent trouver une place assez large dans les petites cellules de la hiérarchie sociale. Ce simple berger accomplit des prodiges. Vous voyez ce jardin comme suspendu sur les entablements de ces rochers, qui semblent inaccessibles. C'est lui qui a porté là plus de mille sacs de terre végétale, pour le seul plaisir d'y voir pousser des fleurs à l'abri du pied lourd des animaux qu'il garde.

— C'est, en vérité, merveilleux, et je ne sais maintenant qui m'intéresse le plus, de la bohémienne ou du berger savant.

— Daphnis est mieux que cela, c'est un homme de génie. Il est poète, musicien, sculpteur, mécanicien, architecte, inventeur. C'est lui qui a construit cette maison, fabriqué la plupart des objets qu'elle renferme. Il sculpte des animaux qui sont de véritables choses d'art, exécutées sans autre instrument que son couteau, sans autre maître que la nature qui lui sert de modèle. Quand il est seul,



il chante des ballades dont il a composé les paroles et la musique. J'en ai écrit quelques-unes de souvenir, dont le rythme est si harmonieusement cadencé qu'on croirait entendre des vers.

— Vous me les montrerez ?

— Volontiers, madame.

Avant de s'éloigner, Andrée jeta un dernier regard dans l'intérieur de la cabane.

— Là-bas, reprit Michaël, derrière ce rideau d'arbres, est une grotte qui sert de résidence d'été à la Gitane ; mais à part une demi-douzaine de peaux de mouton, elle est absolument vide... Voyez-vous ce petit moulin avec sa roue à palettes, posé comme un joujou sur ce ruisseau qui sort du rocher ?

— Oui.

— C'est encore un ouvrage du mécanicien Daphnis.

— Que fait-il donc en ce moment ?

— Il tresse de la ficelle avec du chanvre, pour confectionner ensuite ses filets de pêche.

Andrée s'approcha de la bohémienne, qui avait repris sa place devant le feu.

— Stella, dit-elle de sa voix la plus caressante, tu viendras me voir à Roche-d'Or, et tu me diras la bonne aventure.

— Elle n'est pas toujours bonne, répondit sentencieusement la Gitane, en effaçant du bout de son pied nu les figures que sa baguette avait tracées sur le sable.

— Tu me diras ce que tu voudras.

— Je ne dis pas ce que je veux, je dis ce que je vois.

— Que vois-tu?

La bohémienne prit sa main, l'observa quelques instants avec attention, et la laissa retomber.

— Eh bien?

— Vous aurez du bonheur.

— Merci pour ta prophétie, Petit-Chaperon-rouge... Et vous, ajouta-t-elle en s'adressant au berger qui tordait trois fils de chanvre passés entre ses doigts, ne me ferez-vous pas aussi un souhait?

Il fixa sur elle son œil bleu, qui jetait un feu de saphir pâle, et dit d'une voix au timbre sonore :

— Je vous souhaite le mal d'amour.

— Est-ce que vous jetez des sorts? dit Andrée avec bonne humeur.

— Oui, madame, et je ne puis vous en jeter un meilleur.

En disant ces mots, il leva un bras en l'air.

Une tourterelle des bois, perchée sur un des arbres qui ombrageaient la maisonnette, prit sa volée et vint s'abattre sur sa main. Une légère saccade

la souleva légèrement, et la tourterelle docile se posa sur le doigt que lui présentait Andrée.

— La jolie colombe, dit-elle en passant la main sur ses ailes.

La Gitane s'était levée d'un bond. D'un geste brusque, elle saisit l'oiseau et le lança dans l'espace.

— Ah ! tu es jalouse, dit Andrée en souriant... Je ne puis t'en vouloir, mais cela n'en valait pas la peine.

Daphnis, s'approchant alors, offrit à Andrée des mûres sur une feuille de chêne.

— Merci, dit-elle, donnez-les plutôt à votre petite amie.

— Pas celles-ci, dit la bohémienne en les jetant à terre.

— Elle n'accepterait pas après le refus d'une reine, dit Michaël, qui avait suivi toutes les péripéties de la scène rapide qui venait de se jouer sous ses yeux.

— Mon oncle a raison, ajouta Andrée ; elle est absolument sauvage... Je crois que le moment est venu de rentrer... Adieu, Stella, n'oublie pas que tu m'as promis de venir me voir à Roche-d'Or. Nous te déguiserons en Petit-Chaperon-Rouge.

Sur ces mots, elle répondit par un signe de tête

au salut du berger, donna le bras à Michaël, et ils reprirent ensemble le chemin de retour.

Ils marchèrent d'abord sans parler. Andrée paraissait songeuse, comme si les paroles de la bohémienne avaient réveillé en elle des pensées endormies.

— Elle m'a prèdit du bonheur, dit-elle; c'est déjà quelque chose d'en avoir l'espérance.

— Que pouvez espérer? dit Michaël. N'avez-vous pas en partage tous les dons de la nature, la santé, la jeunesse, la beauté, et sous votre main tout le bonheur qui peut être accordé en ce monde à une créature humaine, l'indépendance de fortune, l'estime, le respect et l'affection de ceux qui ont le privilège de vous connaître?

— Il y aurait de l'injustice et de l'ingratitude à ne pas le reconnaître. J'ai parlé sans avoir réfléchi; cependant, si on me disait que cette bohémienne est plus heureuse que moi, je le croirais.

— Pourquoi?

— Parce qu'il suffit d'un rayon de soleil pour réaliser son rêve de bonheur, tandis que moi, je ne puis même dire en vérité ce qui peut réaliser le mien, car je l'ignore.

— La Gitane a la nostalgie du soleil, et vous avez la satiété du bonheur.

— Non, dit André avec simplicité.

— Je me trompe peut-être, ne pouvant en juger que par ce que je vois. Il est vrai que le bonheur est comme la santé, on ne le connaît qu'après l'avoir perdu.

— Les paroles de votre berger m'ont frappée. Qui se douterait qu'au milieu de ces rochers sauvages, loin du monde, il y a des êtres si singuliers ?

— A les juger sur les apparences, on pourrait croire qu'ils ont une existence presque végétative. Moi qui les connais sous un aspect plus humain, plus réel et plus vrai, moi qui les aime, je puis bien le dire, je vous affirme que leur intelligence supérieure est capable de concevoir les idées les plus fortes et les sentiments les plus délicats.

— C'est aussi mon impression ; mais je vous affirme à mon tour que si le cœur de Chloé a battu, ce n'est pas pour le berger Daphnis.

— Songe-t-elle à cela ? c'est encore une enfant.

— Vous vous trompez ; Stelia est une gitane d'Espagne, et à son âge, dans ce pays, on est déjà femme. Je ne la vois pas du même œil que vous, et si je ne suis pas savante, je devine bien des choses qu'il vous faudrait du temps pour comprendre.

— En pareille matière, l'homme doit confesser

humblement son infériorité ; où il y a un mur d'airain pour lui, il n'y a qu'une toile d'araignée pour les femmes.

— Ah ! voilà Roche-d'Or, dit Andrée à un tournant du sentier.

Ils pressèrent un peu le pas et atteignirent les premières maisons du village au moment où tintaient les trois coups de l'*Angelus* de midi. Placide n'attendait que leur arrivée pour servir le dîner. L'oncle Clément était en compagnie du curé, et il se fit raconter en détail par Andrée les incidents de son excursion à Roche-d'Or. Le souhait du pâtre le fit sourire.

— Daphnis a été bien inspiré, dit-il, et il ne pouvait te faire un souhait plus gracieux. Le mal d'amour est poétique, et il a quelquefois l'avantage d'être extrêmement agréable.

— Le veuvage est le carême de l'amour, dit le curé.

— Et celui de ma nièce dure depuis plus de quarante jours, ajouta l'oncle Clément.

— Monsieur le curé, dit à son tour Andrée, me conseilleriez-vous de renoncer à ma vie si heureuse et si tranquille, pour m'exposer aux orages du cœur ?

— C'est affaire à votre directeur, madame, et je

me garderais bien de donner un conseil sur une matière aussi délicate que le mariage sans y être sollicité.

— Eh bien, puisque mon oncle a mis la question sur le tapis, je vous prie de vouloir bien me donner votre avis, ainsi que M. Michaël.

— Je me réfuse, dit le jeune maître d'école ainsi mis en cause, n'ayant aucune raison à faire valoir pour influencer votre volonté.

— Vous voulez que je parle, madame, et vous me pardonnerez si je fais un sermon. Dieu n'a pas ordonné à la femme de rester au port, à moins de se consacrer à lui, il a voulu qu'elle soit la compagne de l'homme pour l'aider à supporter les épreuves de son voyage terrestre. Dans votre situation, bien des femmes se croient heureuses, mais ce bonheur n'est pas de longue durée. Elles ont beau répandre leur affection sur ceux qui les entourent, elles ne font que trahir par là les sourdes inquiétudes de leur âme qui a besoin d'épuiser toute sa tendresse et son dévouement. Elles se croient très-heureuses en échappant à leur destinée et à la loi commune, jusqu'au jour où elles s'aperçoivent qu'elles ont pris leur isolement pour la liberté, l'affection pour l'amour, et l'engourdissement du cœur pour la paix. Parfois le bonheur passe à côté d'elles et elles ne le voient pas, ou elles le repoussent

comme on écarte du pied la pierre du chemin. Quelquefois aussi, la passion s'empare d'elles, car le même souffle bouleverse les lacs et les océans; mais si la créature rencontre la tempête, Dieu lui donne aussi la force d'y résister, et comme dit un vieux proverbe : « A brebis tondue, Dieu mesure le vent. »

— Oh! monsieur le curé, mes cheveux sont à moi.

— Petite folle, murmura l'oncle Clément.

— Je n'en doute pas, madame, poursuivit le curé, bien que sur ce sujet, comme pour l'âge, je considère un mensonge féminin à l'égal du plus petit des péchés véniels.

— Je ne cache pas mon âge non plus, monsieur le curé.

— Ce bel exemple a peu d'imitateurs, dit Michaël.

— J'y trouve mon compte. D'abord, une femme ne cache pas son âge. Ses amies le connaissent très-exactement; jugez des autres. Ensuite, quand on avoue son âge réel, on a quelquefois le plaisir de surprendre une nuance d'étonnement flatteur. Quand on se rajeunit, on s'expose à faire sourire ceux qui savent votre âge, et à être vieillie par ceux qui ne le savent pas.

— Tu plaides une cause perdue, répliqua l'oncle



Clément; seulement, prends garde à une chose, Andrée, c'est que l'âge des femmes se compte comme au jeu de piquet : vingt-neuf, soixante.

— Mais enfin, mon oncle, dites-moi franchement si vous conspirez avec M. le curé pour me remarier.

— Pas le moins du monde, chère enfant; nous en causons, voilà tout.

— Comme intéressée, j'ai la première voix au chapitre. Je vous dirai donc franchement que je n'en avais pas la pensée à Paris, et qu'elle ne m'est pas encore venue à Roche-d'Or.

— C'est que tu attends le *Prince Charmant*.

— Je n'ai aucune exigence, toute mon ambition est de rester libre comme je le suis.

— Il ne faut pas dire : *Fontaine, je ne boirai pas de ton eau*.

La causerie familière continua sur différents sujets jusqu'à la fin du dîner.

## VII

## MICHAEL

— Monsieur Michaël, dit Andrée en quittant la table, vous m'avez parlé hier d'un livre sur la Franche-Comté. Vous me le prêterez.

— Je vais le chercher, madame.

— Si ma curiosité n'est pas trop indiscreète, j'irai avec vous.

— C'est au contraire un grand honneur, madame, et un événement bien rare que la présence d'une grande dame dans l'humble logis d'un maître d'école.

— Voilà bien des cérémonies, dit l'oncle Clément en plaçant le damier sur la nappé encore servie, et le supérieur du séminaire de Consolation ne se trouve pas déplacé chez son ancien élève.

— Vous avez raison, mon oncle, et à l'avenir j'agirai plus librement.

— C'est ton droit, puisque tu es veuve.

— Mon oncle, vous me payerez cela.

— Tout de suite, si tu veux.

Andrée s'approcha, embrassa son oncle, mit son chapeau de paille, et sortit en disant :

— Je reviendrai tout à l'heure.

L'école était à deux pas. C'était une petite maison jaune crépie à la chaux, aux persiennes vertes, au toit couvert en tuiles rouges vernies qui brillaient au soleil. L'école formait une salle unique au rez-de-chaussée, avec ses rangées de longues tables et l'estrade du maître. Le long des murs s'alignaient deux grandes cartes coloriées, Europe et France, les figures du système métrique, le tableau noir et, sur des planches de bois, des exemples de lecture, d'écriture, de calcul, de géométrie et de dessin linéaire.

L'étage unique de la maison était divisé en deux pièces plafonnées, qui composaient le logement de Michaël. La chambre du fond, dont la porte était ouverte, renfermait un petit lit de fer bas et plat, recouvert par une grande couverture de laine grosbleu, et rappelant le lit de camp d'un soldat ou la couchette d'un moine. La pièce d'entrée était éclairée par deux hautes fenêtres donnant du côté de la rivière, entre lesquelles était un piano-orgue à caisse de chêne blanc, chargé de cahiers de musique. Une armoire vitrée, en noyer, servait de bibliothèque, pleine de livres bien rangés, formant

une collection choisie d'ouvrages classiques dont la plupart étaient des prix remportés par Michaël dans le cours de ses études brillantes à Consolation. Dans un angle, sa carabine et son bâton ferré. Les murs blancs étaient nus, sauf une belle photographie du P. Anselme, supérieur du séminaire, dont le portrait aux lignes calmes et sévères se détachait dans un cadre d'ébène. C'était bien là le logement d'un moderne bénédictin, vide de meubles inutiles, mais dont chaque objet avait sa destination particulière et son histoire.

— J'ai peu de livres qui puissent intéresser une jeune femme, dit Michaël ; voici sur ce registre le catalogue de ma petite bibliothèque.

Andrée en parcourut la liste d'un coup d'œil rapide.

— Les *Oraisons funèbres* de Bossuet, la *Cité* de saint Augustin, les *Caractères* de La Bruyère, Fénelon, *Traité de l'Éducation des filles...* non... non... Tacite, *Annales, Histoires*, non, non, Plutarque, Homère, Dante, Machiavel, Stendhal, le *Rouge et le Noir...* Attendez, je crois que c'est un roman.

— Oui, madame, et qui ne me semble pas déplacé dans son illustre compagnie.

— Je veux le lire... *Anthologie française des prosateurs et des poètes...* Qu'est-ce que cela veut dire, *anthologie* ?

— Morceaux choisis de divers écrivains.

— Je veux bien les lire, j'aime beaucoup les vers... Savez-vous une chose? J'adore Alfred de Musset.

— J'ai ses œuvres.

— Ah! je les relirai avec plaisir... *Almanach de Besançon*, je prendrai aussi l'*almanach... Val d'Ajoie, Consolation...* N'est-ce pas cet ouvrage que vous m'avez engagée à lire?

— En effet. Ce sont des monographies écrites par un curé du diocèse. Vous y trouverez l'histoire et la description des pays que vous avez l'intention de parcourir dans vos excursions.

— Je fais une petite croix à côté des titres que j'ai choisis. Un ami m'envoie de Paris des livres nouveaux, des pièces de théâtre, des journaux; vous les prendrez et vous les garderez en souvenir de moi.

— Je suis vraiment confus, madame...

— Le cadeau a trop peu de valeur pour mériter autre chose qu'un remerciement. D'ailleurs, si l'obligation vous pèse, je compte vous demander quelque chose en échange.

— Je considérerais comme une faveur de pouvoir mettre à votre disposition le peu que je possède.

— Il s'agit d'autre chose, d'un secret. J'ai causé

de vous avec mon oncle, et je partage toute l'estime qu'il a de votre personne. Mon oncle est très-bienveillant, mais il sait ménager ses éloges. Il se plaît à vous reconnaître pour un homme supérieur, et comme je lui demandais pourquoi vous n'aviez pas cherché une position meilleure et plus digne de vous, il m'a dit que, sur cette question, vous répondriez mieux que lui... Pourquoi?

— La réponse est simple, madame. Le récit de toute ma vie tient en peu de mots, et vous expliquera cette énigme facile à comprendre. Mes parents exploitaient un moulin près de Consolation, et quelques heureuses dispositions me valurent d'être admis au séminaire. Mes études terminées, ne me sentant pas la vocation religieuse, je pris conseil du supérieur, qui m'a constamment témoigné une affection paternelle. « Agissez librement, m'a-t-il dit, il vaut mieux faire un bon soldat qu'un mauvais prêtre. » L'idée de voyager me fit balancer un instant. L'occasion était belle : je pouvais faire le tour du monde avec les missionnaires prêcheurs; mais mon hésitation fut de courte durée : je n'avais pas la force de prononcer des vœux éternels, ni le courage de quitter mes montagnes sans espoir de retour. Ne voulant être ni prêtre ni soldat, je n'avais qu'un moyen unique d'échapper à la conscription, en acceptant les utiles et modestes

fonctions de maître d'école de village. J'ai rempli mon humble destinée sans regret et sans arrière-pensée.

Michaël reprit après une pause :

— Je crois que les ambitions les plus hautes et les plus favorisées ne valent pas le prix qu'on y attache et celui dont on les paie. J'aurais pu être professeur à Consolation, et cette porte m'est toujours ouverte; mais là encore, si j'étais dispensé des vœux, il fallait renoncer à ma liberté et me confiner dans les limites d'un cloître. J'ai horreur de la solitude, de l'ombre, du silence. J'ai besoin d'espace, d'air et de soleil. C'est une nécessité de nature et, je puis le dire, une question pour moi de vie ou de mort. Je n'ai jamais eu d'autre fortune que mon traitement d'instituteur et, au bout de trente ans de service, si je les accomplis, j'aurai cinquante francs par an de retraite.

— Est-ce possible?

— Cela est.

— Et vous n'avez rien tenté?

— Je suis lié par l'engagement d'exercer mes fonctions pendant un nombre déterminé d'années.

— Mais vous pouviez être professeur dans un collège?

— Une double raison s'y opposait : j'avais refusé ce titre au séminaire où j'ai été élevé. Au besoin,

la seconde des raisons pourrait me dispenser d'invoquer la première. Je n'ai jamais eu à ma disposition la somme nécessaire pour payer seulement les frais d'un voyage, sans compter d'autres dépenses. Il n'eût fallu qu'un habit noir, que j'aurais manqué ma carrière.

— Le supérieur du séminaire de Consolation vous aurait-il refusé ses services en cette circonstance?

— Je ne le pense pas, et je ne les ai point demandés. Ma position de professeur en province serait un peu meilleure que celle de maître d'école de village, mais le séjour d'une ville crée des besoins artificiels dont la privation est plus cruelle que les avantages relatifs d'une position précaire. Ici, je me suis accoutumé à une vie simple et libre. Tout compte fait, par le système des compensations, je la préfère à l'autre. J'aime Roche-d'Or, et je crois que partout ailleurs je serais désarmé dans le duel de l'homme contre la grande marâtre, que Darwin appelle la lutte pour l'existence.

Ces confidences furent suivies d'un court intervalle de silence, et Michaël put lire sur la mobile physionomie d'Andrée qu'elle en était vivement impressionnée.

— Madame, dit-il, votre âme est généreuse ; elle n'a pas été indifférente au simple récit d'une vie



obscur et désenchantée. Je ne sais ce que l'avenir me réserve ; mais, quoi qu'il advienne, je ne pourrai jamais oublier que pendant quelques minutes rapides, il m'a été donné d'ouvrir mon cœur à une femme digne de ce nom, et qu'elle m'a écouté avec sympathie. Plus tard, quand vous serez loin, ce souvenir vivant m'aidera à persévérer dans ma résolution d'accepter une ingrate destinée, et j'en garderai de la reconnaissance jusqu'à mon dernier jour.

— Avez-vous déjà fait ces confidences à quelqu'un ?

— A personne.

— Je suis la première à qui vous ayez parlé ainsi ?

— Oui, madame.

— Je vous en remercie, et j'y réfléchirai.

Elle lui tendit la main.

— Au revoir, monsieur Michaël.

Il la reconduisit jusqu'à la porte extérieure, la salua une dernière fois et remonta dans sa chambre, en proie à cette surexcitation extraordinaire qui jette l'âme hors d'elle-même.

Il erra quelques instants à travers cette chambre, qui lui paraissait vide depuis qu'Andrée n'était plus là. Il lui semblait que sa présence l'avait remplie d'une atmosphère lumineuse qui s'effaçait ra-

pidement par une décoloration progressive, et il aspira l'air avec force comme s'il voulait absorber à longs traits un parfum qui s'évapore. Il ouvrit ensuite sa bibliothèque pour y prendre les livres qu'elle désirait lire. En saisissant les poésies d'Alfred de Musset, un triste sourire flotta sur ses lèvres, et il murmura à voix basse avec un soupir :

— Moi aussi, j'ai eu ma *bonne fortune* comme le poète :

Elle emporta mon cœur et n'en sut jamais rien.

Andrée trouva, en rentrant, son oncle et le curé plongés dans une partie de dames dont les péripéties devaient être des plus émouvantes, car ils ne s'aperçurent de sa présence qu'après le coup décisif qui assurait la victoire de l'oncle Clément.

— Tu étais là? dit-il en voyant sa nièce assise auprès de la fenêtre.

— Oui, mon oncle.

— A propos, j'ai oublié de te parler d'une chose de la plus haute importance. On espérait te voir dimanche à Val-d'Ajoye, et le maire, M. Tiercelin, chez qui je suis sûr de trouver une hospitalité cordiale, comptait presque sur nous pour dîner. Tu comprends bien que les choses ne pouvaient pas en rester là. Le percepteur, qui fait sa tournée dans le canton, m'a transmis ce matin une invitation

qui n'admet pas de refus. Il s'en retourne demain matin. Que dois-je répondre ?

— Ce que vous voudrez, mon oncle.

— C'est à toi de choisir le jour qui te conviendra le mieux. Songe, ma chère Andrée, qu'un retard prolongé nécessiterait pour le moins la réunion du conseil de Val-d'Ajoye. La comtesse de Morizan dans nos montagnes, juge quelle proie pour les gens d'ici, qui n'ont pas tous les jours une Parisienne à se mettre sous la dent.

— Je suis toute disposée à vous accompagner demain, si vous voulez.

— Demain, soit, et fais-toi belle.

— Pourquoi ? Je ne suis pas venue à Roche-d'Or pour montrer mes robes.

— Tu es parfaitement libre ; mais je dois te prévenir que tu seras si bien épluchée, que ta simplicité sera mal comprise ou mal interprétée.

— Vous avez raison, mon oncle ; il suffit d'ailleurs de votre désir.

— Tu es gracieuse comme la Fée de l'Aurore, Ainsi, c'est bien convenu, le percepteur nous prend demain dans sa voiture, et nous dinons à Val-d'Ajoye, chez M. Tiercelin.

— Oui, mon oncle.

— Maintenant, ne vas-tu pas prendre un peu de repos après ton excursion matinale à Roche-d'Or ?

Qui pourrait s'imaginer que de si petits pieds font une telle marche sans fatigue, et qu'ils peuvent mettre un montagnard sur les dents comme un valseur au bal ?

— Je me reposerai volontiers jusqu'à l'heure du souper.

— Je suis sûr que Michaël dort déjà comme un contrebandier traqué toute la nuit.

— Son nom me rappelle un projet que j'ai à vous soumettre.

— Voyons cela.

— Que faites-vous du petit chalet qui est au bout du jardin ?

— Rien ; il est entièrement à ta disposition.

— Je suis allée tout à l'heure à la maison d'école, et je pensais que M. Micahël, qui a la peine de m'accompagner dans mes promenades, serait mieux installé au chalet que dans ses deux cellules presque vides.

— Je ne demande pas mieux ; mais à mon tour je te ferai part d'une simple réflexion : Si Michaël occupe le chalet, où logerons-nous M. Amaury Devillers, qui doit venir avec ta mère au printemps ? Il est vrai que d'ici là nous aurons le temps de prendre nos mesures, et, au besoin, Michaël nous céderait le pavillon. Je lui en parlerai ce soir ; s'il accepte, c'est une affaire réglée.

---

— Monsieur le curé voudra bien m'excuser de ne pas vous tenir compagnie.

— Je me joins à votre oncle, madame, pour vous prier d'aller prendre quelques heures de repos.

Quand Andrée fut sortie, le curé se mit en devoir de ranger ses pions en disant à l'oncle Clément :

— Malgré toute la charité chrétienne, j'ai cette dernière partie sur le cœur, et il me faut une revanche. A vous, monsieur le maire.

— A vous, monsieur le curé.

## VIII

## VAL-D'AJOYE.

Le lendemain, vers dix heures du matin, la voiture du percepteur s'arrêta à la porte de la maison. Sur le désir d'Andrée, M. de Morizan s'installa dans l'intérieur, et elle prit place sur la banquette à côté du conducteur.

Celui-ci paraissait d'humeur communicative. Elle ne tarda pas à apprendre qu'il était au service de M. Garnichet, aubergiste à Val-d'Ajoye, et qu'il avait l'honneur de conduire M. le percepteur de Val-d'Ajoye dans ses tournées de canton. Il accompagna ces renseignements de diverses communications relatives à la future élection d'un conseiller général, à travers lesquelles Andrée n'eut pas de peine à démêler un sentiment marqué d'acrimonie contre la ville de Montbéliard.

Le percepteur et M. de Morizan étaient à portée d'entendre ce monologue, qui valut au conducteur une interpellation directe de l'oncle Clément.

— Enfin, Barreau, tu en as donc toujours aux gens de Montbéliard? On dirait, ma foi, qu'ils t'ont vendu des pois-chiches qui n'ont pas voulu cuire.

— Mon Dieu, monsieur, répondit-il, enchanté de lâcher ses écluses, on s'aime ou on ne s'aime pas. En 1815, Val-d'Ajoye était sous-préfecture. Nous avions le tribunal.

— Ah! ah!

— Les alliés ont donné la sous-préfecture à Montbéliard.

— Très-bien, très-bien.

— Et puis les Val-d'Ajoye sont bons catholiques et les Montbéliard sont protestants..... Quand Louis-Philippe a visité Belfort en 1834, il a poussé jusqu'à Montbéliard pour passer la revue de toute la garde nationale de l'arrondissement. C'était en septembre, et il y avait une boue à enfoncer jusqu'à la cheville. Comme les gardes nationaux de Val-d'Ajoye avaient six lieues à faire, les Montbéliard commençaient à ricaner en les voyant arriver en blouse et en pantalon bleu, tout crottés jusqu'au collet. Mais voilà qu'une demi-heure avant la revue, qu'est-ce qu'on voit? On voit les Val-d'Ajoye en uniformes tout neufs, en pantalons blancs, oui, monsieur, en pantalons blancs, les bottes reluisantes, et manœuvrant comme la troupe, tous chas-

seurs de montagne. En passant devant le peloton, le roi demande d'où il est : « Hé ! Majesté, dit le » capitaine, nous sommes les Val-d'Ajoye, l'an- » cienne ville capitale du comté, à qui on a pris » la sous-préfecture. » Ma foi, les Montbéliard n'étaient pas contents. Savez-vous le bon tour qu'on leur a joué ?

— Non.

— A Val-d'Ajoye, nous avons deux rivières et deux fontaines. Les Montbéliard n'ont pas d'eau. On ne peut pas appeler un canal de l'eau, n'est-ce pas ? Le conseil avait voté une belle fontaine, et l'architecte avait promis qu'elle cracherait. Le grand jour arrive ; toute la ville était sur pied pour la cérémonie ; mais va te promener ! la fontaine n'a pas craché du tout. Le lendemain matin, savez-vous ce qu'on trouve ? Une plaque d'assurance contre l'incendie.

— Allons, je vois que tu n'aimes pas les Montbéliard.

— Ils ne nous aiment pas non plus... Nous voici à la dernière côte ; Val d'Ajoye est en bas... Hue ! les grises !

Andrée passa près de trois jours avec son oncle chez M. Tiercelin, et ne fut de retour à Roche-d'Or que dans la soirée du jeudi. Elle trouva une lettre d'Amaury Devillers, arrivée en son absence,



et dans sa réponse, elle lui raconta la suite de son odyssee.

AMAURY A ANDRÉE.

« Paris, septembre.

» Vous me demandez de vous donner des nouvelles de la maison, du cher Paris et de vos amis. La maison est toujours à sa place. Quant aux nouvelles de Paris, en dehors de la politique, il n'y en a guère, et je sais que la politique n'a pas le privilège de vous amuser. Par ce temps d'informations où les journaux paraissent la veille, comment trouver la moindre nouvelle qui n'ait été déflorée par les avant-coureurs? Je vais peut-être vous dire un lieu-commun; mais, s'il n'est pas nouveau, il a le mérite d'être toujours vrai: on ne dine plus, on mange; on ne voyage plus, on arrive; on ne lit plus, on parcourt; on ne cause plus, on parle; on n'écrit plus, on télégraphie; on n'aime plus, on se marie. Au train des choses, on verra bientôt des bacheliers de quatorze ans; à dix-huit ans, ils seront ingénieurs, avocats, professeurs, médecins; à vingt-cinq ans, on sera de l'Académie, et à trente ans, limite d'âge, tout le monde sera mis à la retraite. L'horloge de la civilisation marque les heures avec la rapidité des minutes; nous vivons au siècle d'ar-

gent, et l'âge d'or est devant nous. Malgré cela, j'essayerai de répondre à votre désir.

» Il paraît qu'on enrégimente deux cents jolies demoiselles pour la grande féerie. A seule fin de mettre un frein au luxe effréné qui nous a valu tant d'homélies ennuyeuses, l'administration a résolu de présenter ces vestales sans autre costume qu'un maillot, quelques lambeaux de gaze, une baguette d'or à la main, et d'autres accessoires, casques, lances, boucliers, etc. Quant à la pièce, on la dit d'une incontestable moralité.

» On ne connaît pas encore la date de la prochaine réception à l'Académie, toujours capricieuse.

» Vous savez que nous avons une petite épidémie. C'est une mode. Les médecins ont beaucoup de malades; ils guérissent comme des mouches. Ce joli mot-là est d'un Russe. Je l'ai attrapé et je vous l'envoie.

» Vous recevrez par le même courrier l'opéra-bouffe à la mode, quelques livres et les brochures des pièces nouvelles. Décidément, madame, le peuple français est le plus spirituel de la terre, puisqu'il a l'honneur d'être représenté par vous. Mais, pour le vulgaire troupeau, il faut en rabattre et dire comme un homme d'esprit : « Tout pour lui, rien par lui. »

» Je ne vous parle pas des coups d'État de la mode. Le chapeau tyrolien et la robe violette sont au chemin de fer. J'ai fait exactement toutes les courses notées sur mon carnet et j'attends de nouvelles instructions. Je vous en prie, donnez-moi toutes vos commissions. Vous me reprochiez quelquefois la jalousie de mon caractère; vous aviez raison, je serais jaloux d'un commissionnaire. Quant à mes lettres, ne leur donnez pas plus d'importance qu'elles n'en méritent; je suis assez récompensé du plaisir de vous distraire et de causer avec vous. Si, dans une heure de loisir, il vous plaît d'y répondre, c'est plus que je n'ose demander.

» Je vous remercie de tous les détails que vous voulez bien me donner sur le programme de vos excursions et les dates du calendrier de Roche-d'Or. Je serai trop heureux si vous avez la bonne pensée de tenir au courant cette Gazette du village. Elle sera bien plus intéressante, à mes yeux, que la partie qui se joue en ce moment sur l'échiquier européen. Vos lectures, vos projets, vos rêveries, vos promenades, vos excursions, les triomphes qui vous attendent à Ajoye, les moindres événements auxquels vous serez mêlée seront, n'en doutez pas, d'une bien autre importance à mes yeux que les coups de bascule de cette balance à faux poids qui s'appelle la politique d'équilibre.

» J'attends avec une curiosité très-vive les détails du baptême et du mariage, et j'ai déjà la fièvre en songeant à cette élection du conseil général où vous allez sans doute jouer le rôle de Minerve. Heureux le candidat dont vous allez favoriser la victoire ! Je vois maintenant que cette solitude, qui m'apparaissait si effrayante dans la perspective, semble d'ici bien préférable aux casinos des bains de mer et aux villas-joujoux des environs de Paris. Célimène, au désert aurait sans doute trouvé le moyen de s'entourer d'une cour, et je croirais volontiers que vous avez déjà la vôtre. Ainsi, voilà déjà un jeune maître d'école en vue, et ses vœux de simple bachelier, que je soupçonne, méritent peut-être d'éveiller les susceptibilités ombrageuses d'un cœur bien épris. Quant à la petite bohémienne et son berger savant, j'espère que vous me tiendrez au courant de leur idylle rustique, qui m'a fait songer aux *Pastorales* de Longus et aux *Eglogues* de Virgile.

» Je termine ici ma lettre, que vous trouverez peut-être bien décousue. Je compte sur toute votre indulgence pour vouloir bien pardonner à mon indiscretion, et croire à une amitié sincère qui peut être éprouvée.

» AMAURY DEVILLERS. »

ANDRÉE A AMAURY.

« Roche-d'Or, septembre.

» *My dear sir*, j'ai trouvé votre lettre à mon retour d'un petit voyage à Val-d'Ajoie. Puisque vous vous intéressez aux histoires de village et aux incidents de mes journées d'exil, il faut que vous fassiez connaissance avec les gens de Roche-d'Or et d'Ajoie. Comme j'espère que vous viendrez au printemps, vous pourrez mieux les juger par vous-même. En attendant, je vais vous mettre au courant des complications auxquelles je suis mêlée, un peu malgré moi, pour faire plaisir à mon oncle, qui croit toujours que je m'ennuie, que je regrette Paris, et qu'il faut me distraire par tous les moyens imaginables.

» Pour être franche, j'avoue que je commence à prendre goût à cette nouvelle existence qui change toutes mes habitudes. A Paris, l'été, on étouffe; on se caleutre chez soi quand on ne va pas s'ennuyer chez les autres; on a la fièvre ou on s'ennuie.

» Si Paris est le paradis des femmes, Roche-d'Or est un paradis terrestre, où il y a de l'air, de l'eau, des arbres et des fleurs. A la place des mille exigences du monde, on a la liberté de la vie de famille, simple, facile, sans préoccupations, paissi-

ble et monotone, mais sans émotions et sans fatigue. A Paris, tout se transforme vite. Ici, rien ne bouge, rien ne change, et vous trouverez encore dans le village une enseigne où on lit : *Bureau de tabac des manufactures royales*.

» Je m'éveille avec l'*Angelus* du matin, je m'endors de bonne heure en écoutant le bruit mélancolique de la rivière et le vent dans les peupliers. Je respire l'air des montagnes, je mange de grand appétit, j'ai la tête légère, le cœur joyeux, l'âme heureuse et tranquille. Les journées passent vite, et je ne trouve pas le temps de m'ennuyer. J'ai déjà des habitudes.

» La gouvernante m'apprend à faire des petits plats sucrés dont elle a le secret, et je suis déjà d'une belle science sur la pâtisserie et les confitures. Mon oncle Clément me donne des leçons sur la culture des fleurs et des légumes, qui poussent un peu au hasard et pêle-mêle, mais cela ne m'empêche pas de faire une belle moisson et d'emplir tous les jours mes jardinières de roses épanouies. Je vais apprendre la botanique, et quand vous viendrez, vous trouverez le grand jardin aussi bien soigné que celui de la petite maison des Champs-Elysées.

» Mon oncle m'a donné un beau chien de berger, qui s'appelle Bas-Rouge, et un joli poney

franc-comtois, que j'ai nommé Trilby. Je fais très-bon ménage avec mes animaux familiers. J'ai pris le gouvernement général des pigeons, des poules, des canards, des lapins et des oies. Il ne faut pas oublier un corbeau apprivoisé qui est d'un caractère très-original, et un régiment de chats, trop choyés à la cuisine pour détruire une armée de rats, de souris et de mulots qui mènent joyeuse vie dans les greniers d'abondance.

» Lundi dernier, à trois heures du matin, j'ai fait l'ascension du pic de Roche-d'Or. Le temps était favorable, et j'ai vu le lever du soleil sur un panorama de quatre-vingts lieues qui s'étend des Vosges jusqu'aux grandes Alpes. C'est une des merveilles du monde, et je ne veux pas vous en déflorer la surprise. En revenant, j'ai eu la curiosité de voir M. Daphnis, le berger savant, et sa maisonnette en planches au bord d'un petit lac. M. Michaël, le maître d'école, l'appelle le Robinson des montagnes.

» Il est grand, beau et fier dans son costume pittoresque. La Gitane, la petite bohémienne dont je vous ai parlé, est son amie inséparable. Elle a eu un accès de colère froide à cause de moi, bien que dans cette rencontre je n'aie pas donné le moindre prétexte à la jalousie la plus ombrageuse. Quelles étranges figures que celles de M. Daphnis



et de M<sup>lle</sup> Stella ! Le berger est très-original et ne ressemble guère à ceux de l'Opéra-Comique ; cependant, il ne paraît pas trop sauvage. La bergère, par exemple, est d'un caractère farouche ; malgré cela, je ne désespère pas de l'appivoiser.

» Le lendemain de mon excursion à Roche-d'Or, j'ai été passer trois jours à Val-d'Ajoye avec mon oncle. Le maire, M. Tiercelin, nous a reçus avec une hospitalité parfaite. Il s'est mis en frais de galanterie avec moi et m'a traitée comme une princesse en voyage. Il y a eu un dîner de gala, ce qu'on appelle ici un grand repas, où étaient invitées toutes les notabilités d'Ajoye et des environs, à peu près quarante personnes. Le dîner, qui a duré trois heures, me fait songer à votre lettre où vous me comparez à Célimène au désert, trouvant le secret de s'entourer d'une cour. Il est vrai que les honneurs ont été pour moi, et que j'ai reçu plus de compliments dans cette seule journée que depuis que je suis au monde ; mais Arsinoé était de la fête en nombreuse compagnie. Les jeunes filles n'ont pas été moins désagréables que leurs mamans, et si j'étais sensible aux piqûres d'épingle, j'aurais payé très-cher un triomphe assez négatif dont je me serais bien volontiers passé.

» Je ne fais pas entrer en compte les allusions plus ou moins désagréables sur les Parisiennes, que



mon oncle a finement relevées, je ne parle que des petites flèches qui m'ont été lancées directement ; j'en ai renvoyé quelques-unes et je garde les autres pour une meilleure occasion. J'attribue en partie à une robe nouvelle la cause de cette petite guerre que je ne pouvais éviter. Il fallait opter entre une toilette simple et une toilette élégante. Le premier parti — c'était le mien — avait l'inconvénient de paraître un peu sans gêne ; le second, de vouloir éclipser les élégantes d'Ajoye, selon mon oncle, « donner le ton ». Son avis a été de me faire belle et je l'ai suivi, décidée à en accepter toutes les conséquences avec philosophie, ce que j'ai fait. Je dois mentionner, comme compensation, les suffrages de la cour des nombreux adorateurs enchaînés à mon char et, ce qui vaut mieux, deux alliées fidèles dont j'ai conquis les sympathies, M<sup>me</sup> Tiercelin, qui me recevait, et son amie, M<sup>me</sup> Dabreux, femme du percepteur d'Ajoye et grande amie de mon oncle. En y ajoutant quelques rares personnes qui ont bien voulu garder la neutralité, je reste encore à la tête d'un respectable bataillon d'ennemies déclarées.

» Le résultat de cette première escarmouche, après m'avoir été défavorable, a fini par tourner à mon avantage. Plusieurs questions ont été mises sur le tapis. La première est la fameuse élection

d'un conseiller général, ajournée au printemps prochain. La seconde est un mariage projeté, dont on a parlé incidemment et pour ainsi dire à mots couverts. Les autres concernent deux événements plus rapprochés : le baptême d'une petite-fille de nos hôtes et l'organisation de la Sainte-Catherine. Comme toutes les jeunes filles des environs, riches ou pauvres, ont le privilège de prendre part à la fête, je crus le moment bien choisi pour m'inscrire au nom de M<sup>lle</sup> Stella. Malgré quelques paroles très-conciliantes de mon oncle, qui avait recueilli cette enfant abandonnée, la protestation fut générale, sauf de rares exceptions. Quand on sut que la petite bohémienne avait été baptisée et qu'elle avait fait sa première communion, on trouva un autre prétexte de refus : elle était étrangère ; cette petite vagabonde ne pouvait être admise à s'asseoir en compagnie des demoiselles des principales familles du pays. Je déclarai alors que si M<sup>lle</sup> Stella n'assistait pas à la cérémonie de la Sainte-Catherine, sous mon patronage, je ne pourrais, à mon grand regret, accepter l'invitation qui m'était personnellement adressée. M<sup>me</sup> Tiercelin et M<sup>me</sup> Dabreux prirent ouvertement parti pour ma protégée, et déclarèrent à leur tour qu'en pareille situation elles auraient agi comme moi.

» La discussion fut ainsi terminée ; mais si elle

ne recommença pas à l'occasion du baptême, je n'en fus pas moins bien vengée. Mon oncle Clément avait été parrain d'un petit-fils de M<sup>me</sup> Tiercelin, et, d'accord avec elle, il fut arrêté que je serais marraine de sa petite-fille avec M. Michaël, le maître d'école de Roche-d'Or. La maîtresse de la maison, interrogée sur ce sujet, en donna la nouvelle vers la fin du dîner. Personne ne fit d'observation; mais il était facile de voir, à la mine des convives, que le choix d'un compère étranger était considéré comme un acte de représailles. On n'osa pas me donner tort en présence du fait accompli; j'y gagnai la satisfaction d'une vengeance immédiate, et j'y perdis du même coup la majorité de mes adorateurs, ce dont je suis toute consolée. Mon oncle se contenta de me dire que j'avais mangé mon pain blanc le premier, et M<sup>me</sup> Tiercelin lui répondit qu'il y avait encore du gâteau à la maison.

» En sortant de table, ces messieurs se rendirent au cercle, et une partie des femmes rentrèrent chez elles, assez désappointées du résultat final de cette première expérience.

» Je n'oublierai pas la révérence, qui voulait être ironique, d'une petite poupée prétentieuse et ridicule, brune, assez maigre et pas jolie. Si elle n'a pas une bonne dot, elle jouira longtemps du

privilège d'assister à la fête de sainte Catherine. Elle aura beau faire venir ses chapeaux, ses robes, ses gants et ses bottines de Besançon, et le dire, mon avis est que le bleu ne lui va pas du tout. Sa maman avait un superbe potager sur la tête. Son papa, M. Cordilier, arpenteur-géomètre et conseiller municipal, se donne une grande importance. Il ne parle que par kilomètres. Il met son orgueil à être infaillible et à interroger le percepteur sur la distance par kilomètres de toutes les communes du canton. En me faisant son compliment, il a trouvé moyen de m'apprendre que Roche-d'Or était à onze kilomètres d'Ajoie. Voilà un échantillon des principales familles. Je ne vous parle pas d'autres petites sucrées, mijaurées, sournoises et jalouses, qui seraient bien heureuses de trouver une occasion d'être désagréables, mais je ne leur donnerai certainement pas cette joie.

» Après le souper, on revint, entre intimes, sur les épisodes de cette petite guerre, et on voulut bien m'accorder le bénéfice de la modération. M<sup>me</sup> Tiercelin profita de l'occasion pour me mettre sommairement au courant de l'état des partis qui divisent Val-d'Ajoie, sans parler de la politique qui passionne tout le monde, les riches comme les pauvres. Il y a ici des haines de famille qui durent depuis plus d'un siècle. Autrefois la ville était gaie,

on se voyait, on se réunissait les uns chez les autres; il y avait bien quelques brouilles et même des ruptures, mais les amis communs entamaient des négociations, obtenaient des concessions mutuelles, on organisait un grand dîner, et tout finissait par s'arranger. Depuis assez longtemps les choses ont changé, les relations sont devenues plus difficiles, et les gens se sont enfermés dans leurs maisons comme des colimaçons dans leurs coquilles. Outre les causes générales de désunion, il y a une foule de petites rivalités particulières sans cesse renaissantes, lutte entre le maire, M. Tiercelin, qui est légitimiste, et l'adjoint, orléaniste, qui brigue sa place. Cette mésintelligence divise en même temps le conseil municipal, le curé et le maître d'école, ainsi que les principales familles de la ville, séparée en deux camps qui s'observent, se surveillent, se jalourent, se dénigrent, se cherchent, s'attaquent, et que mon oncle appelle les Guelfes et les Gibelins. Jugez de ma situation au milieu de toutes ces complications. Il suffit que je reçoive l'hospitalité chez M<sup>me</sup> Tiercelin pour être traitée en ennemie par la moitié des femmes de la ville, et d'une robe nouvelle qui ne va pas trop mal pour m'aliéner l'autre. Avouez que c'est bien décourageant. Tel est le résumé de ma première journée. Je comprends maintenant la haine

du conducteur contre la ville de Montbéliard.

» Toutes ces petites intrigues ne m'ont pas empêchée de bien dormir, et de passer les deux belles journées du mercredi et du jeudi à Val-d'Ajoie. Dans la matinée, sur le désir de M. Tiercelin, il m'a fallu assister à la manœuvre de la pompe à incendie sur la place. On a inondé plusieurs toits et le spectacle a été terminé. J'ai visité ensuite la salle d'asile. Quand je suis entrée, les enfants chantaient en chœur la chanson du *Roi d'Yvetot*. C'est le moyen qu'on emploie de temps en temps pour les empêcher de s'endormir. Ces devoirs officiels remplis, nous avons eu le temps de faire une jolie promenade en barque sur le Doubs avant l'heure du dîner.

» Pendant que je suis en train de vous raconter tous ces bavardages et ces cancanes de petite ville, je vous dirai que j'ai fait la conquête d'un original qu'on appelle M. Durand le Marcheur. Ce nom lui vient de sa singulière habitude d'arpenter tous les chemins qui rayonnent autour de la ville. On m'a affirmé qu'à l'exception des heures consacrées aux repas et au sommeil, il marche sans arrêt et par tous les temps, en fumant éternellement dans une grosse pipe en porcelaine, un fusil sous le bras, et suivi d'un chien de chasse qui s'appelle Piot. Il passe ainsi des journées entières à se promener



comme un factionnaire entre les deux ponts qui sont à chacune des extrémités de la grande rue, ou à faire le tour de la ville comme un cheval aveugle qui tourne une meule. Dans un voyage à Alger, il a marché pendant toute la traversée de l'avant à l'arrière sur le pont du navire. Il jette une grande perturbation dans les calculs de M. Cordilier, qui cherche toujours à évaluer le nombre de ses pas en kilomètres, mais cela doit être bien difficile.

» J'ai été un peu surprise, je l'avoue, en apprenant que j'avais fait la conquête de M. Durand le Marcheur. Il a su que j'avais accompli l'ascension de Roche-d'Or, et cela m'a valu son admiration et ses sympathies. Comment l'a-t-il appris? Je l'ignore, mais il est certain que tout se sait dans ce pays. Il y a des gens qui passent leur journée derrière leurs persiennes, qui savent le nombre des robes de M<sup>me</sup> une telle, et combien elle les a mises de fois pendant l'année. On a cité le fait incroyable d'un habitant qui, en plein hiver, a été surpris caché dans la diligence qui stationne la nuit sur la place, pour le plaisir d'espionner les gens qui rentraient tard et de surprendre des lambeaux de leur conversation. Je pourrais vous raconter bien d'autres histoires, mais je n'en finirais pas.

» Val-d'Ajoye est une jolie petite ville, au confluent de deux rivières qui coulent au pied des montagnes, très-pittoresque et très-gaie avec ses maisons de couleur aux toits de tuiles rouges. Ses habitants en sont plus fiers que d'une capitale. Vous pourrez lire son histoire écrite par un curé du diocèse, je ne vous parlerai que des choses que j'ai vues. Le monde avait sept merveilles, Ajoye se vante d'en posséder autant : en première ligne, Roche-d'Or, — le Saut-du-Doubs, — la Vallée du Dessoubre jusqu'à Consolation, où la rivière prend sa source, — son église du moyen âge, qui a conservé longtemps le Saint-Suaire, — le Château de la Roche, — le Fondereau, — et enfin la Chapelle de Notre-Dame-du-Mont. Ces merveilles m'ont fait bien vite oublier les petites querelles de clocher, et le lendemain je n'y pensais déjà plus. Mercredi, j'ai visité l'église et le vieux couvent bâti en terrasse sur le bord du Doubs. De là, je suis allée jusqu'au Fondereau, qui n'est pas très-éloigné de la ville. On y arrive par une route en spirale, taillée au flanc de la montagne comme celle du Mont-Cenis. D'un côté, le passage est flanqué d'un rempart de rochers colossaux superposés à pic comme des falaises ; à gauche est un effroyable précipice au fond duquel le Dessoubre bouillonne.

» Après souper, il est venu quelques amis du



maire ; on a improvisé un concert, piano, violon, flûte et guitare, qui a eu le mérite de ne pas durer trop longtemps. Voilà ma deuxième journée.

» Le lendemain matin, à sept heures, j'ai accompagné, avec mon oncle, M. le curé d'Ajoye, qui allait dire une messe à la Chapelle du Mont. En chemin, il m'a parlé des mauvaises langues d'Ajoye ; il est souvent forcé de faire des sermons à personnalités, et il prêchera dimanche sur la médisance. La chapelle, bâtie au sommet d'une montagne, n'a rien de particulier, et je n'écrirai pas les miracles qu'on raconte à un voltairien comme vous.

» Après la messe basse, nous avons déjeuné dans une ferme voisine, et nous avons rejoint le chemin qui conduit au château de la Roche. Il ne reste rien de l'ancien manoir. Ce qu'on désigne sous ce nom est un souterrain naturel, dont l'ouverture a soixante pieds de largeur et cent cinquante pieds d'élévation. Il s'enfonce dans la montagne à une grande profondeur, sous une couronne de rochers hauts de deux cent cinquante pieds, sur une longueur d'une demi-lieue. A la voûte pendent des stalactites qui brillent à la lumière des bougies comme les colonnes d'un palais de fées. Au fond coule un torrent qu'on peut traverser sur une planche, mais la voûte s'abaisse et il est difficile

d'aller plus loin. Quand j'aurai vu le Saut-du-Doubs et la source du Dessoubre à Consolation, je connaîtrai les sept merveilles d'Ajoye, où nous sommes revenus dans l'après-midi. Après une collation, la voiture nous a ramenés à Roche-d'Or.

» J'ai reçu vos envois, et je joins à cette lettre une nouvelle liste de commissions. Mes meilleurs souvenirs à nos amis de Paris, que j'apprécie mieux par comparaison ; pour vous, les amitiés de mon oncle et les miennes.

» ANDRÉE DE MORIZAN. »

## IX

### CONSOLATION.

En arrivant à Roche-d'Or, Andrée apprit que la proposition de son oncle était acceptée. Le jour même de son départ, Michaël avait quitté la maison d'école pour venir s'installer au chalet. Un curé des environs, qui se rendait à Consolation, lui ayant offert une place dans sa voiture, Michaël,

profitant de l'absence d'Andrée, avait été rendre ses devoirs au supérieur du séminaire, et n'était pas encore de retour.

Le Père Anselme, accoutumé aux fréquentes visites de son ancien élève, n'avait témoigné aucune surprise à son apparition. Ils avaient soupé de compagnie. Pendant le repas, Michaël raconta à son maître l'arrivée d'Andrée chez son oncle, M. de Morizan, leur excursion à Roche-d'Or, sa nouvelle installation au chalet. Le Père Anselme l'écoutait avec complaisance. Le portrait d'Andrée, ses idées, ses goûts, ses habitudes, ses projets, semblaient vivement l'intéresser.

— C'est une grande dame, dit-il quand Michaël eut terminé son apologie. Je dois sans doute à son absence le plaisir de vous voir aujourd'hui.

— Je mentirais en disant le contraire.

— Je comprends cette sorte d'égoïsme, et il serait aussi injuste qu'inutile de vous en faire un reproche. Pour l'homme des solitudes, la vue d'une telle femme est un rayon du ciel dans son âme pleine d'ombre. Elle apporte dans les plis de sa robe des parfums exquis et capiteux, sa voix est douce comme le chant des anges et vibre au cœur comme une harpe d'or. Son œil a des caresses et des fascinations qui domptent les volontés rebelles, et changent en esclave docile l'homme qui subit l'or-

gueilleux pouvoir de sa beauté. Les femmes n'ont pas changé depuis Ève. Leurs sœurs de la Bible sont des types qui se reproduisent dans la succession des générations humaines, et qui revivent sous d'autres noms. Sorties du même moule, elles poursuivent une même tâche sous des incarnations différentes, et vous pouvez les suivre dans leurs métamorphoses, portant toujours au front le mot de l'Apocalypse : *Mystère*. Rébecca favorisant Jacob, c'est Agrippine et Néron, Catherine de Médicis et Charles IX; la femme de Putiphar, c'est Phèdre, Messaline, Marguerite de Bourgogne; Dalila, c'est Circé, Omphale, Cléopâtre, la belle guerrière aux mains de fleurs, la Fornarine, mille encore.

— Oui, dit Michaël songeur.

— Je vois en ce moment que vous êtes sous le charme, Michaël, et il est peut-être trop tard pour que la raison triomphe. Vous avez écouté le chant de la sirène, et si vous vous bouchez les oreilles avec de la cire, c'est pour ne pas entendre la voix du Père Anselme qui vous crie : « Michaël, cette femme vous a volé votre âme. »

— C'est la vérité, mon père. Je suis un homme vaincu.

— Il y avait en vous l'étoffe d'un soldat du Dieu vivant, et maintenant vous voilà triste et découragé, abattu comme un enfant débile à la pre-

mière blessure. Je vous ai pourtant enseigné les deux choses qu'il faut apprendre aux hommes : le mépris de la mort et la nécessité du devoir. Comme aux coureurs des Jeux olympiques, la destinée vous a jeté une orange et vous l'avez ramassée. Ce qui est fait est fait. Je vois que vous souffrez, mon fils.

— Oui, mon père, je souffre.

— C'est le lot des créatures, et Dieu se plaît à choisir ses meilleurs et ses plus nobles enfants pour victimes privilégiées de la douleur.

Il reprit après une pause :

— La comtesse de Morizan, m'avez-vous dit, viendra prochainement faire une excursion au Saut-du-Doubs et à la source du Dessoubre. Elle ne refusera pas d'accepter une hospitalité de quelques heures dans notre maison. Je verrai cette jeune femme, et peut-être trouverai-je le secret de la passion qui domine votre âme, l'accable et menace de l'empoisonner. Allez en paix, priez, et souvenez-vous que les Pères nommaient la *Désespérance* le huitième péché capital. *Age quod agis, fata viam inveniunt*. Heureuse nuit, mon fils, et que la prière ouvre à vos songes la porte d'ivoire.

Michaël regagna la cellule qui lui était réservée, mais l'aube commençait à blanchir l'horizon quand le sommeil vint fermer ses paupières.

Pendant les deux journées qu'il passa à Consolation, le disciple retrouva dans ses entretiens avec son maître le calme de l'âme et la sérénité d'esprit qui fortifient le sage. Le Père Anselme professait la grande philosophie qui relève l'humanité. En recevant les adieux de son élève, il lui montra le mot : *Consolation*.

— Bon voyage, mon fils, lui dit-il. Quand le chemin vous conduira dans ces solitudes, frappez à la porte de la maison, et rappelez-vous l'asile toujours ouvert aux âmes blessées dans le combat de la vie. A Dieu. Espérance !

Le soir de son retour, vers neuf heures, Andrée lisait dans son lit comme elle en avait l'habitude avant de s'endormir, lorsque son chien de berger, qui couchait sur le plancher en travers de la porte, se leva, fixa sur elle son œil rouge, et grommela doucement comme pour l'avertir de l'approche d'un ami. Andrée prêta l'oreille, et bientôt elle entendit le bruit d'un pas lourd et régulier dans la cour. Les pas se rapprochèrent ; on passait sous sa fenêtre en traversant le jardin dans la direction du chalet.

Il se fit un silence. Au bout de quelques instants, les accords de l'orgue, puissants et prolongés, troublèrent le silence de la nuit comme un loin-



tain roulement de tonnerre. Le thème était un de ces larges chants d'église, calmes et graves, qui montent avec la vapeur blanche de l'encens sous les voûtes des cathédrales. On sentait qu'une forte main attaquait l'instrument avec une énergie passionnée, et que l'âme de l'artiste, débordant comme une urne trop pleine, animait les flancs du monstre. La symphonie chantait la colère du ciel et traduisait au Maître les plaintes des créatures, répétées par le chœur aérien des divines phalanges. Puis le chant recommença plus sourd, les plaintes s'affaiblirent, et le chœur des anges expira dans un flot d'harmonie. Après un court intervalle, succéda comme un rugissement sauvage et terrible; mais il ne dura pas longtemps, et il s'éteignit à son tour comme une phrase inachevée dans un vague murmure. Puis tout retomba dans le silence.

La première impression d'Andrée sur Michaël avait été la surprise; elle avait bientôt fait place à la curiosité, et, en ce moment, elle n'était pas loin de s'avouer qu'elle éprouvait de la sympathie.

« Est-ce que je rêve? » se dit-elle en poussant un soupir.

Le lendemain matin, en descendant de bonne heure au jardin, Andrée aperçut Michaël à la fenêtre, et monta l'escalier qui conduisait à la galerie

extérieure de l'unique étage du chalet. Après s'être assurée qu'il était satisfait de son installation, elle lui parla du chant religieux qu'elle avait entendu la veille.

— Le premier morceau que j'ai joué de mémoire est un fragment d'une symphonie d'Haydn, répondit Michaël.

— Le second m'a semblé d'un caractère tout différent.

— En effet, c'est une des ballades composées par Daphnis. En voici les paroles, que j'ai notées de souvenir :

« Aigle, je vois dans tes serres les plumes et le sang de ma tourterelle.

» Aigle, si j'avais tes yeux, je regarderais le soleil; si j'avais tes serres, je déchirerais aussi les colombes, qui volent sur le lac bleu pour voir ton image dans son miroir. »

— Il y a de la poésie dans cette ballade.

— Peut-être aussi quelque réminiscence; mais Daphnis chante comme les oiseaux, sans motif et sans effort.

Elle questionna ensuite Michaël sur son voyage à Consolation. Il répondit qu'il avait disserté longuement avec le Père Anselme sur différentes thèses, mais sans mentionner le sujet de leurs entretiens. Il ajouta que le supérieur espérait que la



comtesse de Morizan ne passerait pas à Consolation sans s'y arrêter, et qu'il s'offrait à lui servir de guide pour visiter la source du Dessoubre.

Andrée lui raconta à son tour les incidents de son séjour à Val-d'Ajoye, tels qu'on les a lus dans sa lettre à son ami, Amaury Devillers.

— Nous profiterons du beau temps pour accomplir notre dernière grande excursion au Saut-du-Doubs, dit-elle, et, en revenant, nous demanderons au Père Anselme l'hospitalité à Consolation.

Comme ils causaient ainsi dans une intimité familière, en se promenant sous l'allée des tilleuls qui séparait le jardin du verger, ils aperçurent l'oncle Clément qui venait à eux, suivi de la Gitane.

— Ma chère Andrée, voici le *Petit Chaperon rouge* qui désire te rendre ta visite. Elle vient d'apprendre son exclusion de la Sainte-Catherine; on la montre au doigt dans le village et je la mets sous ta protection. J'ai bien essayé de lui faire comprendre que le refus nous atteignait tous, mais elle ne veut y voir que son affront personnel. Avec le caractère que je lui connais, elle rendra la monnaie de la pièce, et les dames et les demoiselles d'Ajoye ne l'emporteront pas en paradis.

— Qui ne me veut pas ne me mérite pas, dit

froidement la Gitane; la Vengeance boîte, mais elle vient.

— Sois tranquille, Stella, répondit Andrée; nous leur revaudrons cela.

— Les zingari savent compter : quand on leur donne du cuivre, ils rendent de l'or, et quand on les pique avec une aiguille, ils piquent avec le couteau.

— Doucement, Gitane, dit l'oncle Clément... C'est qu'elle le ferait comme elle le dit, et elle a toujours un proverbe à son service pour lui tenir lieu d'absolution.

— Elle a de l'originalité, et son petit air féroce lui va bien.

— En attendant, c'est Placide qui a payé le premier pot cassé; elle a voulu mettre son grain de sel comme les autres, et il est tombé dans son écuelle.

— Contez-nous cela, mon oncle.

— Tout à l'heure, Placide arrête le Petit Chapeyron rouge et lui dit :

« — Gitane, toi qui connais la cuisine de Belzébuth, indique-moi donc un bon moyen d'empêcher ma cheminée de fumer.

» — J'en connais un, dit la Gitane.

» — Lequel?

» — Otez d'abord votre anneau et vos épingles à cheveux.

» Placide enlève sa bague et se décoiffe.

» — Maintenant, fermez les yeux et répétez trois fois ce que je vais vous dire : Pour empêcher une cheminée de fumer, il ne faut pas y faire de feu. » Tu vois d'ici la figure de Placide.

— Mais c'est tout à fait charmant, dit Andrée en riant.

— Elle a un esprit endiablé, la petite sorcière... Va, Gitane, et donne du fil à retordre à ceux qui voudront toucher à ta quenouille.

La Gitane s'éloigna.

Placide était debout sur le seuil de sa cuisine, dans une attitude sévère, et son regard traduisait toute l'amertume de la mystification dont elle avait été victime.

— Les yeux ne tuent pas, dit la bohémienne au passage.

Puis, jetant un regard oblique à la gouvernante irritée, elle dessina un zigzag en l'air avec sa baguette de coudrier.

On touchait au mois d'octobre. Les montagnes commençaient à se dépouiller de leur manteau de verdure et les sapins apparaissaient plus noirs à travers les feuillages éclaircis. Les matinées et les soirées étaient déjà fraîches, et l'oncle Clément conseilla à Andrée de profiter de la fin des beaux

jours pour accomplir son dernier pèlerinage.

— Je t'accompagnerais volontiers, dit-il; mais il vaudrait peut-être mieux ajourner l'excursion du Saut-du-Doubs au printemps prochain, et choisir un moment favorable. Par les grandes eaux, la chute n'a plus son caractère; si elles sont trop basses, elle se réduit à un mince filet d'eau. Une fois là, rien ne nous empêchera de pousser jusqu'à Neuchâtel, et nous aurons le plaisir de faire le voyage avec ta mère et M. Devillers.

Andrée accepta cet arrangement sans discussion, et il fut décidé qu'on partirait le lendemain de bonne heure pour Consolation.

A sept heures du matin, le break, attelé d'un robuste cheval comtois gris pommelé, était à la porte de la maison. Andrée et son oncle s'installèrent sur la banquette; Michaël prit place sur le siège, saisit les rênes et toucha le cheval qui fila au grand trot dans la vallée d'Or. Le ciel était couleur de plomb, mais les vapeurs qui commençaient à tomber sur la rivière présageaient une belle journée, et bientôt le soleil, vainqueur du brouillard matinal, brilla dans les nuages.

Ils arrivèrent à Ajoye vers huit heures et demié, et la voiture stationna quelques instants sur la place devant l'auberge de la Couronné-d'Or,

Durand le Marcheur, la pipe aux dents, le fusil à l'épaule, avait déjà commencé son interminable promenade journalière. A la façon dont il ouvrait le compas de ses jambes d'échassier, on ne pouvait s'empêcher de songer au Juif-Errant entraîné par une invisible main dans sa course éternelle. Il semblait condamné comme lui à une marche fatale, inexorable; on sentait que rien ne pouvait détendre ce jarret d'acier, arrêter ce pas automatique. On en arrivait à prendre en pitié le sort de son chien mélancolique, qui réglait son allure sur celle de son infatigable maître. Bien qu'il ne s'en fût ouvert à personne, on supposait qu'en gravitant ainsi dans le cercle de sa petite ville, avec la précision d'un satellite accomplissant son évolution autour d'un astre supérieur, ou de l'ombre marquant les pas du soleil sur le méridien, Durand le Marcheur obéissait à une loi mystérieuse et se dirigeait vers un but inconnu comme l'aiguille aimantée qui vire à son pôle.

M. Cordilier, aux prises avec ce problème, n'était pas éloigné de croire qu'il s'était imposé la tâche d'exécuter virtuellement le tour du monde. C'était du moins ainsi que l'arpenteur-géomètre cherchait à expliquer le secret de cette locomotion perpétuelle. Partant de ce principe que le globe a une circonférence de trente-six mille kilomètres, il était

parvenu à déterminer approximativement dans quel espace de temps le promeneur en accomplissait le tour. Sans être d'une rigueur mathématique, ses calculs offraient une solution assez satisfaisante. Le pas de Durand le Marcheur était régulier et mesurait un mètre. Il se promenait en moyenne dix heures par jour, à raison de quatre kilomètres à l'heure, soit 40 kilomètres par jour, 1,200 kilomètres par mois, 15,000 kilomètres par an. Durand le Marcheur mettait donc environ deux ans et demi pour accomplir son tour du monde imaginaire, et il l'eût exécuté sur le pont d'un navire, entre les quatre murs d'un cachot, dans les douze pieds carrés de la cage qui renferme toute la liberté, toute la force et toute la beauté d'un lion du désert au Jardin des Plantes. Peu lui importait d'être comparé au cheval aveugle qui tourne sa meule ou à l'écureuil dans son cylindre en fil de fer; il allait droit devant lui, fatal comme la Statue du Commandeur, indifférent comme un stoïcien, insoucieux d'une autre destinée : il marchait.

Comme il débouchait dans la Grand'Rue, Durand le Marcheur se croisa avec M. Cordilier, qui causait avec le pharmacien.

— N'est-ce pas la voiture de M. de Morizan qui est arrêtée devant chez Garnichet? dit-il en oscillant sur place, comme si la condition particulière



de sa nature lui défendait même l'immobilité dans le repos.

— Oui, c'est ma foi vrai, dit M. Cordilier; je parierais que la Gambade, qui mange son avoine, n'a guère mis plus de cinq quarts d'heure à faire ses douze kilomètres.

Tous trois s'étaient insensiblement rapprochés des voyageurs, avec lesquels ils échangèrent un salut.

En apprenant qu'ils se rendaient à Consolation, M. Cordilier enfourcha son dada favori, et lui lâchant la bride, il s'empressa d'énumérer couramment la distance en kilomètres de Val-d'Ajoie à Lavoyèze, de Lavoyèze au pont de Fleurey, du pont de Fleurey à Saint-Maurice, et de Saint-Maurice à Consolation. D'après ce calcul, aussi solidement tablé que les bornes kilométriques des étapes, M. Cordilier affirma qu'ils arriveraient vers midi au terme de leur voyage, en tenant compte des montées et des arrêts pour laisser souffler la bête. Pendant ce dialogue kilométrique, Durand le Marcheur s'était éclipse. Pour la première fois peut-être, il allait se diriger vers un but déterminé.

M. de Morizan avait profité de la courte halte pour aller donner le bonjour en passant à M. Tiercelin. Dans le cours de leur conférence sommaire,

le maire de Val-d'Ajoye mit son collègue de Roche-d'Or au courant d'une marche arrêtée par sa femme et ses amies, pour ramener les principales familles qui s'étaient opposées à l'invitation de la Gitane à la Sainte-Catherine, négociation dont il espérait le plus heureux résultat à la satisfaction commune.

En reconduisant l'oncle Clément jusqu'à la voiture, M. Tiercelin prit sur lui d'offrir des excuses anticipées à la comtesse de Morizan, promettant d'obtenir une réparation plus directe qui effacerait la fâcheuse impression d'un regrettable malentendu. Il fut convenu qu'on souperait le soir en intimes, au retour de Consolation, et sur ces mutuelles assurances, scellées par une cordiale poignée de main, la voiture repartit.

La traversée de la grande rue d'Ajoye souleva une série de commentaires. La petite ville était déjà en rumeur et bourdonnait comme une ruche d'abeilles. Comme l'oncle Clément n'avait pas l'habitude de raconter ses affaires et de prendre conseil de la commune pour exécuter ses projets, on en fut réduit aux suppositions. Toutes les commères étaient sur le pas des portes ou le seuil des boutiques, et les langues allaient bon train. Chacun s'ingéniait à deviner le but et le terme de ce voyage. M. Cordilier, homme d'une prudence con-



sommée, se renferma dans un mutisme absolu. A chaque nom de pays, Maïche, le Russey, Mor-teau, etc., il répondait par un chiffre kilométrique. L'incident du dîner s'était répandu le dimanche précédent comme une traînée de poudre; aussi l'entrevue de M. de Morizan et de M. Tiercelin offrit-elle un vaste champ aux hypothèses. La présence de Michaël, choisi comme parrain de la petite-fille de M<sup>me</sup> Tiercelin, en élargissait le cercle et ouvrait de nouveaux horizons. Elle eut aussi pour effet de faire pencher la balance en faveur de Consolation. « Ils vont peut-être au Saut-du-Doubs, » dit une voix. A la fin, l'appétit de curiosité était loin d'être calmé, faute d'aliments plus solides.

— On doit en dégoïser sur nous de toutes les couleurs, dit l'oncle Clément, quand ils se trouvèrent hors de la ville.

Comme il était du pays et le connaissait, il ne se préoccupait guère des commérages semés sur la route; ils glissaient sur lui comme des gouttes de pluie sur un manteau de toile cirée, et il avait coutume de répondre aux questions indiscreètes d'un air bon enfant : « Vous voulez tout savoir et ne rien payer. »

La vallée du Dessoubre était une des sept merveilles d'Ajoye. Son parcours jusqu'à Consolation

est de cinq lieues, et c'est un des décors les plus pittoresques de cette partie de la Franche-Comté, aussi belle que la Suisse, mais bien plus ignorée. La route longe le Dessoubre. La rivière courante roule ses eaux vives, claires et rapides, qui ondu lent sur les pierres et bouillonnent autour des rochers couverts de mousse et d'arbustes verts. De tous côtés, les montagnes. On respire les vitales odeurs des sapins et des chênes, et cette senteur particulière de l'eau mêlée au parfum des menthes et des plantes odoriférantes. A chaque spirale de la route un nouveau panorama se déroule. Les montagnes, noyées dans une vapeur transparente et légère, fuient sous l'horizon bleu à la perspective infinie en s'escaladant dans les nuages.

De temps en temps les voyageurs descendaient du break, et Andrée sautait la première sur la route, frappant le sol de ses pieds engourdis. Le cheval gravissait en zigzag les côtes escarpées, bien que personne ne lui eût appris les lois géométriques de la ligne brisée, et la voiture se remettait en route, roulant au galop sur les plateaux, pour reprendre bientôt ses allures pacifiques à travers les bois de sapins.

A une demi-lieue d'Ajoye, ils avaient dépassé Durand le Marcheur, qui les salua au passage, et Andrée avait souri à la rencontre du singulier

promeneur, qu'elle voyait pour la première fois.

Quand on approche de Consolation, à peine un hameau, le paysage prend un caractère si grave que l'homme le plus ferme se sent pénétré jusqu'à la moelle des os d'un sentiment invincible de tristesse et de désespérance. Il n'y a pas au monde un coin perdu plus calme et plus sévère, une retraite mieux choisie pour la contemplation froide des misères humaines, une solitude plus sauvage et plus imposante. Là, devant ce paysage immobile et sinistre, l'âme éprouve le sentiment du néant. Le ciel pèse comme un couvercle de plomb, l'horizon se ferme comme une tombe, le ciel s'abaisse, la pensée s'arrête, l'homme est effaré. Et là, chétif et petit, au milieu d'un cirque de pierre, sombre polygone de granit de mille pieds d'élévation couronné de frondaisons noires, il se croit à la porte ténébreuse de l'éternité, et il s'éloigne avec la nostalgie de la mort.

En avant, s'élève le séminaire, vaste bâtiment isolé aux murailles blanches, froid, silencieux. La base de la montagne forme une sorte de gigantesque escalier sur les marches duquel sont posés des moulins à eau. Mais c'est en vain que la main de l'homme apparaît ; il n'a fait qu'offrir, avec ses constructions microscopiques, un point de compa-

raison avec la grandeur écrasante de la nature.

— Voilà Consolation, dit Michaël en étendant la main.

La voiture avait été signalée, la grille était ouverte, et un domestique se mit en demeure de dételer le cheval.

Le supérieur vint recevoir les voyageurs. Après avoir salué Andrée, pressé la main de M. de Morizan et embrassé Michaël, son ancien disciple, il les invita à se reposer au jardin, et une collation fut servie sur le guéridon du cabinet de verdure où ils étaient rassemblés.

Le Père Anselme était un homme de soixante ans, d'une taille élevée, vêtu d'une longue lévite noire qui mettait en relief son visage ascétique. L'étude et la méditation en avaient épuré les lignes sculpturales. Le crâne sans rides, jaune et poli comme un bloc d'ivoire, portait ce sceau de noblesse particulière qu'imprime la pensée au front de l'homme et qui est le signe de sa grandeur mortelle. Ses manières étaient simples, son geste sobre, sa voix métallique, son regard d'une sévère et calme douceur. La vie du cloître avait moulé sur ce masque fin et immobile l'empreinte de la résignation, le temps en avait buriné le poème en légers et mystérieux hiéroglyphes. On y lisait qu'il avait laissé toute espérance terrestre. Il n'a-

vait jamais dû connaître la jeunesse, ses enthousiasmes, ses générosités et ses ardeurs, pas plus que ses entraînements, ses erreurs et ses fautes. Cet homme n'avait eu qu'une passion : Dieu. Tout en lui révélait un caractère magistral. On sentait en l'abordant qu'on était en face d'un être supérieur, dont l'âme trempée était droite et rigide comme la règle de son ordre, et dont l'organisme fonctionnait avec la précision, la force, la douceur inexorable d'une machine aux engrenages d'acier. Il y avait de la majesté dans sa personne; ses discours avaient comme un reflet de la grandeur sublime des pages de la Bible. Aux temps anciens de l'Église, sa place eût été marquée dans les rangs du Saint-Office, à côté de ce Grand-Inquisiteur qui avait formé deux rois et qui disait à Philippe II, son élève à cheveux gris : « L'empereur Charles-Quint, votre père, ne demandait jamais de conseils. » A l'époque des grandes guerres religieuses de la Réforme, il eût allumé les bûchers, brûlé tout un peuple comme une mauvaise herbe, offert l'hécatombe humaine en holocauste, sans haine et sans amour. Pour lui les générations, comme les flouves à la mer, marchaient à l'éternité. Au dix-septième siècle, il eût écouté avec les grands Solitaires de Port-Royal le sourd roulement de l'avant-garde de la Révolution française. Au dix-huitième

siècle, il eût combattu les doctrines de l'Encyclopédie. Au dix-neuvième, il perpétuait la tradition des croyances ensevelies sous les ruines des trônes et des autels, comme une fleur qui s'épanouit sur un tombeau.

Son visage, pâle et méditatif, avait un charme purement intellectuel et d'une expression si active qu'il semblait éclairé d'une flamme intérieure, et, sous des apparences frêles ou des symptômes de faiblesse physique, on ne voyait plus que cette merveilleuse énergie. Quand son œil s'arrêta sur Andrée, elle éprouva la sensation que produit la vue d'un miroir d'acier. Il plongeait dans sa pensée la plus intime comme au fond d'un sanctuaire. Il serait difficile d'expliquer la fixité singulière et pénétrante avec laquelle il sembla mettre à découvert en elle les particularités qui sollicitaient son attention, comme s'il voulait interroger la nature dans le travail de ses enfantements, et déterminer l'influence des milieux et de l'éducation artificielle dans ses métamorphoses. Toutefois, pendant cet examen, la curiosité de l'observateur n'allait pas jusqu'à la sympathie. Il y avait dans son regard un calme particulier; il ne s'intéressait pas à cette jeune femme étrangère et ne voyait en elle qu'un sujet purement spéculatif. C'était le coup d'œil glacial qu'il jetait dans les replis cachés de toute



conscience humaine, profond comme la nature, mais sans cette chaleur d'amour qu'elle répand dans les âmes et dans les fleurs.

Pour Michaël, qui connaissait ce regard, il était évident qu'Andrée allait devenir, comme lui, le sujet d'une expérience du Père Anselme. Cette investigation avait été si discrète et si rapide qu'Andrée n'eut pas le temps d'en sentir l'influence. Le jugement du Père Anselme était formé.

Pendant la collation, l'entretien, qui avait roulé sur différents sujets, tomba sur l'antipathie des gens de Val-d'Ajoye à l'endroit des Parisiennes.

— Il ne faut pas trancher une telle question à la légère, dit le Père Anselme avec un vague sourire qui voltigea un instant sur ses lèvres décolorées. Les jeunes filles élevées à Paris ne peuvent être naïves; elles manquent de cet attribut virginal qui est la candeur parfaite; mais, pour être juste, il faut reconnaître que Paris est la pierre de touche des femmes. La vertu, comme la trempe de l'acier, doit résister à l'épreuve de la fournaise, et bien peu de celles qui jettent la pierre à Madeleine, passées à ce creuset, y laisseraient une parcelle d'or pur.

— Cette opinion m'encourage à exprimer la mienne, dit M. de Morizan. Je ne partage en aucune façon celle des moralistes chagrins, qui considè-

rent les Parisiennes comme des amies parfaites et des femmes impossibles. Elles ne sont frivoles qu'en apparence ; au fond, elles sont bonnes, intelligentes, dévouées, amies sûres et conseillers infailibles. Avec une compagne bien choisie, un mari a un numéro gagnant à la loterie du mariage ; s'il est ambitieux, une chance certaine de fortune. Maintenant, si personne ne s'y oppose, nous irons jusqu'à la source.

— Le chrétien est dans le cirque, dit Michaël en approchant du polygone granitique :

Ils s'engagèrent dans un sentier conduisant au pied du rocher circulaire, qui monte en droite ligne aux nuages dans un sombre encadrement de verdure, où le Dessoubre prend sa source. Le flot, pur comme du cristal, sort d'une crypte creusée en forme de tombeau, et la voûte profonde s'abaïssé en se rétrécissant. L'eau coule d'abord dans un étroit canal de briques et se divise ensuite en conduits naturels, dont la chute au bas des rochers à pic fait tourner les roues des moulins et des scieries.

— Qui dirait que ce petit ruisseau forme la jolie rivière qui coule là-bas entre les arbres ? dit Andrée.

— Les plus beaux fleuves du monde n'ont guère une origine plus illustre, répondit le Père Ansel-



me, et elle explique cette grande parole : « *Rien de grand n'a de grands commencements.* »

Au retour de cette excursion, qui lui avait laissé une impression de sereine mélancolie, Andrée paraissait songeuse.

— Voilà des nuages qui ne présagent rien de bon, dit Michaël en observant l'horizon,

— Temps pommelé et femme fardée ne sont pas de longue durée, ajouta M. de Morizan.

Le Père Anselme reçut les adieux de ses hôtes. Sur la prière d'Andrée, il promit sa visite à Roche-d'Or, mais sans pouvoir en fixer la date précise.

— Nous n'arriverons guère à Val-d'Ajoye avant la nuit, dit Michaël, et je serai bien étonné si nous ne recevons pas le commencement de l'averse sur les épaules.

L'orage se formait lentement. Après avoir dépassé Lavoyèze, dernière étape de retour, le vent de montagne s'était levé, balayant largement les vapeurs amoncelées sur les cimes et fouettant une pluie fine et glacée. Il fallut avancer sous les rafales qui rendaient presque inutile le toit formé par les parapluies rassemblés. Andrée offrait avec ivresse ses joues roses aux caresses mouillées de la bise, qui soulevait ses cheveux sur son front et faisait voltiger les petites boucles frisées sur son cou délicat. De temps en temps, elle échangeait avec

Michaël un mot ou un sourire, jetant un regard à la dérobee sur son oncle Clément, pelotonné dans son vaste manteau de voyage, et pestant contre les intempéries de la terre et du ciel.

— Nous approchons, dit Michaël en lançant le cheval à fond de train dans les grandes spirales qui descendaient à Val-d'Ajoye, dont ils pouvaient apercevoir le clocher carré noyé dans les premières ombres du crépuscule.

La nuit était tombée quand la voiture les déposa, trempés et canardés, à la porte de la maison de M. Tiercelin, qui poussa des exclamations lamentables.

La bonne humeur reparut sur tous les visages en entrant dans la salle à manger, où un poêle colossal ronflait comme un soupir d'orgue.

Andrée fredonna en sourdine l'air de *Château-Trompette* :

L'orage avait surpris Lison,  
Un soir, au retour de la ville.

— C'est fort joli, dit l'oncle Clément; mais en ce moment, je préfère l'ancien flonflon de vaudeville :

Ah! qu'il est doux de trouver en voyage,  
Un bon souper et surtout un bon lit.

— Voilà toujours le souper, dit M. Tiercelin.

— A table ! s'écria l'oncle Clément en dépliant sa serviette, et *Benedicite Domine*.

— *Fermez la porte, nous sommes assez*, ajouta le maître en découvrant la soupière fumante.

M<sup>me</sup> Tiercelin, qui allait et venait de la salle à manger à la cuisine pour donner ses ordres et surveiller les derniers préparatifs du repas, vint s'asseoir en face d'Andrée.

— Chère madame, lui dit-elle, j'ai une nouvelle à vous apprendre : votre passage dans la ville a fait événement, et j'ai reçu cette après-midi la visite des Dames patronnesses qui organisent la fête de Sainte-Catherine ; elles m'ont chargée de vous faire agréer leurs regrets et de vous prier d'accepter une invitation pour votre protégée, M<sup>lle</sup> Stella.

— A la bonne heure, dit l'oncle Clément, voilà une partie bien jouée et qui ferait honneur à un diplomate.

— Il vous en revient une part, cher monsieur de Morizan.

— C'est-à-dire que l'état-major féminin d'Ajoye a compris un peu tard qu'il ne fallait pas compter sans vos hôtes.

— Nous avons obtenu ce que nous voulions, c'est l'important. M<sup>me</sup> de Morizan se trouve personnellement dégagée, elle reprend tous ses avanta-

ges, et si elle refusait la satisfaction qui lui est offerte, nos bonnes amies en seraient pour leurs excuses.

— Présentées par vous, chère madame, je ne puis que les recevoir de la meilleure grâce.

— Tout est bien qui finit bien, dit l'oncle Clément, l'invitation est acceptée; mais il se peut que la Gitane refuse de venir à la fête, quand même nous irions la chercher processionnellement à la tête de tous les maires du canton.

— Qu'elle vienne ou qu'elle ne vienne pas, répondit M. Tiercelin, la question reste la même et le résultat est acquis. Ce qui nous intéressait, c'était de donner satisfaction à M<sup>me</sup> de Morizan, en faisant revenir les opposants sur une résolution irréfléchie et précipitée dont ils n'avaient pas calculé les conséquences. Maintenant je fais une proposition, c'est qu'il n'en soit plus parlé.

La conversation prit un autre cours. Vers la fin du souper, M. Tiercelin interrompit une phrase commencée pour écouter.

— Il pleut toujours à verse, dit-il; qui peut être dehors et se promener par un temps pareil?...

C'était Durand le Marcheur qui revenait de Consolation, et qui, sans hâter le pas, traversait la place en ce moment pour rentrer chez lui.

M<sup>me</sup> Tiercelin annonça sa visite à Roche-d'Or

pour un des jours de la semaine où Andrée ne projetterait pas une excursion nouvelle.

— Je ne m'absenterai plus guère, répondit-elle; j'ai vu les sept merveilles d'Ajoye, excepté la dernière, et je la réserve pour le printemps prochain.

— Je profiterai donc du premier jour de beau temps pour aller vous voir, chère madame, et nous saurons si M<sup>lle</sup> Stella veut bien assister à notre Sainte-Catherine.

On ne quitta la table qu'à une heure assez avancée. Après un échange général de bonsoirs, les maîtres de la maison accompagnèrent leurs hôtes jusqu'au seuil des chambres qui leur étaient destinées. Andrée dormit la grasse matinée. Le dîner du lendemain se prolongea jusqu'à deux heures de l'après-midi, et les convives se séparèrent avec la promesse de se revoir bientôt. Le ciel avait repris ses belles teintes bleues, et la voiture ramena la petite caravane à Roche-d'Or.



## X

## LA POUPÉE DU DIABLE.

Quelques incidents marquèrent l'intervalle qui s'écoula entre le petit voyage à Consolation et la date de la Sainte-Catherine, qui tombe le 25 novembre.

En revenant d'Ajoye, Michaël se mit en quête de la Gitane. Sans doute, le désir de la vengeance fit oublier à la bohémienne son antipathie ombreuse pour Andrée, car la nouvelle de son invitation lui causa une agréable surprise, et elle suivit sans hésiter Michaël chargé de la ramener.

En entrant dans la chambre d'Andrée, pleine de fleurs épanouies, elle promena son regard autour d'elle avec curiosité. C'était la première fois que ses pieds nus foulaient un tapis et qu'elle respirait dans une atmosphère de luxe et d'élégance. Avec la délicatesse et l'intuition d'un sauvage enlevé à ses forêts vierges et transplanté par magie au milieu d'une ville, elle comprit en une seconde la supé-

riorité d'Andrée. Assise dans un vaste fauteuil où elle se pelotonnait comme un chat, elle subissait le charme qui semblait l'envelopper, écoutant sa voix musicale et ne pouvant détacher les yeux de ses mains, blanches et polies comme le marbre. Elle consentit, sans difficulté, à tout ce qu'on voulut d'elle. Au grand étonnement de Michaël, de l'oncle Clément et de Placide, elle ne refusa pas de s'asseoir à la table de famille, prit part à la conversation, et fit sa paix avec la gouvernante avant de retourner à la ferme.

A partir de ce moment, Michaël dînait et soupa't régulièrement au château, dont il était déjà le familier depuis son installation au chalet.

Quelques jours avant la fin des vacances des écoliers de Roche-d'Or, Daphnis se présenta à son maître, vêtu comme aux jours de cérémonie, d'une veste de velours brun à boutons de métal et d'un pantalon sanglé aux genoux par des guêtres montantes en drap noir.

— Maître, lui dit-il, j'ai vu dans le journal de Besançon qu'il y avait cette semaine des examens à Montbéliard pour le brevet d'instituteur. J'ai écrit à M. le recteur pour me faire inscrire, j'ai vendu un de mes moutons, et je prendrai demain la diligence d'Ajoye.



— Va, Daphnis, je ne suis pas en peine de toi et tu rapporteras certainement ton brevet; mais tu aurais pu l'obtenir depuis plusieurs années. Qu'en veux-tu faire?

— Avec mon brevet, je serai sous-maître, et je pourrai faire la classe à votre place cet hiver.

— Qui te donne à penser que je désire avoir tout mon temps libre?

— Je crois que cela fera plaisir à la nièce du maire.

— Est-ce pour me flatter que tu dis cela?

— Non, maître, et si elle était là...

— Assez, Daphnis; je te sais gré de ta bonne intention, et je n'ai pas besoin de te dire que je m'en souviendrai.

— Vous pouvez me rendre un grand service, maître.

— Lequel?

— Tâcher de décider la Gitane à émigrer en Amérique avec moi l'année prochaine.

— Lui as-tu parlé de ce projet?

— Oui, souvent. Elle ne m'a pas dit non; mais elle aimerait mieux retourner en Espagne.

— Je l'interrogerai, et il n'est pas impossible que j'émigre avec vous.

— Si vous partiez, elle vous suivrait au bout du monde.



— Retourne auprès d'elle, et pas un mot à âme qui vive. Tu m'as compris.

— Soyez tranquille, maître ; je connais les proverbes de la Gitane : « La parole que tu gardes est ton esclave ; celle que tu as lâchée est ton maître. »

— Secret de deux, secret de Dieu ; secret de trois, secret de tous. Au revoir, Daphnis ; bon voyage et bon retour.

— Merci, maître ; je tâcherai de vous faire honneur à Montbéliard.

On touchait aux derniers jours d'octobre ; près de trois mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée d'Andrée à Roche-d'Or, lorsque l'oncle Clément fit une dernière tentative pour l'engager à rejoindre sa mère.

— Ma chère Andrée, lui dit-il, c'est assez de courage d'être venue dans notre pays de loups, et il y aurait par trop d'égoïsme de ma part à te garder ici ou à t'exposer à un voyage en plein hiver.

— Je vous assure, mon oncle, que je me plais beaucoup à Roche-d'Or.

— Pendant la belle saison, cela se comprend ; mais tu ne connais pas nos hivers. Nous sommes littéralement ensevelis dans la neige, et on vit enfermés comme des renards au fond de leurs ter-

riers. Il faut compter cinq grands mois, de novembre à avril; les journées sont longues d'une aune, les semaines n'en finissent plus, et tu peux juger qu'il n'y a nulle ressource de société. A Paris, l'hiver est précisément l'époque de tous les plaisirs mondains, et je te conseille d'y retourner avant les grands froids qui ne tarderont pas à se faire sentir. Puisque tu aimes nos montagnes, tu reviendras avec les hirondelles, tu retrouveras toutes choses en place comme tu les auras laissées, et moi, toujours le même, j'irai t'attendre à l'arrivée de la diligence.

— Mon bon oncle, vous savez que je tiens de famille et que je ne reviens pas facilement sur mes résolutions. J'ai écrit à ma mère que je passerais l'hiver à Roche-d'Or, et rien ne me fera changer d'avis.

— Soit, petite entêtée, tu auras le loisir de t'ennuyer à ton aise, et si tu regrettes Paris, je n'aurai rien à me reprocher.

Deux jours après son départ pour Montbéliard, Daphnis était de retour, muni de son brevet d'instituteur. Michaël mit à sa disposition les deux chambres libres de la maison d'école, et lui confia le soin d'instruire les douze ou quinze petits paysans de Roche-d'Or et des hameaux voisins, qui venaient en classe pendant la mauvaise saison, où ils ne

pouvaient être employés aux travaux des champs.

L'hiver arriva vite, un hiver de montagne. Chez l'oncle Clément, le poêle ronflait jour et nuit comme une forge. Des tronches de chêne flambaient sur le brasier des grandes cheminées alimentées par des quartiers de foyard. Malgré ses appréhensions, l'oncle Clément dut reconnaître qu'il n'avait pas été bon prophète, et Andrée avait trouvé des armes contre cet insaisissable adversaire qui s'appelle l'ennui.

La fête de la Sainte-Catherine s'annonça par une belle matinée. Malgré l'insistance d'Andrée, la Gitane avait refusé d'assister au banquet des jeunes filles d'Ajoye, mais elle avait promis de venir au bal qui devait avoir lieu après le repas offert par M. Tiercelin.

Vers deux heures, M. de Morizan, Michaël et Andrée prirent place dans le break conduit par Melchior. Un pâle soleil d'hiver donnait une teinte jaunâtre à la neige qui craquait sous les pieds des chevaux, et faisait étinceler comme des diamants le givre cristallisé des arbres. Dans le lointain, les notes scandées d'une cloche de village tintaient faiblement; tous les bruits semblaient mourir dans la neige qui couvrait de son linceul la plaine et la montagne.

A leur arrivée, la grande salle de la mairie, qui servait aux réunions du conseil municipal et aux séances de la justice de paix, était brillamment éclairée. Le bal avait commencé de bonne heure. Quand la comtesse de Morizan fit son entrée avec M<sup>me</sup> Tiercelin et M<sup>me</sup> d'Abreveux, la fête était des plus animées.

Longtemps à l'avance, en prévision de cet anniversaire, les jeunes filles d'Ajoye s'étaient ingénieuses à composer leurs toilettes pour figurer au bal de la Sainte-Catherine, dont l'approche avait mis toutes les cervelles à l'envers. Les jeunes filles des environs formaient deux groupes distincts. Presque toutes les paysannes étaient habillées en bergères, avec une profusion de rubans dont les couleurs brillantes relevaient la simplicité primitive de leur costume.

Les *bichettes*, nom qu'on donne aux paysannes protestantes, étaient uniformément vêtues : robe de drap au jupon court, au corsage à bavette blanche, les cheveux emprisonnés par la bande de velours brodée de paillettes d'argent et d'or qui rappelle la coiffure de Marie Stuart. L'œil brillant, le sourire à la bouche et le vermillon à la joue, elles s'abandonnaient avec ivresse au rythme de la valse, et les hardis garçons s'empresaient pour danser avec elles. Cette troupe bigarrée et joyeuse

offrait le coup d'œil le plus original et le plus pittoresque. Andrée, pacifiquement assise en compagnie des mères, recevait des hommages qu'elle rendait en compliments, et ses moindres paroles étaient recueillies comme des arrêts souverains.

Tout à coup, une sorte de rumeur sourde circula dans la salle; les couples tourbillonnants s'arrêtèrent; seuls, les musiciens n'interrompirent pas la valse, qui semblait éternelle. Le vide se fit au milieu de la salle, et on aperçut à l'entrée une jeune fille d'une beauté merveilleuse que personne ne reconnut d'abord. Comme une fée qui dissimule sa beauté radieuse sous le capuchon d'une vieille femme, elle était apparue, enveloppée dans un manteau de fermière. D'un geste rapide, elle l'avait rejeté en arrière et s'était élancée, légère comme un phalène et brillante comme une flamme, en agitant un tambour de basque aux vibrations métalliques.

Le premier moment de surprise passé, l'hésitation fut de courte durée.

— Par saint Christophe! s'écria l'oncle Clément, c'est la Gitane!

C'était elle, en effet, transfigurée. Le papillon aux vives couleurs, échappé de sa sombre chrysalide, avait déployé ses ailes d'or et voltigeait dans l'air

lumineux et sonore. Elle portait le costume des gitanas d'Espagne : basquine de velours noir brodée de soie et de paillettes, jupe courte écarlate, mules et bas de soie couleur de feu. Sa chevelure aux reflets bleus, relevée haut sur le front, miroitait sous un voile de dentelle noire, fixé par une grosse épingle à tête de métal et retombant sur les épaules comme une mantille andalouse.

On peut dire que personne n'avait jamais vu son visage, toujours dans l'ombre sous l'encadrement de sa chevelure flottante. Ce jour-là, il était pleinement à découvert : son teint d'ivoire éclatait aux lumières, ses yeux étincelaient sous leurs longs cils courbes, ses lèvres pourprées, légèrement entr'ouvertes, découvraient ses dents blanches et rondes comme des perles, deux accroche-cœurs roulaient leurs anneaux soyeux près d'une oreille délicate et transparente comme un coquillage rose.

Elle était subitement apparue comme une enchanteresse à l'évocation d'un invisible génie, fièrement campée à l'entrée de la salle, la tête rejetée en arrière, la hanche saillante, les reins tordus, un bras levé, d'aplomb sur ses pieds cambrés, dans la pose classique d'une danseuse espagnole. Bonne sainte Catherine, où cette petite sorcière avait-elle appris tout cela?

Au bout d'un instant, elle jeta son tambour de



basque sur l'estrade des musiciens, étendit les bras, et le bruit des castagnettes, cachées dans ses petites mains brunes, accompagna la valse exécutée par les violons. Elle semblait voler comme un papillon de feu ou un colibri, glisser comme une couleuvre, avec des torsions lascives de bacchante ou des poses languissantes d'almée. Après avoir exécuté ainsi différentes figures de cette danse bizarre et d'une séduction réellement infernale, elle revint à l'entrée où elle était apparue, bondit une dernière fois, et fit le tour de la salle à pas si précipités que ses pieds avaient l'air de deux souris rouges courant sur le plancher. Enfin, elle s'éclipsa comme un météore, laissant les spectateurs de cette scène étrange sous une impression qui ressemblait à de la stupeur.

La jalousie est un sentiment humain, porté chez les femmes à sa dernière puissance. La sincère admiration d'Andrée pour la Gitane, dont elle proclamait le triomphe, fit éclater un *tolle* général de réprobation contre la bohémienne, dans les groupes qui formaient le demi-cercle autour de sa chaise.

— Je me confesserai de l'avoir regardée, c'est un péché mortel, dit une demoiselle majeure qui avait présidé le banquet de Sainte-Catherine,

Cette déclaration obtint l'assentiment des principales familles.

— On peut avoir raison de dire que la Gitane est la *Poupée du diable*, reprit l'oncle Clément, mais elle était belle comme une petite fée.

— Oh! monsieur de Morizan, vous vous repentirez peut-être un jour d'avoir ramassé cette petite vagabonde, qui a des yeux de basilic et une langue de vipère.

— Mon Dieu, je défends cette pauvre bohémienne abandonnée, parce que tout le monde lui jette la pierre. Quoi qu'on en puisse dire, elle n'a jamais fait de mal à personne. Elle a dansé tout à l'heure avec le costume et la mode de son pays; pour moi, j'avoue qu'il serait injuste de lui en faire un crime, et j'ai pris du plaisir à l'admirer.

— Un berger n'aurait pas osé danser avec elle, répondit la demoiselle majeure, piquée au jeu par les éloges de l'oncle Clément.

— Pourquoi? Il n'y a rien à dire sur son compte, et Michaël aurait certainement valsé avec la Gitane, si elle ne s'était pas envolée comme un bel oiseau de paradis.

— D'enfer, ajouta une voix flûtée.

— Oui, dit Andrée, Stella n'aurait pas dû se sauver si vite. On la croyait laide; elle est, en vérité, gracieuse et jolie à ravir, et il faudrait



être bien difficile pour ne pas lui accorder cela.

Ces paroles furent suivies d'un silence glacial, puis de chuchotements légers. Bientôt le bal reprit son animation et se prolongea jusqu'au milieu de la nuit.

La Gitane avait ramassé son manteau et s'était enfuie comme Cendrillon, en oubliant son tambour de basque. Michaël, obéissant à un mouvement spontané, s'était mis à sa poursuite, mais sans parvenir à l'atteindre. Après avoir fait près d'une lieue dans la Vallée d'Or, il supposa qu'elle avait regagné la ferme par la route de Pont-de-Roide et les chemins de montagne. En rentrant dans la salle de bal, on l'informa que la comtesse de Morizan s'était retirée avec M<sup>me</sup> Tiercelin et M<sup>me</sup> Dabreveux.

Tout dormait dans la maison du maire de Vald'Ajoye, à l'exception de la servante à demi-endormie, qui vint lui ouvrir la porte. Michaël regagna sa chambre, où il trouva grand feu et une collation froide servie sur un guéridon.

Après avoir soupé, ne se sentant pas en humeur de dormir, il alluma sa pipe et s'installa dans un fauteuil au coin de la cheminée. Dans cette disposition favorable à la rêverie, les événements accomplis pendant les trois mois qui venaient de

s'écouler défilait dans sa mémoire comme un tableau panoramique se déroulant avec lenteur. Deux figures se détachaient en lumière au milieu des sombres décors qui leur servaient de cadre, semblables à deux statues, l'une de marbre, l'autre de bronze pâle :

Andrée, telle qu'elle lui était apparue sur la cime de Roche-d'Or, belle comme une nymphe de Diane, simple comme une châtelaine des légendes, les yeux fixes comme une vierge latine en extase ;

Stella, avec son rouge costume, son regard d'étoile, sa danse étrange et passionnée, parée comme une esclave orientale.

L'Ange du ciel lui avait volé son âme, selon l'expression du Père Anselme, et la *Poupée du diable* lui avait donné la fièvre. Absorbé dans sa méditation et sollicité par des courants d'idées contraires, il oubliait ainsi la fuite sourde et légère des heures.

Mais la bohémienne lui ménageait une bien autre surprise : le lendemain, en arrivant à Roche-d'Or, Michaël apprit qu'elle avait disparu.

Il en reçut la nouvelle par Daphnis, qui l'attendait dans sa chambre. La Gitane n'était pas rentrée à la ferme. Daphnis, interrogé, affirma par serment

qu'il ignorait le projet et le motif de sa fuite, ainsi que le lieu de sa retraite.

— Il faut aller à sa recherche, dit Michaël, et savoir ce qu'elle est devenue.

— Partons, maître.

Ils se mirent en route. Après une heure de marche sur le chemin de Sainte-Ursanne, ils franchissaient le pont du Doubs, qui forme limite entre la France et la Suisse et sépare Bremoncourt, dernier village français, de La Motte, premier village helvétique.

— Douanier, dit Michaël, en s'adressant à un homme en tunique verte qui fumait sa pipe à la tête du pont, je cherche une fille qui a disparu cette nuit et qui a dû passer en Suisse.

— Il y a d'autres chemins que la grande route pour ceux qui veulent passer la frontière sans être vus. Êtes-vous sûr qu'elle était seule ?

— Des bohémiens ou des contrebandiers sont peut-être venus l'attendre à Val-d'Ajoye ou à Roche-d'Or, et elle a pu se sauver avec eux.

— Vers les deux heures du matin, il est passé un traîneau attelé d'un cheval qui filait au grand trot. Comme il allait de France en Suisse, je ne l'ai pas arrêté. Je crois qu'il y avait deux hommes et une femme encapuchonnée dans le traîneau, mais la nuit n'était pas assez claire pour en être bien sûr.

Pendant que Michaël prenait ces renseignements, Daphnis était allé aux informations auprès des deux postes de douaniers embusqués en aval et en amont de la rivière pour surveiller les passages de montagne. Ils n'avaient vu personne, de dix heures du soir à six heures du matin.

Michaël avait toujours soupçonné que la Gitane était en communication avec les hordes de bohémiens qui traversaient la Suisse, par l'intermédiaire des contrebandiers. Il supposa qu'elle avait redouté de passer un nouvel hiver dans les montagnes, et qu'elle avait été rejoindre sa tribu.

Daphnis et Michaël reprirent silencieusement la route de Roche-d'Or. A moitié chemin, comme ils allaient se séparer, le berger rompit le silence :

— Maître, dit-il, vous saviez bien que la Gitane avait le mal d'amour.

— Elle te l'a dit ?

— Oh ! elle se serait plutôt percé la langue avec une aiguille rougie à blanc que d'en ouvrir la bouche.

— Alors qui te le prouve ?

— Les bons confesseurs n'ont pas besoin d'interroger pour savoir, et il était aussi facile de deviner que la Gitane vous aimait, que de voir que vous ne l'aimiez pas.

— Eh bien ?

— Tant que vous n'en avez pas aimé une autre, elle a pris son mal en patience ; mais depuis que la nièce du maire est ici, la Gitane rongea son frein, et elle est partie.

— Cela est possible.

— C'est sûr et certain, maître, et si vous en voulez une preuve, je vous la donnerai.

— Parle.

— Un jour de l'été dernier, en revenant de Suisse, vous vous êtes endormi sous un noyer, près de la ferme. Comme l'ombre tournait, et que vous alliez être en plein soleil, la Gitane a cassé des branches et les a plantées en terre pour vous abriter la tête. Elle ne se doutait pas que j'étais là, et elle vous regardait dormir en pleurant à chaudes larmes. C'est la seule fois que j'ai vu ses yeux mouillés.

— Et toi, Daphnis, l'aimais-tu ?

— Non.

— Aimerais-tu une femme comme la comtesse de Morizan ?

— Non.

— Tu es difficile.

— Pour que le cœur réponde, il faut qu'un cœur lui parle.

— Pas toujours.

— Le mien est ainsi, et j'aimerai qui m'aimera.

— C'est un bonheur que je t'envie, Daphnis.

— Pourquoi? maître, puisque vous avez choisi.

Ce qui a fait partir la pauvre fille fera rester la grande dame.

— Est-ce que tu deviens fou?

— Je dis ce que je dis, et vous verrez bientôt si je me suis trompé.

— En attendant, Daphnis, garde-moi ton amitié.

— Je vous la dois, et je n'en ai pas d'autre. Je n'irai pas faire la classe demain, comme à l'ordinaire.

— Où vas-tu?

— A Sainte-Ursanne et à Porrentruy, tâcher de savoir si la bohémienne a passé.

— Va, et retrouve la Gitane. Ramène-la; dis-lui que je veux lui parler et que je la laisserai repartir librement si elle ne veut pas demeurer.

— Ce sera fait. Salut, maître.

— Salut, Daphnis. Bonne route!

— Merci.

De retour à Roche-d'Or, Michaël fit prévenir Andrée par la gouvernante qu'il n'avait pu retrouver les traces de la Gitane, et que vraisemblablement elle avait dû rejoindre en Suisse quelque tribu de bohémiens pour retourner en Espagne. Il attendit un instant, dans l'espoir qu'Andrée l'invi-

terait à monter pour s'entretenir avec lui de cette disparition imprévue; mais Placide revint l'informer que Madame la comtesse avait dit que « c'était bien. »

Cette réponse surprit Michaël. Il se rappela que le matin même, à Val-d'Ajoye, M<sup>me</sup> de Morizan avait reçu assez froidement les compliments de M<sup>me</sup> Tiercelin sur le succès inattendu de sa protégée au bal de la Sainte-Catherine.

A souper, l'oncle Clément se fit raconter en détail par Michaël le résultat de son expédition à la frontière. Andrée en écouta le récit avec attention, mais son visage exprimait la plus parfaite indifférence.

— Que Stella soit d'un caractère sauvage, dit-elle, c'est dans le sang de sa race; mais sa fuite clandestine est un acte d'ingratitude envers mon oncle, qui l'a recueillie et fait élever.

— Il faut être juste, répondit l'oncle Clément; elle a bien gagné sa vie depuis le jour de son adoption.

— Je n'en trouve pas moins inconvenant de quitter une maison hospitalière, n'y fût-on que domestique.

— Stella était libre, articula Michaël.

— Ah!... Vous l'approuvez?...

— Je vous demande pardon de la juger autre-



ment que vous, madame; c'est peut-être parce que les esclaves ne se pèsent pas dans la même balance que ceux qui se croient leurs maîtres.

— Vous le prenez de haut, Michaël, dit l'oncle Clément.

— Je le prends comme il faut, monsieur le maire.

— Et comment justifiez-vous sa fuite?

— Je ne la justifie pas, je l'explique : la Gitane n'a aucune des vertus sociales, vraies ou conventionnelles; elle a obéi à son instinct. Mignon regrettait la patrie; elle a fui comme les hirondelles et s'est envolée du côté du soleil.

— Bon voyage, dit Andrée. Si l'idée lui prend de revenir au printemps, elle ne retrouvera pas son nid.

— Vous la chasseriez, madame?

— Sans remords.

— Il vous faudra donc me chasser aussi, car à sa place j'aurais agi comme elle.

— Sans dire adieu?

— Oui, madame.

— Vous ne feriez pas cela.

— Je le ferai peut-être.

— Quand?

— Au prochain départ des émigrants pour l'Amérique.

— Pourquoi ?

— Pour voir si le nouveau monde est meilleur que l'ancien.

— Si vous avez à vous en plaindre, il ne faut pas en accuser ceux qui voudraient vous le rendre plus supportable.

— Je n'accuse personne.

— En déclarant que vous partirez sans un adieu, c'est dire que vous le quitterez sans un regret.

— Je dirai adieu au Père Anselme, et je regretterai la montagne natale.

— Vous tenez donc bien à me prouver que vous faites cause commune avec cette bohémienne ? Quel rapport peut-il y avoir entre vous ?

— Un rapport direct : l'esclavage et l'amour de la liberté.

Il y eut un silence. Andrée s'était levée et laissait courir ses mains sur le clavecin.

Michaël ne connaissait guère les femmes que d'après les maximes des Pères de l'Église et des philosophes. Il ignorait que la jalousie est une des passions dominantes des filles d'Ève, et qu'il fallait attribuer à cette cause le sentiment répulsif de la comtesse de Morizan. Toutefois, il ne croyait pas qu'elle eût pris ombrage du triomphe de la bohémienne au bal de la Sainte-Catherine et de sa mé-

tamorphose ; il n'en trouvait la raison que dans la conduite même de la Gitane, qui s'était toujours montrée rebelle à ses avances et lui avait témoigné cette indifférence qui ressemble presque à du mépris. Certes, le disciple du Père Anselme était doué d'une grande pénétration en ce qui touchait au domaine des idées ; mais pour connaître les femmes, il faut avoir été sifflé dans leur volière. Il y avait encore de l'enfantillage dans le cœur de ce fils des montagnes, résigné à ensevelir dans le sanctuaire de son cœur un amour sans espérance.

Pourtant la solution du problème était des plus simples : Andrée était jalouse de la Gitane, parce qu'elle aimait Michaël. Ce phénomène s'expliquait par la loi des contrastes et par celle des affinités électives. Si le maître d'école de Roche-d'Or avait trop d'ignorance de lui-même pour se juger avec orgueil, Andrée sentait bien qu'elle était aux prises avec un homme supérieur. Célimène au désert avait trouvé un lion docile, elle devait se plaire à l'appivoiser.

Si quelque mathématicien contestait la rigueur de cette affirmation, nous lui accorderions volontiers qu'*Athalie* ne prouve pas que les trois angles d'un triangle valent deux droits, s'il voulait bien reconnaître à son tour qu'en composant le *Misanthrope*, Molière n'a pas perdu son temps à souffler

des bulles de savon. Voit-on Célimène aimer *Philinte*, type séduisant du gentilhomme accompli, d'une grâce et d'une élégance parfaites dans toute sa personne, doué de toutes les vertus sociales, d'un esprit charmant, d'un cœur honnête et rempli d'indulgence, et assurément digne d'être aimé? Qui aime-t-elle? *Alceste*, jaloux, morose, ombrageux, bourru, quinteux, maussade, grognon, amoureux insupportable, et déplorable époux en expectative. Et Célimène n'est pas la seule : la prude Arsinoé vient lui offrir sa main, la sage Eliante n'accepte les vœux de Philinte qu'en désespoir de cause, après avoir essuyé le refus du *Misanthrope*.

Andrée ne se rendait pas encore un compte bien exact de la passion qui s'était emparée de son âme, mais elle obéissait au même sentiment qu'Eliante ou Célimène. Michaël, sous son écorce, était un *Alceste* montagnard, comme Amaury, sous son vernis brillant, était un *Philinte* parisien.

Après la scène qui venait d'avoir lieu, elle s'était retirée dans sa chambre. La brutale franchise de Michaël lui avait causé une impression singulière, et elle avait besoin de réfléchir, ne sachant si elle devait l'en punir ou s'excuser.

Cette situation se dénoua d'elle-même.

Dès que Michaël se trouva seul avec le maire de Roche-d'Or, il le remercia de l'hospitalité reçue, en lui exprimant la volonté formelle de quitter le chalet et de retourner à la maison d'école. Cette résolution inattendue ne faisait pas le compte de l'oncle Clément, dont elle dérangeait les plans et renversait les projets. Michaël lui était nécessaire, il en avait besoin, il faisait partie de son programme pour distraire sa nièce, et il ne comprenait pas comment une discussion sans importance pouvait motiver une rupture violente.

A bout de questions et d'arguments, il prit à son tour une détermination subite. Il rejoignit Andrée et lui dit sans préambule :

— Ma chère enfant, Michaël vient de me signifier un congé en bonne forme ; qu'il parte ou qu'il demeure, je te donne carte blanche si tu veux t'en expliquer avec lui. Je vais voir le curé, et j'espère en rentrant que la paix sera faite.

Andrée descendit, et aborda franchement la question sur ce terrain, au point même où elle en était restée.

— Monsieur Michaël, dit-elle en fixant sur lui un clair regard, s'il est vrai que vous quitteriez Roche-d'Or sans un regret et sans un adieu, je ne dois pas chercher à vous retenir ici ; mais, ayant de partir, je tiens à vous remercier d'avoir bien voulu

consacrer votre temps à partager ma solitude.

— Croyez bien, madame, que tout le sacrifice est pour moi, et que ce n'est pas de gaieté de cœur que je sors de cette maison.

— Pourquoi la quitter ? Si j'ai dit quelque chose qui vous ait froissé...

— Non, madame ; je n'ai reçu de vous que des témoignages indulgents d'estime et de bienveillance. J'ai trop oublié que je suis maître d'école, et il est nécessaire que je retourne là où est ma place et où m'appelle mon devoir.

— Enfin, pourquoi vous en allez-vous ?

— Il est inutile de m'interroger, je ne répondrai pas.

— C'est donc à moi de le comprendre et d'interpréter votre silence.

— Interprétez-le comme vous voudrez, madame. Je ne demande rien, j'espère peu, et vous serez assez généreuse pour m'épargner votre pitié.

— Je n'ai pas la même raison que vous pour me taire. Je ne dis pas tout ce que je pense, mais je pense tout ce que je dis. Je ne m'attribue pas le pouvoir qui vous fait fuir, et ma présence est un danger qui s'évanouira si vous le regardez en face... Ai-je bien compris ?

— Oui, madame, et quoi qu'il arrive, personne ne me fera l'honneur de me prendre pour un rival.

- 
- Vous voulez parler de M. Amaury Devillers?
- Oui, madame.
- M. Devillers est mon ami; il n'a pas d'autre titre, et je lui crois trop de jugement pour se mesurer avec un homme qui lui est supérieur. Soyons amis, monsieur Michaël, et faisons la paix.
- La paix est faite.
- Vous me direz adieu?
- Je vous dis adieu.
- Ainsi, vous retournez à la maison d'école?
- Non, madame; Daphnis y remplira mes fonctions et occupera mon logement. Je vais à Consolation.
- Quand reviendrez-vous?
- Le jour où vous partirez.
- C'est bien décidé?
- Oui, car ce serait la première fois que je me manquerais de parole à moi-même, et ce serait la dernière.
- Comment cela?
- J'irais assez loin pour être sûr de ne pas revenir du jour au lendemain.
- Et notre baptême?
- Je me dégagerai.
- Je vais essayer un dernier moyen. Je vous ai offert mon amitié. L'avez-vous acceptée?
- Non, madame; accepter votre amitié serait



de l'hypocrisie. D'ailleurs, que vous importe un ami de plus ou de moins ?

— Si vous êtes le meilleur, vous serez le premier.

— Je reste, dit Michaël.

— Enfin... Je mettrai cette affection à l'épreuve, et je verrai si vous saurez me défendre avec autant de feu que M<sup>lle</sup> Stella.

— Pauvre enfant... Que vous a-t-elle donc fait ?

— Rien ; je ne lui en veux pas, si ce n'est d'être la cause de votre belle résolution de tout à l'heure... Je vais m'habiller pour sortir. Si vous voulez faire un grand plaisir à mon oncle, allez lui dire que la paix est signée.

— J'y vais, madame.

Andrée lui tendit la main.

— Elle n'a donc aimé personne ? songeait Michaël. Que dirait le Père Anselme s'il m'avait entendu?... L'homme n'est qu'un roseau, et il suffit de la main d'une femme pour le courber... Mon Dieu, comme je l'aime !

.....

Le lendemain, vers le milieu de l'après-midi, un enfant vint prévenir Michaël que Daphnis l'attendait à la maison d'école avec la Gitane.

La nouvelle circulait déjà dans le village :

— Elle est retrouvée !

— Elle s'était sauvée à Porrentruy !

— La mauvaise graine ne se perd pas, et la mauvaise herbe pousse partout !

— Elle reviendrait de l'enfer !

— C'est son pays ; qu'elle y retourne !

La Gitane avait repris son aspect ordinaire ; le papillon de feu était rentré dans sa sombre chrysalide. Sans doute elle put lire cette impression sur la physionomie de Michaël en se retrouvant devant lui, et ses premières paroles traduisirent sa pensée :

— Je suis habillée de laine, mais je ne suis pas mouton.

— Eh bien ! Stella, dit-il après l'avoir considérée quelques instants, tu veux donc nous quitter ?

— Oui.

— Pourquoi ne pas me prévenir ? Je ne t'aurais pas gardée de force et tu as toujours été libre... Où vas-tu ?

— A Séville... Il faut que je reparte tout de suite pour retrouver le camp. On s'en va demain.

— Reviendras-tu à Roche-d'Or ?

— Plus tard... après l'hiver... je viendrai chercher Daphnis pour aller avec lui en Amérique...

Elle hésita un instant et ajouta :

— Si l'étrangère est encore ici, je ne veux pas la voir.

— Va, pauvre cigale du bon Dieu, va chanter au soleil!

Elle se jeta brusquement à son cou et le tint embrassé dans une étreinte nerveuse.

— Adieu, Stella.

— Adieu...

Elle jeta un dernier regard à Michaël, le toucha de sa baguette de coudrier, et rejoignit Daphnis, qui l'attendait au pied de l'escalier.

Andrée apprit en même temps la nouvelle de son arrivée à Roche-d'Or et de son départ pour l'Espagne, mais elle évita d'en parler, et, d'un accord tacite, le nom de la Gitane ne fut plus prononcé.

## XI

ANDRÉE A AMAURY.

« Roche-d'Or, novembre.

» *My dear sir*, j'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par où commencer. Pour ne rien oublier, je vais suivre l'ordre des dates. J'ai fait, le mois passé, mon dernier pèlerinage à Consolation, où j'ai vu la source du Dessoubre. L'excursion au Saut-du-Doubs est ajournée jusqu'à votre arrivée, et nous en profiterons pour faire un petit voyage en Suisse.

» Le Père Anselme, supérieur du séminaire, nous a reçus et on a servi une collation dans son jardin. C'est un homme extraordinaire; il ressemble à ces moines qu'on voit au Louvre dans les vieux tableaux. Quand il parle, sa voix émeut comme celle d'un prophète, et elle donne du charme aux choses les plus graves. Au dessert, il m'a présenté des fruits; j'ai choisi une pomme. Mon oncle

a dit : « Fille d'Ève ». M. Michaël a ajouté : « La pomme à la plus belle ». Le Père Anselme s'est levé pour aller cueillir une rose, qu'il m'a présentée en disant à son tour : « *La pomme à la plus belle, la rose à la plus sage*. Vous voyez, madame, qu'on peut mériter les deux ». En nous faisant ses adieux, il a promis de rendre cette visite, et mon oncle m'a appris qu'un compliment et une promesse du Père Anselme étaient aussi rares qu'un coup de tonnerre au mois de janvier.

» En repassant à Val-d'Ajoye, M<sup>me</sup> Tiercelin m'a priée, de la part des dames de Val-d'Ajoye, d'accepter une invitation pour la Gitane. Depuis ce jour, je ne me suis plus éloignée de Roche-d'Or jusqu'au 25 novembre, date de la Sainte-Catherine. M<sup>lle</sup> Stella n'a pas voulu m'accompagner, préférant venir au bal toute seule. Sous ses haillons, le visage caché par ses cheveux en désordre, les gens d'ici ne voyaient qu'une « petite noiraude, maigre comme une sauterelle, la *Fille rouge*, la *Poupée du diable* »; mais j'avais reconnu tout de suite qu'elle avait le beau type de sa race. Bien que j'aie vu plus clair, ma surprise n'a pas été moins vive. Jugez de la sensation générale en la voyant paraître dans un riche costume de danseuse espagnole, avec un tambour de basque, jouant des castagnettes et dansant comme la Petra Camara. Pour finir cet in-

croyable conte de fées, elle a disparu comme un sylphe. Le lendemain, on apprend qu'elle s'est sauvée, on la retrouve en Suisse, et elle retourne en Espagne avec sa jolie famille, en annonçant son retour au printemps. Je ne serais pas fâchée d'avoir une idée exacte sur ces bohémiens, qui ont une réputation si extraordinaire. Un professeur doit connaître leur histoire, et je compte sur vous pour me parler d'eux.

» Vous n'avez pas oublié le jour de ma fête, la Saint-André, le 30 novembre. J'ai reçu votre bouquet de Nice. Les fleurs étaient brûlées par le froid, mais il n'en a pas moins été gardé comme le souvenir d'un ami. On aimerait moins les fleurs si elles ne se fanaient pas si vite, par ce sentiment qui rend plus chers et plus aimés les enfants délicats. Il y a une fleur qui ne se fane jamais, et on en a fait l'emblème de la mort : c'est l'immortelle.

» Deux autres bouquets plus humbles m'ont été offerts; c'étaient des roses de Noël, aux feuilles vertes bordées de rouge pâle, les seules qui résistent à l'hiver. J'aime ces fleurs sauvages, qui semblent créées pour être foulées aux pieds dans les sentiers et les pâtures, et qui croissent partout où elles trouvent une poignée de terre et un rayon de soleil. Y a-t-il une fleur plus douce et plus belle

que la violette des bois, plus mystérieuse et plus délicate que le myosotis, l'étoile bleue qui défend d'oublier ?

» Mon oncle m'a donné un collier de perles et deux solitaires montés en boucles d'oreilles, mais j'ai encore reçu un cadeau qui m'a causé une adorable surprise. En rentrant dans ma chambre, après le dîner de midi, la porte à peine refermée, deux tourterelles ont volé sur mes épaules. Je n'ai jamais rien vu de plus gracieux que ces jolis oiseaux au bec rose, au collier noir, au plumage d'un gris perle ambré. J'ai connu à la pension une Hongroise qui avait des yeux de cette couleur, violets dans l'ombre. En embrassant mes deux colombes, je sentais leur petit cœur battre dans ma main. L'une d'elles portait au cou un papier avec cet envoi :

« L'oiseau est bien dans une cage d'or; il est mieux sur une branche verte.

» L'hirondelle, pour vivre, a besoin du soleil et de la liberté.

» Les tourterelles ne savent que deux choses : Aimer quand elles sont unies, mourir quand on les sépare. »

» Voilà un échantillon des petites ballades composées par M. Daphnis, le berger savant. J'ai baptisé ses colombes : *Favorite* et *Coquette*. Je trouve que ces noms leur vont bien.

» Vous ai-je parlé de mes chats, *Nox* et *Blanche*? *Nox* est un chat russe tout noir, à la robe de velours;



Blanche, avec sa fourrure de neige, semble avoir la devise des hermines : « *Plutôt la mort qu'une tache* ». Depuis la Saint-André, ils sont exilés de ma chambre. Leurs yeux verts jettent des éclairs sinistres ; je tremble à la pensée de mes pauvres colombes dans les griffes de ces tigres. Je suis tranquille, cependant. Au seul mot de « *chat!* » Bas-Rouge, mon chien de berger, veille sur les oiseaux comme le Dragon jaloux gardait les pommes du jardin des Hespérides. Malgré sa crinière mal peignée et sa tête ébouriffée, il est de forme très-élégante sous ces apparences rustiques ; on le voit quand il sort de la rivière, car il se baigne en plein hiver et n'a pas de plus grand plaisir que de se rouler dans la neige. C'est un brave et honnête chien, bon et fort, dévoué, intelligent et incorruptible. Il a dans la voix des inflexions humaines, et son œil rouge a une grande douceur. Il comprend une parole, saisit un geste, devine une pensée. Un chien comme lui suffit pour diriger un troupeau. Il est d'une sobriété exemplaire et n'aboie jamais sans une bonne raison pour cela. En ce moment, il relève de temps en temps la tête pour voir si j'écris toujours ; quand il me voit prête à sortir, il est absolument fou de joie. Il dort sur une natte en travers de ma porte, et je suis bien gardée. Je ne l'ai que depuis quelques semaines, et il est bien à

moi. Dans les commencements, je m'en occupais peu; je prenais sa réserve pour de l'indifférence; maintenant que je connais son caractère, nous nous entendons comme deux bons amis. Sur un signe, il terrasserait un homme; on peut lui demander sa vie, il ne la marchandera pas. Je ne puis m'empêcher de sourire en pensant à la belle figure qu'il ferait au milieu d'un salon; mais j'y tiens, je l'aime et je ne veux pas m'en séparer.

» Pendant que je suis en train de vous parler de mes bêtes, je vous présente mon cheval. *Trilby* est un joli poney franc-comtois, à la robe d'ardoise, polie et luisante, qui semble moirée quand elle frissonne. Il a l'étoile blanche au front, la crinière de soie, la narine rose bien ouverte, l'œil doux, assombri par des cils épais. Il est d'humeur pacifique, il a des pieds de chèvre, rien ne l'émeut, rien ne l'étonne, et on peut aller partout avec lui. Lorsque j'ai mon costume d'amazone, il sort de son écurie, me suit comme le chien, et vient se placer de lui-même près du banc de pierre où je mets le pied pour sauter en selle. *Trilby* est un *gentil joli petit cheval, bon à monter, doux à descendre*. J'ai lu ces deux vers quelque part et ils ont l'air d'avoir été composés pour lui.

» Je vous attends toujours au printemps, non pas le printemps officiel de l'almanach, mais celui

des roses. Au mois d'avril, vous seriez peut-être exposé à geler en route. En ce moment, nous avons trois pieds de neige. Mon oncle m'a bien prévenue, ce n'est que le commencement. En plein hiver, quand la bise balaye la neige des montagnes dans la vallée d'Or, les villages sont littéralement ensevelis comme sous une avalanche. On est quelquefois obligé de percer des tunnels pour aller d'une maison à l'autre. Mon oncle a découvert un système ingénieux, qui épargne cette rude corvée aux paysans et les dispense de creuser des arcades. On remplit de grandes cuves d'eau bouillante et on fait jouer la pompe dans la neige, qui fond et s'en va dans la rivière. Malgré cela, quand le temps est sec et que la bise n'est pas trop aiguë, je mets mon costume de Sibérie et je fais de belles promenades à cheval dans les vallées environnantes. Le froid brûle les teints délicats, mais cela ne m'arrête pas. Je vais au hasard le long des routes blanches, couvertes de leur épais tapis de neige, et je rentre à la maison les pieds morts, les mains engourdis, le nez rose et les joues violettes. Si le froid continue, la rivière sera prise dans quatre ou cinq jours. On peut faire deux lieues sur le Doubs sans rencontrer d'écluse, j'adore patiner et je m'en donnerai à cœur-joie.

» Quand la pluie me confine au logis, il faut

bien en prendre son parti, et mon oncle me rappelle le proverbe de Franche-Comté : « Faisons comme à Paris, laissons pleuvoir ». Alors je lis, je joue du clavecin, je vais voir Trilby, qui fait un petit saut de côté quand j'entre dans son écurie, et qui tourne la tête en soufflant. Je donne une poignée de foin à M<sup>lle</sup>-Io, la génisse apprivoisée, une caresse à Miss-Biquette, la chèvre blanche; ensuite je fais un tour à la cuisine, et je reviens dans ma chambre, où les tourterelles sont pelotonnées, la tête sous leurs ailes. Quand la ronde est finie, Bas-Rouge se couche à mes pieds avec un gros soupir de satisfaction. Là, je m'installe près de la fenêtre, je regarde la rivière et les montagnes blanches, et je pense à ma vie d'autrefois. Il me semble qu'il y a déjà longtemps que j'ai quitté Paris; sans vous, je serais séparée du monde comme une sœur cloîtrée. Par moments je trouve les journées un peu bien longues; mais, dans la solitude, il est naturel d'éprouver la nostalgie de Paris. Je me dis que l'hiver ne sera pas interminable, que le printemps reviendra vite, et que les montagnes changeront leur linceul de neige en manteau de verdure. Le soir, après souper, mon oncle joue aux dames avec le curé ou le maître d'école. Quand il est cerné dans les petits coins, il fredonne invariablement :

---

Batelier, dit Lisette,  
Je voudrais passer l'eau.

» De son côté, le curé tambourine avec ses ongles sur sa tabatière ronde.

» Voilà ma vie. Le 6 décembre aura lieu la Saint-Nicolas, fête des garçons, puis Noël, le Jour de l'an, les Rois, trois fêtes à une semaine d'intervalle; les Jours gras, le Carême et Pâques. Je serai sans doute forcée de faire un voyage à Val-d'Ajoie, et je serai tranquille jusqu'au retour des hirondelles.

» J'espère que vous serez content; voilà une belle correspondance. J'ai reçu pour ma fête une lettre de ma mère et de mon frère Gérard, qui me chargent de tous leurs compliments. J'y joins ceux de mon oncle et les miens.

» ANDRÉE DE MORIZAN. »

AMAURY A ANDRÉE.

« Paris. — Décembre.

» Trois pieds de neige, madame? Je vous vois par la pensée, blottie dans votre robe de chambre doublée de fourrures, assise devant une de ces cheminées patriarcales qui abritent une famille sous leur vaste manteau, et dans lesquelles on jette

des quartiers d'arbres. Vous vous êtes peut-être ennuyée toute la journée, et votre journal mondain vous a donné la description brillante des toilettes de M<sup>lles</sup> X, Y, Z, dans la nouvelle comédie... Paris, n'est-ce pas? Si je ne me trompe, ce nom vous a fait soupirer.

» Il y a longtemps que les hirondelles sont parties, l'hiver se déclare, et vous n'êtes pas revenue. Ainsi, vous voilà toute seule, abandonnée, enfermée dans un cirque de montagnes couvertes de neige, comptant les longues journées de solitude, égrenant les heures lentes, une à une, comme les grains d'un rosaire. Pendant que vous rêvez à bien des choses que j'ignore, le chien vigilant dresse l'oreille... On sonne : c'est le facteur qui parle avec la femme de chambre. Pendant que la Nilsson soupire la *Chanson d'Ophélie* à l'Opéra, il y a des hommes qui se frayent un chemin dans la neige, marchant dans la nuit noire en montagne, sous la pluie, contre la bise qui les cingle au visage, pour aller porter une lettre et des journaux à une recluse. Vous regardez avec négligence l'écriture de l'adresse, vous lisez avec indifférence ces lignes de votre correspondant ordinaire, puis vous prenez les journaux, et je vois votre belle main glisser entre les pages le coupe-papier d'ivoire.

» Ah! madame, si j'étais dans ce grand salon de famille, aux lambris de chêne noir comme l'ébène, je ne m'ennuierais pas et je ne songerais guère à Paris. J'écouterais tout ce qu'il vous plairait de me dire, je chercherais à pénétrer le secret de vos pensées, j'essayerais de vous distraire. Rien qu'à cette idée, des phrases de roman voltigent dans ma tête, et si je ne craignais d'être absolument ridicule, j'évoquerais des rondes de sylphes sur les lacs au clair de lune, les nuits pleines d'étoiles, les voix mystérieuses des forêts, la volupté dolente des villes blanches de l'Inde qui dorment au soleil. Un peu plus, j'écrirais un roman idéal, celui que je voudrais voir marcher dans sa réalité magnifique; mais comment traduire la poésie du cœur, la musique qui chante dans la tête? Pour moi, je l'avoue, je n'ai jamais compris comment un esprit distingué peut être assoiffé d'une popularité décevante, ni quel plaisir on peut trouver à mettre son âme en feuilleton et la livrer en pâture à la curiosité banale d'un public indifférent. Il me déplairait souverainement de voir cette lettre s'en aller dans une imprimerie, en feuillets épars, qui vous arriveraient après avoir passé par cent mains humaines et roulé sous les cylindres d'une machine à vapeur.

» C'est, en vérité, une étrange manie de vouloir



communiquer ses passions, ses sentiments et ses idées à des gens qui ne nous connaissent pas, qui ne nous connaîtront jamais, et ne tiennent pas à nous connaître; de s'exposer de gaieté de cœur à des appréciations parfois désagréables, à des sourires dédaigneux, à des bâillements très-sincères, — fasse le ciel qu'on s'arrête ici! — et tout cela quand on n'y est pas forcé. Singulier métier, que celui de créer des personnages imaginaires, d'éprouver, par le jeu d'un brûlant mirage, des amours, des haines, des joies, des douleurs, des colères, et d'épuiser le clavier de toutes les passions humaines pour donner une vie artificielle à des êtres qui n'ont jamais existé. Singulier métier, en vérité, de vieillir à cette tâche, de parler à des inconnus, de ne dormir qu'après avoir creusé un trou sur lequel on se penche en murmurant : « *Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne.* » Eh, juste ciel! quand même il aurait des oreilles d'âne, est-ce une raison pour mettre du noir sur du blanc? Il faut cependant que la lettre moulée ait une attraction mystérieuse et puissante, puisque ceux-là mêmes qui affectent de la dédaigner ne résistent pas à ses émotions violentes.

» Puisque vous me donnez mes franchises, me sera-t-il permis d'en abuser un moment? Que me diriez-vous si j'osais écrire un roman, et broder des

variations sur un thème auquel je songe tous les jours?

» Depuis près de trois ans, elle était veuve. Elle avouait volontiers et en toute sincérité qu'elle n'avait jamais éprouvé que des sentiments calmes, des affections paisibles. Elle avait pourtant lu ou entendu dire, mais sans y croire, qu'il y avait des exemples de passions fortes qui jettent un être hors de lui-même, domptent les volontés, terrassent les âmes les mieux trempées et les font plier comme des roseaux couchés sous un souffle de tempête, qui s'emparent d'un homme comme le bourreau, pour en faire un héros ou un criminel, de ces passions terribles, foudroyantes, qui font litière de la raison et du devoir, et marchent à leur but avec la logique des boulets de canon et l'arithmétique de la folie.

» Voilà, madame, sans modestie, un échantillon choisi de la littérature à la mode, et tout cela pour aboutir inévitablement à cette conclusion : « *I love you*, — Je vous aime », trois mots comptés. Depuis Ève, on n'a pas encore trouvé mieux pour consoler les hommes. N'ayant jamais osé les dire, je les écris, dussé-je encourir votre colère et votre disgrâce, ou, ce qui serait une punition plus cruelle, votre silence.

» Dieu sait si vous allez me traiter de la bonne

façon. Je suis prêt à recevoir une amère réponse. A cent vingt-cinq lieues, ce n'est peut-être pas de l'héroïsme; mais une pensée me rassure : on ne vous a jamais dit ces trois mots à brûle-pourpoint, et c'est une émotion que vous me devrez. En ce temps, madame, soyez assurée que rien n'est plus rare qu'une émotion nouvelle.

» Je puis vous avouer maintenant que j'avais fait mon siège et que j'étais irrévocablement décidé à vous adresser cette déclaration. J'ai longtemps hésité, par suite des considérations que j'exposais tout à l'heure. L'idée d'écrire ce qui brille d'une couleur si vive à travers le prisme de l'imagination, de fixer une flamme transparente et lumineuse, d'exprimer sur une feuille de papier, blanche comme la neige et froide comme elle, ce qui doit rester enfermé dans le sanctuaire du cœur et ne sortir des lèvres qu'à une heure favorisée patiemment attendue, n'est-ce pas clouer un papillon sur un disque de liège, un acte brutal, le signe d'un esprit sans poésie? Et, comme dit Hamlet, la question est là. Comme cette heure ne sonnera peut-être jamais pour moi, j'ai pris mon courage à deux mains, et j'ai fait ma confession. S'il faut accomplir une pénitence pour obtenir votre pardon, j'y suis résigné d'avance, si dure qu'elle soit.

» Les amitiés délicates sont ombrageuses, la

mienne est jalouse : d'un maître d'école, passe encore, je suis professeur de l'Université et la distance n'est pas infranchissable; mais d'un berger, c'est à quoi je ne m'attendais guère. Enfin, il faut bien compter avec lui, puisqu'il existe, ce berger de Virgile, qui ressemblerait à ceux de Watteau, s'il mettait des rubans à sa houlette comme au cou de ses colombes. Vous recevez, comme cela, les oiseaux que Vénus attelle à son char, en guise de messagers galants, et vous me reprocherez peut-être d'avoir l'audace de m'en plaindre. Avouez, madame, que je suis le mortel le plus défavorisé des dieux, et même des déesses.

» Veuillez, je vous prie, me rappeler au bon souvenir de M. de Morizan, et agréer l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

» AMAURY DEVILLERS.

» P. S. — Vous me demandez de vous donner quelques détails sur les Bobémiens. J'ai copié à votre intention deux fragments de l'étude que Prosper Mérimée leur a consacrée à la fin d'une nouvelle espagnole : *Carmen*. Quand vous les aurez lus, vous connaîtrez le secret de M<sup>lle</sup> Stella. Les voici :

« Les caractères physiques des bohémiens sont plus faciles à distinguer qu'à décrire, et lorsqu'on en a vu un seul, on reconnaît entre mille un individu de cette race. La physionomie,

l'expression, voilà surtout ce qui les sépare des peuples qui habitent le même pays. Leur teint est très-basané, toujours plus foncé que celui des populations parmi lesquelles ils vivent. De là le nom de *Calé*, les noirs, par lequel ils se désignent souvent. Ils s'appellent entre eux *Romané tchavé*.

» Leurs yeux, sensiblement obliques, bien fendus, très-noirs, sont ombragés par des cils longs et épais. On ne peut comparer leur regard qu'à celui d'une bête fauve. L'audace et la timidité s'y peignent tout à la fois, et, sous ce rapport, leurs yeux révèlent assez bien le caractère de la nation, rusée, hardie, mais craignant *naturellement les coups* comme Panurge. Pour la plupart, les hommes sont bien découplés, sveltes, agiles; je ne crois pas en avoir vu un seul chargé d'embonpoint.

» Malgré leur misère et l'espèce d'aversion qu'ils inspirent, les bohémiens jouissent cependant d'une certaine considération parmi les gens peu éclairés, et ils en sont très-vains. Ils se sentent une race supérieure pour l'intelligence et méprisent cordialement le peuple qui leur donne l'hospitalité.

» En Allemagne, les bohémiennes sont souvent très-jolies; la beauté est fort rare parmi les gitanas d'Espagne. Très-jeunes, elles peuvent passer pour des laiderons agréables; mais, une fois qu'elles sont mères, elles deviennent repoussantes. La saleté des deux sexes est incroyable, et qui n'a pas vu les cheveux d'une matrone bohémienne s'en fera difficilement une idée, même en se représentant les crins les plus rudes, les plus poudreux. Dans quelques grandes villes d'Andalousie, certaines jeunes filles, un peu plus agréables que les autres, prennent plus de soins de leur personne. Celles-là vont danser pour de l'argent, des danses qui ressemblent fort à celles que l'on interdit dans nos bals publics du carnaval.

» M. Borrow, missionnaire anglais, auteur de deux ouvrages fort intéressants sur les bohémiens d'Espagne, qu'il avait entrepris de convertir aux frais de la Société biblique, assure qu'il est sans exemple qu'une gitana ait jamais eu quelque faiblesse pour un homme étranger à sa race. Il me semble qu'il y a beau-

coup d'exagération dans les éloges qu'il accorde à leur chasteté. D'abord, le plus grand nombre est dans le cas de la laide d'Ovide : *Casta quam nemo rogavit*. Quant aux jolies, elles sont comme toutes les Espagnoles, difficiles dans le choix de leurs amants. Il faut leur plaire, il faut les mériter.

» Quoi qu'il en soit, il est certain que les gitanas montrent à leurs maris un dévouement extraordinaire. Il n'y a pas de dangers ni de misères qu'elles ne bravent pour les secourir en leurs nécessités. Un des noms que se donnent les bohémiens, *Romé* ou *les époux*, me paraît attester le respect de la race pour l'état de mariage. En général, on peut dire que leur principale vertu est le patriotisme, si l'on peut ainsi appeler la fidélité qu'ils observent dans leurs relations avec les individus de même origine qu'eux, leur empressement à s'entraider, le secret inviolable qu'ils se gardent dans les affaires compromettantes. Au reste, dans toutes les associations mystérieuses et en dehors des lois, on observe quelque chose de semblable. »

ANDRÉE A AMAURY.

« Roche-d'Or, décembre.

» Votre dernière lettre était-elle sérieuse ? Si cela est, vous me connaissez bien peu, et je l'ai mal comprise. Il me semble qu'on n'a pas tant d'esprit quand le cœur s'engage, et que les sentiments vrais n'ont pas cette ironie. Je ne vous en veux pas, au moins, et j'ai lu votre déclaration sans en être fâchée. Vous savez que je suis bonne femme ; mais, franchement, vous me feriez déraisonner. A Paris, j'aurais écouté ces folies ; pour l'amour du ciel, ne les écrivez plus.

» J'ai beaucoup de commissions à vous donner, dont vous trouverez le détail dans la note que je joins à ce billet. En récompense, je vous autorise à m'envoyer un compliment de nouvelle année, envers, si vous voulez, pourvu qu'ils soient raisonnables. Je ne sais pourquoi, dès qu'on écrit envers, on se croit obligé de tutoyer une malheureuse femme et de lui dire les choses les plus extravagantes.

» Mes souvenirs à vous et à nos amis. Mon oncle vous envoie ses compliments.

» ANDRÉE DE MORIZAN. »

AMAURY A ANDRÉE.

« Paris, décembre.

» Madame et amie,

» Ma lettre ne vous a pas fâchée; mais, ce qui est pis, je vois qu'elle vous a déplu. Votre réponse m'a fait songer à Rémus, qui paya de sa vie le plaisir d'avoir sauté le fossé qui marquait l'enceinte de Rome. A l'avenir, je ferai de mon mieux pour ne pas franchir la limite que vous m'avez tracée, car il m'en a coûté cher pour une fantaisie que je croyais bien inoffensive.

» Dans cette situation, je m'en suis ouvert à Gon-



tran, qui est aussi votre ami. Comme il a toujours des idées originales, il me proposa d'aller passer une semaine à Monaco, et nous sommes partis. En route, me voyant en proie à des pensées moroses, il a cherché à m'en distraire; mais le souvenir d'une disgrâce imméritée me tenait au cœur. Plus nous approchions du soleil, plus mes idées devenaient sombres. Ayant roulé dans ma tête un plaidoyer victorieux pour obtenir mon pardon, je priai mon compagnon de l'écouter et de jouer un instant le rôle de confident de tragédie. Gontran me déclara, dans les termes les plus formels, qu'il gardait son impression et réservait son jugement; il trouva que mon projet de discours était un procédé d'un goût très-déplorable et de nature à aggraver ma situation déjà fort compromise; enfin, qu'ayant brûlé mes vaisseaux, je ne devais pas chercher à me sauver à la nage. En présence de son refus et désespérant de l'intéresser à ma cause, je résolus d'attendre le cours des événements futurs, tels que la destinée voudra bien les arranger, et m'en remettant à votre discrétion sur une question que vous avez jugée en dernier ressort.

» Notre séjour à Monaco s'est accompli sans incidents. De retour à Paris, nous avons diné au cabaret; puis nous avons regagné nos pénates pour savoir si quelque fâcheuse nouvelle ne nous atten-

dait pas ; enfin nous nous sommes retrouvés le soir chez la douairière de Valbrun, à laquelle Gontran raconta ma disgrâce et qui acheva de m'accabler.

» Noël est passé. Nous avons fait le réveillon entre intimes, et on a porté un toast aux absents. Il me sera permis de vous dire quel vide vous avez laissé dans ce cercle fidèle ; votre nom est revenu souvent au milieu des souvenirs d'autrefois.

» Voici le 1<sup>er</sup> janvier. Celui qui naîtra sous ce signe est destiné à envoyer des cartes de visite, des bonbons, des boîtes et des joujoux. Il sonnera à toutes les portes, récitera des phrases à la vanille, des compliments glacés, des doléances confites, recevra et distribuera des baisers judaïques.

» Je suis chargé des vœux et des souhaits, des souvenirs et des espérances de tous vos amis, ainsi que des cadeaux qui vous sont destinés. Lettres et colis sont en route. Pour moi, madame et amie, malgré votre autorisation, je ne puis vous faire un compliment en vers. La muse qui pouvait m'inspirer suit ma plume d'un œil sévère,

Et si je le disais pourtant que je vous aime,  
Je sais, brune aux yeux bleus, que vous m'en puniriez.

» AMAURY DEVILLERS.

» Tous mes vœux sincères et mes souvenirs, je vous prie, à M. de Morizan. »

ANDRÉE A AMAURY.

« Roche-d'Or, janvier.

» Je ne veux pas commencer l'année par un reproche, et comme vous avez les charges de l'amitié, il est juste que vous en ayez aussi les bénéfices. Je tiens d'abord à vous remercier de toute la peine que vous avez bien voulu vous donner pour nos amis et pour moi, et à vous offrir tous mes vœux de bonheur. Comme vos remords ne paraissent pas vous avoir ôté l'esprit et le goût des plaisirs mondains, je vous les laisse. Libre à vous de les enterrer avec la défunte année; pour moi, je ne veux pas y penser, et nous n'en parlerons plus.

» On a célébré la Saint-Nicolas, le 6 décembre, chez mon oncle. Tous les enfants de Roche-d'Or et des environs, riches et pauvres, étaient invités au repas présidé par M. Daphnis. C'était le seul personnage sérieux de la réunion, et tout le monde s'était abstenu d'y prendre part pour laisser la liberté la plus entière aux écoliers, qui ont passé la journée le plus gaiement du monde.

» Il y a encore eu une petite fête à la maison le soir de Noël. Malgré le froid et la bise, on a pris les lanternes et on est allé à la messe de minuit, à la chapelle. On y avait transporté l'orgue de M. Mi-

chaël, qui est organiste d'Ajoye, et M. Daphnis a chanté les *leçons*. Il y a loin de cette chapelle de village à la Madeleine et du berger chanteur aux chœurs de l'Opéra; mais cette humble cérémonie n'a-t-elle pas un caractère plus touchant et religieux pour célébrer la naissance de l'Enfant Jésus dans une étable?

» A souper, le curé, qui est d'Arbois, nous a dit un vieux quatrain populaire sur son pays, que je vous envoie :

Puisque chez les hommes profanes  
Il voulut, la première fois,  
Paraitre environné des ânes,  
Pourquoi ne pas choisir Arbois?

» Je ne vous parle pas du Jour de l'an. Le temps m'a dispensée de recevoir et de rendre des visites, et je ne compte pas aller à Val-d'Ajoye avant Pâques.

» Le 6 janvier, Placide a mis sur la table la galette traditionnelle, et on a tiré les *Rois*. Mon oncle y avait glissé une fève d'or. C'est M. Michaël à qui le sort l'a donnée. Nous devons être parrain et marraine de la petite-fille de M<sup>me</sup> Tiercelin; il m'a choisie pour sa reine et m'a offert la fève d'or. En l'ouvrant, j'ai trouvé un petit papier en forme de devise de papillote, où il y avait une ballade de circonstance composée par le berger savant qui

est, comme vous savez, mon poète ordinaire :

« Celui qu'elle choisira pour son roi ne sera son chevalier qu'une heure ;

» Celui qu'elle choisira pour son chevalier sera roi toute sa

» Franchement, est-ce que le quatrain du curé ne vaut pas les épigrammes des journaux à la mode, et les compliments du berger, les madrigaux de nos amis, sans médire des vôtres ?

» Nous étions enfermés dans le cirque des montagnes, que la bohémienne appelait sa grande prison ; nous sommes maintenant ensevelis sous la neige. Quand mon oncle a voulu faire manœuvrer la pompe à l'eau bouillante, on s'est aperçu que le froid avait desséché le cuir des pistons. En attendant qu'elle soit remise en état, on fait des tunnels et des arcades, pour communiquer de la maison au chalet qui est à l'extrémité du jardin. Les pauvres oiseaux viennent frapper du bec aux vitres de ma chambre. On leur sème du pain et des graines partout, et ils se réfugient par milliers sous les galeries de la cour intérieure. Ces jolies bêtes savent si bien qu'on ne leur veut pas de mal, qu'elles s'abattent sur moi quand je passe.

» Voilà le tableau fidèle de mes journées d'exil. J'ai fini par m'habituer à la solitude. C'est une amie quand on la connaît depuis longtemps. Je

prends goût aux lectures sérieuses. J'aime les comédies de Molière, surtout le *Misanthrope*. Vous, monsieur le professeur, expliquez-moi donc pourquoi Célimène et Eliante préfèrent Alceste à Philinte ? Je crois qu'elles ont raison ; à leur place, j'en aurais été folle.

» Tous nos souvenirs à vous et à nos amis, en particulier à M. Gontran, qui m'a fait une bien agréable surprise en m'envoyant le portrait de M<sup>me</sup> de Valbrun.

» ANDRÉE DE MORIZAN. »

« Le style a un sexe », a dit Marivaux, et quand une femme écrit, elle se révèle tout entière. C'est ce qui donne tant de charme et de saveur au style féminin, toujours naturel et simple.

La correspondance d'Andrée était plutôt le journal de ses heures d'exil que des lettres à un ami, où elle fixait des impressions dont elle aimerait plus tard à retrouver le souvenir. Amaury devait les lui rendre à son retour. Sous leur forme ironique et légère, un observateur sagace et pénétrant eût deviné bien des pensées dont elle gardait le secret. Elle jouait fort consciencieusement son rôle de Célimène, et, sous ce masque complaisant, elle écoutait, attendrie et surprise, les premiers murmures de son cœur endormi.

Pour connaître les femmes et les comprendre, la science est d'un faible secours et ne peut donner la clef de leur mystérieux alphabet. Aussi Daphnis, avec l'instinct vierge de la nature, avait-il deviné qu'elle subissait l'influence de Michaël. Le Père Anselme avait lu sous la peau, mais en pénétrant jusqu'au cœur, son investigation profonde n'était guère différente de l'attention qu'il eût accordée à l'étude d'une plante. Pour lui, la femme ne représentait qu'une fleur humaine dont les propriétés étaient nuisibles ou salutaires. La passion de Michaël était trop intense et trop exclusive pour ne pas être aveugle, et pour lui permettre de considérer froidement son idole. Quant à Amaury, la cruelle leçon qu'elle lui avait infligée montrait assez qu'il ne la connaîtrait jamais, même après l'avoir perdue. Son marivaudage élégant et spirituel n'était ni le langage d'un ami désintéressé, ni celui d'un amant discret et sincère. Il se trompait en se croyant le favori de cette châtelaine, et il avait fallu la vive lumière d'un éclair fugitif pour lui dessiller les yeux. Ce rappel à l'ordre pouvait lui fermer la bouche, mais il ne pouvait lui ouvrir le chemin du cœur d'Andrée.

Loin de Paris et du monde, dégagée des influences extérieures, déjà initiée au rythme sourd des harmonies de la nature, qui font vibrer les cordes



graves du cœur et de l'intelligence, seule et repliée, elle cherchait la vérité. La correspondance d'Amaury prouvait une grande vanité; elle trahissait une arrière-pensée, un calcul, une marche progressive vers un but apparent, le mariage. Se croyant à couvert sous le pavillon d'une amitié dont il avait les privilèges, il avait démasqué ses batteries; mais le ton de sa dernière lettre avait froissé chez Andrée une fibre délicate. Sa réponse amicale ne commençait plus par la formule : « *My dear sir* »; le mot *amitié* n'y était pas prononcé. Sa réserve disait clairement qu'elle n'entendait donner à personne le droit d'interpréter ses sentiments et encore moins de les interroger. Toutes les femmes méprisent les esclaves, et elles n'obéissent qu'aux dominateurs.

## XII

## LES TRISTES D'OVIDE.

Tout le monde a lu le roman de Walter Scott, *la Jolie fille de Perth* ou *la Journée de Saint-Valentin*. C'est la fête des amoureux, et elle tombe le 14 février. Au lever du soleil, le premier garçon qui aperçoit une jeune fille, et la première jeune fille qui aperçoit un garçon, sont *valentins*. Le *valentin* porte les couleurs de sa *valentine*, et il est de droit son chevalier pendant une année entière. Aussi, on comprend que ce jour-là on ne confie pas au hasard sa première rencontre. En Angleterre, on regarde comme un augure favorable et particulièrement heureux que l'un des deux *valentins* trouve l'autre endormi, et l'éveille en accomplissant une cérémonie intéressante, c'est-à-dire en lui donnant un baiser d'affection. Notez encore, — ceci pour les lectrices françaises, — que l'usage était alors d'embrasser sur la bouche et non sur la joue ; saint Valentin l'exige ainsi,

Ce jour-là, Michaël était décidé à rester dans sa chambre. Il épiait l'apparition d'Andrée. Il n'attendit pas longtemps, et de son poste d'observation, il put l'apercevoir se dirigeant du côté du chalet. Il se dit qu'elle avait sans doute oublié cette date, et que si elle n'en ignorait pas la signification particulière, l'idée de le choisir pour *valentin* devait être bien loin de sa pensée.

Un coup sourd et discret, frappé à la porte comme par une main gantée, retentit dans le cœur de Michaël et le fit tressaillir.

Il s'empressa d'ouvrir.

— Vous n'êtes pas encore sorti? dit Andrée en jetant un regard autour d'elle... Vous écriviez?

— Au père Anselme.

— Le jour de *Saint-Valentin*, ce n'est pas bien de s'enfermer dans sa chambre... Avouez que vous auriez été fâché de rencontrer Placide?

— J'en conviens, madame, puisque le hasard...

— Monsieur Michaël?

— Madame?

— Le hasard est toujours le complice de *Saint-Valentin*. Est-ce qu'il n'est pas d'usage d'embrasser la personne qu'on rencontre la première?

— Autrefois, oui, madame; mais je crois qu'aujourd'hui cette mode est tombée en désuétude.

— Il y a des modes qui ne changent pas. Embrassez-moi, monsieur Michaël.

Comme elle présentait sa joue rose et fraîche comme une fleur d'amandier, Michaël y déposa un baiser si respectueux qu'elle ne put retenir un léger sourire, qui voltigea sur ses lèvres comme une abeille autour d'une fleur.

— Je venais vous demander de remettre ces lettres au piéton.

— J'y vais à l'instant.

— La vôtre n'est pas finie. Achevez-la.

— Ma lettre n'est pas pressée, et je ne comptais pas l'envoyer aujourd'hui.

— Comme vous voudrez.

Michaël mit son chapeau et sortit.

La porte était à peine refermée qu'Andrée s'empara tranquillement de la lettre inachevée restée sur la table, puis elle prit connaissance de celle du Père Anselme. Elle jeta ensuite un regard sur un petit registre noir qui parut vivement l'intéresser; mais comme cette lecture demandait du temps, elle quitta la chambre en l'emportant avec la même sérénité.

En rentrant au chalet, sa mission remplie, la première chose qui frappa Michaël fut la vue des deux lettres dérangées et l'absence de son *Cahier noir*. Il hésita un instant, comme s'il délibérait sur

la conduite à tenir; puis, se ravisant, il reprit sa place au coin du feu pour achever sa lettre.

LE PÈRE ANSELME A MICHAEL.

« Consolation. — Février.

.....

» Il est des êtres doués du privilège d'exercer sur d'autres l'influence fatale d'un terrible pouvoir. Ils ont la prunelle pailletée d'or des fauves. Ainsi le chat s'empare de la souris paralysée; l'oiseau descend de branche en branche, attiré par le serpent immobile. Chez les êtres inférieurs, c'est la fascination; chez les dominateurs, c'est la volonté. Parfois, dans ses caprices bizarres, la nature même se plaît à pétrir une argile étrange. Elle choisit et combine ses métaux, elle jette dans ses moules des types uniques, puis, son œuvre achevée, elle les abandonne à la destinée. Dieux terrestres aux pieds fragiles, on les voit émerger des rangs pressés du troupeau vulgaire, comme les statues de marbre se dressent au-dessus des pavés d'une place publique. Ils traversent le monde, fléaux et bienfaiteurs, sacrificateurs ou victimes, ministres de colère ou apôtres de consolation. Eblouissants et rapides météores, ils laissent à tra-

vers les siècles un sillon de sang qui féconde ou une grande traînée lumineuse qui éclaire l'humanité. C'est la race des dominateurs, marqués par Dieu pour recevoir et transmettre son éternel mot d'ordre.

» Sans considérer ces exceptions supérieures, il y a peu d'hommes capables d'aimer. Je n'ai pas reçu cette faculté, la plus rare, la plus précieuse et la plus pure dont le ciel puisse douer un de ses enfants privilégiés ; il m'a seulement été permis d'en étudier les manifestations sur quelques âmes d'élite comme la vôtre. Vous avez éprouvé le besoin de sentir votre vie suspendue à quelque chose de plus saisissant qu'un rêve, de plus profond que l'amitié, de plus absolu qu'une idée. La passion vous obsède, c'est Vénus tout entière à sa proie attachée. Vous aimez, Michaël. Pour une heure d'amour vous perdriez le monde ; mais, vous le reconnaîtrez un jour, il y a un sentiment plus sublime et plus noble que l'amour terrestre pour une créature, c'est l'amour divin de l'humanité.

» Si vous allez jusqu'au fond de votre pensée, vous y découvrirez une vérité singulière : la passion ne vient pas du dehors, elle est en nous. C'est une force rayonnante qui se manifeste dans des conditions particulières. Elle s'alimente d'elle-même ; et ce principe peut se démontrer par un

terme de comparaison : Un homme a la passion du jeu. Quel est le double caractère de ses émotions ? Gagner ou perdre. Mais la passion est indépendante du résultat. Jouer, voilà la question. Ainsi de l'amour. Être ou n'être pas aimé, gagner ou perdre sont deux modes différents. Jouer, aimer, tout est là, l'âme est dans sa plénitude d'activité, et le reste n'est rien. Le plaisir et la douleur sont des mots vides ; l'école des stoïciens professait cette théorie dans l'ordre des sensations : il appartenait au Christ de la révéler au monde par l'exemple et la doctrine.

» La loi mystérieuse qui gouverne les créatures a voulu que votre destinée soit entre les mains d'une femme assurément digne de respect et d'hommage ; mais qu'en fera-t-elle ? Que ferez-vous à l'heure de la séparation ? Dois-je le dire ? Comment le dire ? Pourquoi le dire ? Rappelez-vous alors les enseignements et les leçons des maîtres, la devise du renoncement aux choses de ce monde : « *Tout quitter sans regret, tout aimer sans espoir.* »

• L'enceinte étroite d'un village suffit à l'accomplissement de la plus vaste destinée, et la condition la plus humble n'est pas un obstacle à la réalisation de nos rêves les plus gigantesques, pourvu que ces rêves aient leur source dans la vie morale de l'âme et non dans la vie sensuelle de



l'imagination. Cependant la loi de repos n'exclut pas la loi d'activité, et vous pouvez partir. Vous souffrirez toujours, mais vous ne souffrirez pas à la même place, et le Temps a des battements d'ailes qui endorment la douleur.

» Venez me voir, mon fils, et si l'affection de votre ancien maître ne peut vous guérir, elle vous consolera.

» *Vale et me ama. — Pax.*

» A. »

MICHAEL AU PÈRE ANSELME,

« Roche-d'Or. — Février.

» Cher et vénéré maître,

» J'ai voulu partir, *elle* ne l'a pas permis, et elle connaît mon secret. Je ne pouvais pas plus m'en cacher que m'en défendre. Quand cet amour n'aurait servi qu'à la distraire pendant les longues heures de son exil mondain, il n'aurait pas été stérile. Je ne me fais aucune illusion sur l'avenir et le sort qui m'attend. Ici, dans la solitude, mon absence pourrait lui laisser un vide; à Paris, mon souvenir ne tiendra pas plus de place que celui des objets extérieurs auquel il sera lié dans sa pensée.

» Comme un plongeur, sous la profondeur des

abîmes, je vois une perle que ma main ne peut saisir. Je me sens maître de moi, ma résolution est prise et je l'exécuterai sans faiblesse. Elle perdue, je partirai, loin de ces montagnes où chaque arbre, chaque pierre me parle d'elle. C'était pourtant quelque chose que son amitié ; mais je refuse cette ombre d'affection dont l'amour ne veut pas. Heureux celui qui peut dire : « *Patiens quia æternus* ; » je ne puis même dire : « *Impatiens quia brevis*. » Tout finira bien, si je peux obéir à ma devise : « *Souffre et meurs sans parler*. » Elle saura plus tard... »

La lettre inachevée s'arrêtait là, et c'est en vain qu'Andrée s'ingénia à chercher la conclusion de la pensée.

A l'exemple d'Ovide, exilé chez les Scythes, Michaël écrivait ses *Tristes*, et c'est ce confident qu'Andrée voulait interroger.

#### LE CAHIER NOIR.

Les premières lignes du *Cahier noir* témoignaient que le jeune maître d'école de Roche-d'Or ne songeait pas à noter les incidents de sa vie avant l'arrivée d'Andrée. Nous en reproduisons

quelques traits, qui montrent sous une autre face le caractère des héros de cette idylle.

« ... On aime à écrire lorsqu'on a besoin d'un confident insensible qui ne console pas, mais qui écoute.

» Les impressions de l'homme, même les plus vives et les plus intenses, subissent comme une décoloration progressive. J'écrirai donc chaque soir une ligne de souvenir, pour marquer, comme les anciens, les jours heureux ou néfastes d'une pierre blanche ou noire. Bientôt il ne me restera plus que ce petit cahier qui, seul, me parlera d'elle.

» ... La comtesse de Morizan est arrivée. Si le Père Anselme la voyait, il dirait que c'est une *charmeuse*. Elle a des manières simples, naturelles et distinguées. Elle a une beauté calme et reposée. Son teint est délicat comme les feuilles d'une rose-thé. Elle parle haut et librement. Elle est ignorante à plaisir, mais elle s'intéresse aux moindres choses avec curiosité. Elle est musicienne. J'entends encore sa voix, quand elle a chanté ces deux vers italiens :

*O printemps, jeunesse de l'année!*  
*O jeunesse, printemps de la vie!*

» Ces vers n'ont plus leur couleur et leur amoureuse harmonie dans notre langue, comme celui-ci de Longfellow :

Aimer, c'est du soleil, et haïr, c'est de l'ombre.

» ... J'ai voulu lui décrire le lever du soleil sur les cimes de Roche-d'Or. Il faut avouer que la parole est une sotte traduction.

» ... Hier matin, je l'observais de loin. Elle marchait dans l'herbe au bord de l'eau, et je me rappelle cette phrase du poète :

« L'étoile qui brille à l'horizon ne connaît pas les yeux qui la regardent, mais elle est connue du moindre pâtre qui chemine sur le coteau. »

» ... C'est de la folie d'aimer cette femme. Comment cela finira-t-il? Je dirai de mon amour ce que les Russes disent de l'eau-de-vie : *Bois, tu mourras; ne bois pas, tu mourras tout de même.*

» ... Elle a des mots profonds. Elle a dit ce soir, en parlant d'une menace de Stella : « *L'art de se venger est peu connu.* »

» Elle a répondu à son oncle, parlant d'un meurtre

nier millionnaire qui ne sait pas lire et qui s'ennuie :

« Dieu nous enseigne le mépris des richesses  
» par la façon dont il les distribue. »

» ... Elle m'a demandé pourquoi je n'avais pas d'ambition. C'est que la vie est une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr, et je n'ai pas eu de jeunesse. L'âme humaine ne fleurit pas à l'ombre.

» ... Daphnis fait la classe à ma place. Le Père Anselme a raison de dire que l'oisiveté est l'hameçon avec lequel le diable pêche.

» ... Elle reçoit souvent des lettres d'un ami de Paris, qui est professeur. Il ne me semble pas que je doive en être jaloux. Si elle l'aimait, elle parlerait de lui moins librement.

» ... Daphnis lui plaît assez, mais elle est d'une réserve armée avec Stella. Je crois que les femmes ont entre elles une haine instinctive. Stella lui tient tête et ne cherche pas à lui plaire.

» ... Aujourd'hui, après dîner, elle a voulu venir à la maison d'école pour choisir des livres. Elle a le sentiment des belles choses ; mais, en poésie,

comme en musique, rien ne la passionne. On dit cependant que les lacs ont leurs tempêtes.

» ... Je suis installé au chalet. Du coin de la galerie, je peux voir les fenêtres de sa chambre.

» ... Elle a passé trois jours à Ajoye. J'ai compris pour la première fois combien la mesure du temps est arbitraire; il y a des heures bien longues et des journées bien rapides. Je suis allé à Consolation. Le Père Anselme n'était pas content de moi. Nous avons renouvelé la fameuse discussion ou plutôt la fable légendaire du *Concile de Trente*. Il a passé en revue les opinions des Pères et des philosophes sur la femme depuis les temps bibliques. J'ai noté quelques fragments de la thèse générale du Père Anselme; malheureusement, la science de l'âme est inutile. Je lirais mille volumes contre les femmes et j'écouterais un discours qui durerait une année, cela m'empêcherait-il d'aimer? Je sais le nom de ma maladie en latin, en grec et en hébreu, cela m'empêchera-t-il d'en mourir?

#### OPINION DU PÈRE ANSELME.

« Les Français sont légers en apparence; je les trouve sérieux, égoïstes et calculateurs jusque

dans leurs plaisirs. Ils passent pour le peuple le plus spirituel de la terre, parce que ce peuple est représenté par une petite légion d'hommes supérieurs dont l'Europe entière ne ferait pas la monnaie. Leur politesse et leur grâce tant vantées sont l'arme dont ils se servent le mieux avec les femmes. Ils leur débitent des futilités charmantes, comme on donne des pralines aux enfants ; ils s'en amusent comme d'un joujou inventé pour les distraire et les délasser de leurs occupations graves ; ils causent avec elles comme avec des poupées parlantes. Leurs mariages sont souvent des spéculations, et leurs lois n'accordent pas même à la femme le droit des esclaves, qui peuvent en appeler au juge pour changer de maître. »

» ... Le Père Anselme l'a vue. Il n'a pu se défendre de la séduction qu'elle exerce et qui semble faire partie de l'air qui l'entourne. Il a pitié de moi ; mais j'aime mieux souffrir les tortures de l'âme et adorer une idole insensible que de sentir mon cœur engourdi. Si, d'un mot, je pouvais redevenir ce que j'étais avant de l'avoir connue, je ne le dirais pas. Pourtant, je souffre bien.

» ... Quelle richesse dans la poésie de l'Orient ! Elle brille de toute la splendeur de son soleil. Je



viens de lire ce cri de guerre : « *Le paradis est à l'ombre des sabres.* » En fermant le livre, je me suis retrouvé maître d'école comme devant. La sagesse orientale a raison : « Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché. » Malgré moi, toutes ces images se présentent à ma pensée. Il faut vivre aujourd'hui ; nous verrons demain.

» ... Voilà Stella en fuite, retrouvée et partie. Tels sont les jeux de la destinée. Elle m'a promis de revenir au printemps, et nous repartirons ensemble avec les hirondelles.

» ... Je me suis révolté comme un esclave, j'ai rompu ma chaîne de fer, et elle est remplacée par une chaîne de fleurs. Je suis son ami. Que les paroles d'une femme aimée savent bien le chemin du cœur ! Elle ment, on le sait, et on la croit. L'amour est comme la foi : il ne discute pas, ou il cesse d'exister. »

.....

Cette lecture impressionna Andrée, et elle resta longtemps songeuse. Il ne lui vint pas à l'idée de s'excuser de son indiscretion. Quand elle vit Michaël sortir du chalet à l'heure du dîner, elle alla

dans sa chambre, replaça le *Cahier noir* à la place où elle l'avait pris, et se rendit à la salle manger de ce pas nonchalant qui fait songer à la marche des déesses. Se souvenant alors de la lettre inachevée, elle dit à Michaël, qui l'attendait en compagnie de l'oncle Clément :

— Quelle est donc cette chose que je saurai plus tard ?

— Qu'une année d'amour est plus pleine qu'un siècle d'amitié.

— Est-ce aussi votre sentiment ?

— Mon opinion importe peu sur une telle question. Pour moi, je me contenterais d'un mois, d'une semaine, d'un jour, d'une heure.

— Vous faites bien de vous arrêter, Michaël, dit l'oncle Clément avec bonne humeur, car, à ce compte-là, vous finiriez par vous contenter de rien.

— Il faut bien que je m'en contente, monsieur le maire.

ANDRÉE A AMAURY.

« Roche-d'Or. Dimanche. Avril.

» Cher monsieur et ami,

» La pluie tombe depuis ce matin, et en voilà pour longtemps. Après dîner, je me suis enfermée.

dans ma chambre avec la bonne intention d'écrire une lettre aussi longue que la journée. Ce n'est ni le temps ni le désir de causer avec vous qui m'ont manqué pour exécuter ce beau projet, c'est tout simplement que je n'ai rien trouvé à vous dire. Mettez cela sur le compte de l'absence d'événements à raconter, du vide de mes idées, du manque d'inspiration; attribuez-le au calme et à la monotonie de notre existence de Robinsons; mais, franchement, je me mettrais l'esprit à la torture sans remplir les quatre pages blanches de ma lettre. Depuis plus d'un mois, à part mes promenades et mes lectures, je peux dire que j'ai observé le carême; je ne savais pas être si près de la vérité, en vous écrivant que nos amis feraient le carnaval à Paris, et que c'est moi qui ferais pénitence. Il y a eu un bal masqué à Ajoye pendant les jours gras; je n'ai eu ni l'envie ni le courage d'y aller.

» Enfin, le carême est passé, et je n'entendrai plus les *écregnoles*. Sans douter de votre savoir, vous ne devez pas connaître ce mot-là. Les *écregnoles* sont d'énormes crécelles que les enfants font tourner à la porte des maisons pour annoncer les offices pendant la semaine sainte, en remplacement des cloches qui sont allées à Rome. Elles sont revenues à Pâques avec les premiers jours du printemps. Il fait déjà bon courir la campagne par un

beau soleil du dimanche, en écoutant le carillon des cloches du village. Bientôt les montagnes seront vertes, les hirondelles sont en route, et j'espère que vous arriverez en même temps.

» Ma mère, qui a passé tout l'hiver dans le Midi, m'écrit pour m'annoncer son départ à la fin du mois de mai. Elle séjournera quelque temps à Paris et compte bien que vous serez son compagnon de voyage. Tout est préparé pour vous recevoir; mon oncle vous attend et vous envoie ses meilleurs sentiments avec les miens. J'ai écrit à M<sup>me</sup> de Valbrun.

» Rappelez-moi encore à son souvenir et à celui de nos amis qui n'ont pas oublié l'exilée des montagnes.

» ANDRÉE DE MORIZAN. »

AMAURY A ANDRÉE.

« Paris. Avril.

» Madame et amie, je vous écris ce billet pour ne pas vous faire attendre ma réponse. Je n'ai pu obtenir à grand'peine qu'un congé de quinze jours, et il faut en retrancher au moins trois pour le voyage. Peut-être une prolongation me sera-t-elle accordée; mais j'ai peu d'espoir. Je suis donc entièrement à la disposition de madame votre mère,

et je me tiendrai prêt à partir à la date qu'elle voudra bien fixer.

» Je ne suis pas très-rassuré sur l'accueil que vous me réservez, et je ne puis me dissimuler que vos dernières lettres ne sont pas encourageantes. Cependant je ferai de mon mieux pour effacer une impression défavorable ; si ma plume a pu courir trop vite, je crois que je puis dire encore : « *Tout est perdu, fors l'amitié* ». Par exemple, je n'oserais ajouter le distique :

Souvent femme varie,  
Bien fol est qui s'y fie.

» Tous nos amis attendent votre prochain retour.

» Mes remerciements, je vous prie, à M. de Morizan pour la gracieuse hospitalité qu'il veut bien m'offrir en votre honneur.

» Veuillez agréer, madame et amie, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

» AMAURY DEVILLERS. »

## XIII

## EXPÉRIENCE.

Andrée disait vrai dans sa lettre qu'on vient de lire : rien n'était venu changer le cours de sa vie monotone, et son intimité avec Michaël était devenue une douce habitude qui ne pouvait en troubler la paisible harmonie. Jamais deux êtres n'avaient si bien justifié le dicton : *C'est l'eau qui dort qui noie.*

Au commencement du mois de juin, quelques jours avant l'arrivée d'Amaury et de M<sup>m</sup><sup>e</sup> Henselin, un de ces véhicules de montagne, dont la caisse a l'air d'être posée en travers et qu'on appelle *voitures de curé*, amena le Père Anselme à Roche-d'Or. Après avoir salué M. de Morizan et pris des nouvelles de sa nièce, il traversa le jardin d'un pied familial, monta l'escalier du chalet, et pénétra dans la chambre de Michaël, qu'il trouva fumant d'un air taciturne.

A la vue de son ancien maître, le disciple se leva pour l'embrasser :

— Mon cher fils, dit le Père Anselme, que faites-vous ici ?

— Rien d'utile, mon Père.

— Ce chalet, que vous occupez en ce moment, n'est-il pas destiné à recevoir un nouvel hôte ?

— Je le croyais, et, par avance, j'avais informé M. de Morizan que j'étais prêt à le remettre à sa disposition ; il m'a répondu qu'il avait pris ses mesures et qu'il me priait d'y rester.

— Je vois alors qu'il faut agir comme Mentor précipitant Télémaque à la mer pour lui faire quitter l'île de Calypso. Voici une lettre pour Rome.

— Quand dois-je partir ?

— Aujourd'hui même. Faites vos préparatifs.

Michaël ouvrit une malle recouverte en peau de sanglier. Au bout de quelques instants, il en ferma le cadenas de cuivre.

— C'est bien, dit le Père Anselme. Je vois que j'ai formé un homme... c'est bien.

— La voici..., dit Michaël d'un ton bref.

— Eh bien ? Pourquoi cette émotion ? Que sert-il de lui donner le spectacle d'un regret inutile ?

— C'est vrai.

— Vous nous laisserez seuls.

Andrée apparut dans l'encadrement de la porte.



Placide la suivait, tenant un plateau qu'elle déposa sur la table.

Michaël s'inclina et sortit, suivi de la gouvernante.

Un coup d'œil suffit à Andrée pour juger la situation : une armoire ouverte, une malle fermée au milieu de la chambre, des papiers en désordre, tout annonçait un départ.

A la suite de ce rapide examen, son regard s'arrêta sur le Père Anselme, qui trempait un biscuit dans un verre de vin d'Espagne.

— Est-ce que vous venez nous enlever M. Michaël, mon Père? dit-elle après l'échange des courtoisies ordinaires.

— Oui, madame.

— Séjournera-t-il longtemps à Consolation?

— Il ne va pas à Consolation.

— Où va-t-il donc?

— A Rome.

— A Rome?

— Oui, madame.

— Ce voyage est-il nécessaire? Puis-je savoir?..

— Madame, dit le Père Anselme, permettez-moi de vous parler de Michaël comme s'il était mon fils.

— Il vous aime comme un père,

— Je le sais, et c'est à son père qu'il obéit en ce moment. Vous l'avez honoré de votre amitié, madame. La vôtre est loyale et sincère; la sienne ment. Les femmes savent qui les aime; vous n'ignorez pas qu'en lui donnant le titre d'ami, il en respecterait les devoirs, et, sans parler des barrières qui vous séparent, il a suffi pour lui ôter toute ambition et toute espérance. Vous quitterez bientôt Roche-d'Or. Il vaut mieux qu'il parte avant vous.

— Si c'est là le seul motif de son départ, ne peut-il pas attendre le mien?

— Madame, il ne faut pas demander à la créature plus qu'elle ne peut donner : au chat plus que patte de velours, au chien plus que sa vie, à l'homme plus que de l'amour. Depuis trop longtemps je le laisse s'abreuver du poison de vos yeux. Ne jouez pas avec le lion. Si la raison commande, la nature a des lois, et Michaël peut devenir redoutable. Si vous ne le jugez pas ainsi, c'est que vous ne le connaissez pas.

— J'aurais pourtant désiré que M. Michaël pût rester encore quelques semaines avant de nous faire ses adieux.

— Soit, madame; ce désir doit être écouté comme une volonté dernière.

— Et si je voulais le retenir?

— Essayez, madame.

Andrée descendit lentement les marches de l'escalier.

Michaël errait dans le jardin qui avait été son paradis terrestre, désespéré comme le premier homme après sa chute.

— Monsieur Michaël, dit-elle en marchant à lui, le Père Anselme vient de m'apprendre votre départ pour Rome, et j'ai obtenu l'ajournement de ce voyage. Seriez-vous resté sur ma prière?

— Celui à qui j'avais engagé ma parole pouvait seul m'en délier.

A ce moment, le Père Anselme s'approchait d'eux, et l'oncle Clément ne tarda pas à les rejoindre après avoir fait prévenir le curé de Roche-d'Or.

Pendant le dîner, le Père Anselme raconta quelques épisodes des missions qu'il avait autrefois accomplies. Il avait vu Jérusalem, la cité divine; Rome, symbole de l'éternité terrestre, pleine d'ombre et de silence; Athènes, la ville des souvenirs encore pleine de lumière; Paris, le volcan du monde, aux cendres brûlantes et infécondes.

Vers trois heures, il prit congé de ses hôtes. La comtesse de Morizan voulut l'accompagner jusqu'à la voiture.

— Mon Père, j'ai encore une demande à vous faire, lui dit-elle avec un soupir. Si vous défendiez à votre élève de m'aimer, vous obéirait-il?

— Je suis venu trop tard, madame... Voulez-vous un conseil?

— Il sera respectueusement écouté.

— Cela ne veut pas dire qu'il sera suivi.

— Je le suivrai.

— Aimez Michaël, ou laissez-le partir.

En rentrant dans sa chambre, Andrée aperçut un bouquet de violettes sur le plancher. Michaël, sans doute, l'avait lancé par la fenêtre ouverte. Elle respira le frais bouquet et le mit dans une tulipe de cristal.

Une des tourterelles se posa sur sa main. Elle sourit mystérieusement à la vue de l'oiseau cher à Vénus, emblème des amours fidèles, et déposa sur ses ailes un baiser léger comme une fleur.

## XIV

## AMAURY.

Amaury Devillers était un jeune homme d'une trentaine d'années, aux allures élégantes, mais infatué de sa personne. Il avait ce type régulier et banal des têtes de cire, le teint mat, de belles dents, les favoris à l'anglaise. La bouche, légèrement convulsée, et les cheveux qui commençaient à déguiser une calvitie précoce, donnaient de la distinction à l'ensemble de sa physionomie. Instruit et spirituel, il savait parler la langue à la mode, était au courant des nouvelles et cultivait de nombreuses relations. Avec l'expérience que donne la fréquentation du monde, il avait toujours été parfaitement raisonnable. Rompu à toutes les habitudes de la bonne compagnie, il en avait toutes les élégances, toutes les délicatesses de convention et tous les préjugés. C'était un clavier complet dont toutes les notes étaient fausses, de la première à la dernière, mais dans une si exacte proportion de

tons et de demi-tons, qu'une note étant donnée, le reste suivait, comme un chanteur qui, ayant attaqué un air trop haut ou trop bas, achèverait son morceau sans pouvoir rentrer dans la tonalité.

C'est une comédie générale. Chacun joue son rôle du mieux qu'il peut, selon les nécessités de la vie. L'homme est un caméléon qui se transforme selon les temps, les lieux, les circonstances et les personnes, les changements d'humeur, les variations du caractère et les caprices de l'esprit. Il change de masque en sortant d'une maison pour entrer dans une autre, de langage et de physionomie avec chaque interlocuteur. Nous ne sommes pas même nous dans la solitude. Et puis, nous avons tous présent à nos yeux un certain idéal qu'on s'est proposé pour modèle, et auquel on s'efforce de ressembler. Le jugement est tellement faussé par cette comédie perpétuelle des marionnettes humaines, qu'il devient bientôt impossible de discerner ce qui est de l'homme et ce qui est du comédien.

Amaury s'était pris d'une belle passion pour la comtesse de Morizan, et ce sentiment s'alliait sans effort aux froides conceptions de son imagination sérieuse et réfléchie. Il voyait en elle les grâces attractantes de Célimène unies aux qualités solides d'Éliante, et, ce qui ne gâtait rien, une condition

de fortune qui n'était pas à dédaigner. Un mariage eût comblé tous ses vœux; il ne désespérait pas de les faire agréer, malgré l'insuccès de ses premières tentatives.

Son arrivée à Roche-d'Or avec M<sup>me</sup> Henselin n'apporta pas un changement marqué dans les habitudes d'Andrée. Sa mère avait toujours eu peu de goût pour les promenades et les excursions qui dégénéraient en fatigue, et elle préférait tenir compagnie à l'oncle Clément.

Amaury trouva l'accueil le plus cordial et le plus hospitalier. Andrée lui tendit la main, comme autrefois. Elle éprouvait un réel plaisir à voir un habitant de Paris. Ils se retrouvaient au fond de ce village comme deux exilés parlant la même langue sur une terre étrangère. Elle lui adressa des questions multipliées sur leurs amis. Elle le mit ensuite au courant des habitudes de Roche-d'Or, lui montra sa chambre, et lui offrit de recommencer le cercle des Sept merveilles d'Ajoye. La réception de la jeune châtelaine lui laissa croire un instant qu'il était pardonné; mais cette illusion devait se dissiper comme la lueur fugitive d'une aurore boréale.

Quant à Michaël, il se renferma dans une réserve armée, et Amaury, de son côté, ne semblait pas disposé à faire les premières avances.



— Vous avez vu M. Devillers, dit Andrée à Michaël; quelle est votre impression sur lui?

— Celle du Père Anselme : « Quand l'homme rencontre l'homme, il fait presque toujours une triste rencontre. »

Le temps paraissant fixé au beau, il fut décidé qu'on commencerait par l'excursion de Roche-d'Or, et qu'on coucherait à la ferme des Seignes pour éviter de faire l'ascension de trop bonne heure.

— Si nous soupions à la ferme, dit Andrée, ce serait charmant.

Ce programme s'exécuta à la lettre. La fermière avait réuni les éléments d'un repas : bœuf et jambon fumés, grives bardées de lard rose, truites, écrevisses, miel, fromage, kirsch et genièvre, auquel les trois convives firent honneur de grand appétit. Bas-Rouge, gravement assis aux côtés de sa maîtresse, la considérait d'un œil expressif, mais avec une discrétion exemplaire.

— Je ne m'attendais pas à trouver pareille chère dans ces montagnes, dit Amaury. Les paysans doivent bien vivre.

— La base de la nourriture, répondit Michaël, se réduit à des éléments primitifs : la viande de porc, les choux, les pommes de terre, le lait, les fruits

et le pain noir. Les paysans mangent rarement de la viande de bœuf ou de mouton. En général, la vie est pauvre, mais elle est trop simple pour qu'il y ait une grande misère. L'hiver est rude, mais le bois mort ne coûte que la peine de le ramasser.

— Le paysage est pittoresque ; cependant je lui trouve un défaut capital : il est immobile. J'aime mieux la mer.

— La mer, il est vrai, est l'étendue en mouvement, répliqua Michaël, mais la montagne est la mer solide, et son immobilité n'est qu'apparente. Le soleil, les teintes du ciel, tous les jeux de l'ombre et de la lumière sur les rochers et les arbres lui donnent les aspects les plus variés, la couleur et la vie. Peut-on dire d'une femme qu'elle est indifférente ou insensible, parce que son visage ne traduit pas ses émotions ? Il en est de même de la montagne : il faut l'aimer pour la connaître, et elle ne se révèle qu'à celui qui la comprend.

— Ainsi, vous croyez qu'il y a des Galathées qui ne s'animent qu'à la voix de Pygmalion ?

— Sur cette question, je ne puis citer de cas particulier ; mais, en thèse générale, je crois qu'on a fait une réputation trop brûlante aux femmes des pays du soleil. Chez les races expansives du Midi, les sentiments et les passions éclatent à la surface et se traduisent par la chaleur de l'enthou-

siasme, le pétillement du regard et l'éclair du sourire. Chez les races du Nord, froides en apparence, les sentiments sont mystérieux, les passions contenues. Les visages ont la blancheur de la neige, l'œil est clair, le sourire pâle. C'est ainsi que, sous leur armure de glace, brûlent les volcans des pôles.

— Voilà une théorie originale.

— Je la crois exacte.

— On pourrait en faire le sujet d'une conférence; mais il ne faudrait pas compter sur les sympathies d'un auditoire féminin, surtout si les brunes étaient en majorité.

L'entretien, s'animant par degrés, rappelait par sa variété les gais propos des Cours d'amour. Les théories savantes, les aperçus ingénieux, les citations, les arguments se répondaient et se renvoyaient comme un volant entre deux raquettes. Ils étaient habiles à ce jeu; mais Michaël était mieux armé que son adversaire pour ce duel où l'éloquence était l'arme choisie. Amaury épuisait en vain l'arsenal du scepticisme; ses flèches rebondissaient émoussées sur la cuirasse du croyant. Michaël lisait Platon et Horace dans le texte aussi couramment qu'une page de La Bruyère. Il passait sans effort de l'antiquité au monde moderne, de Diderot à Joseph de Maistre, de Cuvier à Darwin;

à latin il répondait grec, réduisait à néant les subtilités et les sophismes de son adversaire, et montrait qu'il avait embrassé toutes les branches de l'arbre encyclopédique des connaissances humaines. Dans ce tournoi où ils rompaient des lances courtoises, on sentait l'ardeur de deux chevaliers en présence de la dame dont ils briguaient de porter les couleurs.

Andrée, fidèle à son rôle de Célimène, en suivait les péripéties et semblait tenir la balance égale entre les combattants.

— Messieurs, dit-elle, je ne suis pas assez savante pour juger entre vous; mais je crois que vous discuteriez encore longtemps sans vous accorder. Je propose donc de faire une promenade aux environs de la ferme.

— Le temps ne permettra pas de voir demain le lever du soleil sur Roche-d'Or, dit Michaël, et il sera inutile de partir avant le jour. Le vent d'ouest souffle, et le bruit des feuilles de ce hêtre annonce que le brouillard monte.

— Il fait nuit, dit Andrée, comment pouvez-vous savoir que c'est un hêtre?

— Chaque arbre dont les feuilles sont agitées par le vent a une harmonie distincte et particulière qui permet à l'oreille de le distinguer. Par la nuit noire, quand on marche en montagne, on reconnaît

facilement un chêne, un sapin, un hêtre ou un peuplier; le bruit du feuillage est la voix des arbres, qui a ses nuances comme la voix humaine pour ceux qui sont accoutumés à l'entendre.

— Voilà ce que ne peuvent savoir les habitants des villes, dit Amaury.

— Ils exercent leurs facultés sur d'autres objets. A Paris ou à Londres, par exemple, il me semble qu'on doit savoir l'heure au mouvement de la fourmière.

— L'analogie est exacte, en effet.

— L'homme est partout le même avec des différences superficielles, et les Indiens de Cooper, au moyen de l'immense développement des facultés physiques, ne font pas autre chose que les Européens à l'aide de la synthèse et de l'analyse.

Au retour de la promenade, ils se séparèrent après un échange général de bonsoirs.

La chambre d'Andrée donnait du côté de la clairière des sapins où le berger Daphnis avait bâti sa cabane en planches. Elle resta quelques instants accoudée à la fenêtre, promenant machinalement son regard sur le paysage nocturne éclairé par un beau clair de lune. Le ciel était poudré d'étoiles qui scintillaient comme une poussière de diamants sur le sombre manteau de la Nuit. La cime des montagnes se découpait comme l'échine onduleuse d'un

gigantesque reptile, où couraient des nuages en chevauchées fantastiques.

Dans sa pensée, elle comparait Amaury, élégant et correct comme un gentleman, à Michaël dans son costume, qui ne différait guère de celui des paysans, avec sa chemise de toile écrue, son vêtement de droguet brun et ses chaussures massives lacées jusqu'à la cheville. Le citadin, hors de sa sphère, perdait une notable partie de ses avantages à côté du montagnard dans son cadre naturel. Son esprit sceptique même tournait contre lui sur le terrain des idées générales. Le parallèle était tout en faveur de Michaël. Il était plus savant, plus beau, et il savait aimer. C'est sur cette dernière impression qu'Andrée s'endormit d'un calme et profond sommeil.

Le lendemain matin, la fermière leur offrit des bols de café à la crème, et la caravane se mit en route. En sortant de la ferme, Amaury fit un petit détour à la vue d'un molosse à la tête ronde et noire comme un boulet, qui en gardait l'entrée; les yeux hors des orbites sous la tension d'un carcan de fer, il s'épuisait en aboiements féroces et tirait sur sa chaîne scellée au mur contre lequel sa niche était adossée:

— Tais-toi, Brutus! dit Michaël en le refoulant au passage.



Le petit jour se levait. Au bord des fontaines et des sources vives qui couraient sur les cailloux et se perdaient dans les mousses, au-dessus des buissons et des haïes, les branches flexibles se balançaient sous l'élan d'un oiseau. On entendait de tous côtés des frôlements d'ailes et des petits cris. Les merles à bec jaune, les mésanges bleues, les fauvettes à tête noire, les pinsons, les rouges-gorges, sonnaient la diane; les geais ramageaient, des volées d'alouettes filaient, les moineaux rassemblés tapageaient dans les arbres. Les corbeaux jetaient leur *koie* discordant du haut des chênes. La note claire des coqs éclatait dans le lointain comme une fanfare. Par moments, on distinguait le roucoulement d'une tourterelle des bois. Sur le vert éclatant des pâturages semés de blanches métairies, les vaches laitières, aux flancs rebondis, agitaient leur grosse cloche; les bœufs accroupis rumaient dans une impassible contemplation; les poulains échelonnés, perchés sur leurs quatre fuseaux, gambadaient autour du paisible cheval comtois; les moutons paissaient sur la lisière des côtes; les chèvres, suivies de cabris folâtres, faisaient tinter leurs clochettes et s'arc-boutaient suspendues aux roches grises couronnées de buissons et d'arbustes grêles. Dans le ciel vide où mouraient les dernières étoiles, les aigles, rois solitaires des cimes inaccessi-



bles, vainqueurs des nuages et bercés dans l'étendue, donnaient de grands coups d'ailes et s'élançaient dans les routes sidérales au-devant de la lumière. Ainsi l'ombre faisait place au jour, le silence au bruit, le sommeil à l'activité de la vie. Du ciel et de la terre s'élevait une sourde et puissante harmonie. La nature saluait l'aurore, et le chœur universel des êtres chantait le réveil du jour.

En passant au hameau situé sur le dernier plateau dominé par le pic de Roche-d'Or, Andrée s'approcha d'une source dont l'eau s'écoulait par un canal formé d'écorces d'arbres, et but dans le creux de sa main plusieurs gorgées de l'eau glacée, limpide comme le cristal.

Ayant rejoint ses compagnons, elle voulut les guider elle-même dans le chemin déjà parcouru. Le soleil était haut quand ils arrivèrent à l'escalade du bloc colossal suspendu au-dessus des grands abîmes.

Michaël s'assit sur une pierre à quelque distance.

En face de l'immense décor, Amaury alluma un cigare :

— Cette vue, dit-il, me rappelle une description de M. de Châteaubriand.

— Roche-d'Or, répondit Andrée, me rappelle, à

moi, le premier et le plus cher souvenir de ma vie.

— En vérité, madame?

— Oui, et je n'aurais pas cru qu'on pouvait rester froid devant cette merveille.

— Le panorama est splendide ; mais quand on connaît la Suisse, c'est un spectacle qui n'a pas l'imprévu d'une première représentation.

— Je suis étonnée de vous entendre parler ainsi de Roche-d'Or, et c'est un genre détestable que le parti-pris de ne rien admirer.

— J'apprécie toutes les belles choses, mais j'ai la franchise de mes impressions. En général, je me défie des enthousiasmes à froid et des admirations de commande.

— Alors vous regrettez l'ascension de Roche-d'Or?

— Non, madame, puisque je l'ai faite avec vous.

— Franchement, voilà un compliment qui n'est guère à sa place au sommet d'une montagne.

— Voulez-vous que je tombe à genoux, comme Voltaire, s'écriant au lever du soleil : « *Je crois!* »

— Cela vous fait sourire? Je savais que Voltaire avait du génie; vous venez de m'apprendre qu'il avait de l'âme et qu'il aimait la nature.

— Mon Dieu, madame, je connais Voltaire et Rousseau, et si je vous avais récité la *Profession de foi du vicaire savoyard*, j'ai la certitude que vous

l'auriez trouvée fort éloquente. Vous me pardonnerez de ne pas faire de la poésie à si bon marché.

— Allons, voilà que vous jetez encore une pierre dans le jardin de M. Michaël. Eh bien, laissez-moi vous dire que je lui dois d'avoir compris et aimé la grande poésie.

— Je ne fais pas bien dans le paysage, j'en conviens; il a sur moi un incontestable avantage, mais je voudrais voir la contre-épreuve à Paris.

— Il est certain que M. Michaël serait un peu dépaysé en entrant à l'Opéra ou aux Italiens; je crois, cependant, qu'il tiendrait aussi bien sa place dans un fauteuil de salon que dans une chaire de professeur.

— Il aura beau mettre des gants glacés, il n'en aura pas les mains plus blanches.

— Les tailleurs et les couturières font quelquefois bien des miracles.

— Ferez-vous cette expérience?

— Je ne demande pas mieux... Monsieur Michaël?

Il s'approcha.

— Vous devez vous rendre prochainement à Rome; passerez-vous à Paris?

— Oui, madame.

— Je compterai alors sur votre visite, et puisque vous avez été mon cicerone à Roche-d'Or, je sai-

sirai cette occasion de m'acquitter... Je pense que nous ferons bien de nous remettre en route, si nous voulons ne pas être en retard pour l'heure du dîner... Donnez-moi votre bras, monsieur Michaël, jamais je ne pourrai descendre ce chemin de chèvres... Monsieur Amaury, prenez garde de tomber.

Amaury marchait de surprise en surprise. Comment aurait-il pu comprendre qu'il n'avait trouvé qu'un banal compliment, à la place même où le cœur d'Andrée avait battu pour la première fois?

#### AMAURY A GONTRAN.

« Val-d'Ajoye. — Juin.

» Il faut que je le dise au papier, à quelqu'un, à toi, qui es l'ami de M<sup>me</sup> de Morizan et le mien. Bien que tu n'aies aucune vocation pour jouer les rôles de confident, il est nécessaire que tu me prêtés une oreille attentive, car ce que j'ai à dire est fort intéressant: *Si, à bref délai, la comtesse de Morizan ne revient pas à Paris, elle est perdue pour tous ses amis.* Je compte sur notre bonne camaraderie pour te prier d'en parler à la douairière, et la décider à se mettre à la tête d'une conspiration générale. Pour moi, j'ai perdu jusqu'à l'ombre de l'in-

fluence amicale que je croyais avoir méritée. La disgrâce d'un courtisan ne donnerait aucune idée de la mienne. Je ne suis plus qu'un être prosaïque, bon à déflorer toute illusion et toute poésie. Elle me trouve ridicule ; si elle ne me l'a pas encore dit, elle le pense. Les lettres qu'elle m'adressait à Paris me laissaient bien pressentir un refroidissement très-marqué ; il était convenu que je les lui rendrais, et elle n'a pas oublié de me les redemander. Si mes réponses ont produit la même impression que ma personne, voilà bien de l'encre perdue. Comme tu as lu cette double correspondance, elle me dispense de te donner des détails sur le décor et les personnages. Voici maintenant la comédie :

» La comtesse est coiffée d'un monsieur Michaël. Cet amoureux platonique est un séminariste défroqué, maître d'école à Roche-d'Or, disciple du Père Anselme, et précepteur du berger Daphnis. Il doit venir à Paris, et elle le recevra. Imagine-toi, dans son salon, un magister de village qui se nomme Monsieur Michaël, et un chien de berger qui s'appelle Bas-Rouge. Je n'invente rien. Le Monsieur est parfaitement installé dans un chalet voisin de l'habitation qui m'était destiné, et son couvert est mis tous les jours à la table de M. de Morizan.

» J'entre en scène. J'arrive au village. La comtesse me reçoit comme un ami ; je me crois par-

donné et sur le même pied qu'autrefois. Le lendemain, excursion à Roche-d'Or, première station de mon calvaire. J'ai l'imprudence de glisser une allusion aux amateurs de poésie didactique, et, depuis ce moment jusqu'à ce jour, j'ai fait des prodiges pour rentrer en grâce sans avoir rien obtenu.

» Voilà le tableau fidèle de ma situation. Je fais cent vingt lieues pour voir une Parisienne exilée, et je m'en retournerai, non pas comme je suis venu, mais comme un fâcheux poliment éconduit.

» Je ne te dirai qu'un mot de la vie qu'on mène ici; déjeuner le matin, dîner à midi, goûter à quatre heures et souper à sept heures. Il y a une bibliothèque, des journaux, un damier, des cartes, un piano et des fusils de chasse; mais je prévois que ces accessoires ne seront pas utilisés dans le programme de ma réception. Mes premières journées n'ont pu avoir aucun caractère d'intimité; on m'a promené dans les montagnes et les vallées comme on pilote un provincial qui veut voir Paris en huit jours. Cela a commencé par Roche-d'Or, — la colonne Vendôme, — où en guise de toits, on voit des montagnes. — A côté du Mont-Blanc, c'est une colline, mais plus haute que Montmartre. Cela ressemble à l'Himalaya, comme un pain de sucre à la cathédrale de Milan.

» La deuxième station a été pour Val-d'Ajoie,

où j'ai vu quatre merveilles le même jour : 1° l'Eglise gothique, qui a quelques tombes moyen-âge ; 2° la Chapelle du Mont, célèbre par des légendes et des miracles à faire concurrence à Lourdes ; 3° le Château de la Roche, grande caverne où les faux monnayeurs sont agréablement remplacés par des chauves-souris, et enfin 4° le Fondereau, un précipice assez joli, auquel on arrive par une route en spirale qui est au Mont-Cenis ce qu'une couleuvre est à un serpent boa. Pardonne-moi ces métaphores ; tout cela est absolument ridicule.

» Le quatrième jour était la fête du village de Roche-d'Or ; grand dîner chez M. de Morizan, distribution de victuailles et de galettes aux gens du village, qui ont renouvelé les *Noces de Gamache* en plein air. Dans l'après-midi sont arrivés les paysans et les paysannes des environs. On a enlevé les tables, on a mis des planches sur des tonneaux, et des ménétriers ont commencé à jouer une valse sur leurs crinérins. La comtesse a ouvert le bal avec moi, — comme étranger, — puis elle a valsé avec le maître d'école sentimental et le berger des Bucoliques, qui ressemble à un pifferaro tyrolien. Je ne te parle pas de la petite bohémienne, qui est retournée au pays où fleurit la guerre civile. La fête a été interrompue par un orage, qui s'est formé en un clin d'œil et qui a cessé après une violente



averse de quelques minutes ; puis la valse a recommencé pour ne finir qu'au jour. Après avoir dansé sur la fougère, on a soupé à la belle étoile, aux lucers de grands feux de sapin qui flambaient avec des éclats de mousqueterie. La comtesse [était d'une humeur charmante, bien qu'elle ne m'ait pas ménagé les épigrammes pour lui avoir « dépoétisé la nature. »

» Le lendemain, dimanche, a été consacré à un repos bien gagné, mais le lundi a été une rude journée. C'était la date fixée pour le baptême du petit-fils de M<sup>me</sup> Tiercelin. La comtesse était marraine, avec le maître d'école pour compère. Je dois constater qu'il était habillé ce jour-là comme un parfait notaire. M<sup>me</sup> de Morizan avait une toilette qui lui allait à ravir : robe de taffetas bleu et chapeau garni de myosotis. Son ravissant visage m'a rappelé le madrigal grec des lys et des roses qui composent les couronnes d'amour. Elle était adorable ; jamais je n'ai vu une jeune veuve plus séduisante et plus imprenable. Après la cérémonie du baptême, on a jeté au populaire des dragées et des bonbons par les fenêtres, — *panem et circenses*. Cela s'appelle ici l'*Archenie*, encore un mot à désespérer les académiciens. Il y a eu gala chez le maire de Val-d'Ajoye. On est resté cinq heures à table ; j'ai brûlé mes vaisseaux, et j'ai bu et mangé avec le courage du désespoir.

» Il y aura, dimanche prochain, une élection au conseil général. Le sous-préfet, M. Dupleix, est arrivé avant-hier pour assurer le triomphe de M. Molroguier, son candidat. Il a assisté au baptême, et j'ai été son voisin de table. C'est la seule figure à peu près civilisée qu'on rencontre dans ce pays de sauvages, où son chapeau-claque a fait événement. Les provinciaux et les paysans ont le don de l'horripiler comme moi, et nous avons fait pacte d'amitié ensemble. Un de ses premiers soins a été de faire sa cour à la comtesse de Morizan, sous le prétexte de gagner son influence en faveur de M. Molroguier ; mais il a jugé prudent de battre en retraite avec la certitude qu'il pouvait compter sur son indifférence aux élections. Pour ce qui est du reste, je ne t'apprendrai rien en te disant qu'elle a au suprême degré l'art de tenir les indifférents à distance, et combien elle se montre hautaine avec ceux qui n'ont pas le don de lui plaire. J'en ai fait l'expérience personnelle, et je n'ai pas la moindre envie de m'y exposer une seconde fois. D'ailleurs, je ne suis pas le premier auquel elle aura laissé le regret de l'avoir aimée, et bien d'autres après moi, sans doute, n'en obtiendront pas davantage. Jusqu'ici, on n'a pu l'adorer qu'en buste. J'ignore si elle tient autant qu'elle le dit à la liberté de son veuvage, ou si elle attend le *Prince Charmant* ; ce

que je sais et ce que je vois, c'est que le nouveau favori est l'heureux maître d'école, bien que ce montagnard ne me paraisse pas encore le héros choisi pour réaliser ses aspirations idéales.

» Demain, j'accomplirai ma dernière excursion au Saut-du-Doubs et à la source du Dessoubre, dont on parle ici comme des cataractes du Niagara. Enfin, je suis résigné à supporter toutes les fatigues pour admirer des *gredineries*, comme disait le bon président de Brosses.

» Nous serons de retour pour la *Grande pêche*, dont on m'a donné l'explication suivante :

» Tous les riverains se réunissent et invitent les notables de la ville et des environs. On tend, dans toute la largeur de la rivière, deux filets garnis de balles de plomb à leur extrémité, et soutenus par une chaîne de vingt hommes, marchant dans l'eau à la rencontre les uns des autres sur un espace guéable de trois cents mètres. Avant de jeter les filets, on fait une espèce de battue du poisson, en aval et en amont, à l'effet de le rassembler au point déterminé pour la pêche. L'an dernier, on a pris ainsi plus de mille pièces, truites, barbeaux monstrueux, ombres, brochets, etc. Les barques menaçaient de chavirer quand on a relevé les filets. La grande pêche terminée, on fait sur l'herbe un repas dont la base est le poisson. C'est pantagruélique.

» Dimanche prochain, date de l'élection, est le jour de la Fête-Dieu, où la ville disparaît sous la verdure et les fleurs.

» M. de Morizan vient de repartir pour Roche-d'Or, avec sa nièce et le héros. Sur les instances de M. Tiercelin, mon hôte, et du sous-préfet, je suis resté à Val-d'Ajoye, où la voiture me prendra au passage. J'ai une jolie chambre bleue qui donne sur la rivière. Le paysage est vraiment enchanteur, et il n'a qu'un défaut, c'est d'avoir des habitants. Heureusement le sous-préfet me console un peu.

» Après avoir regagné nos chambres, nous avons bu du punch en fumant des cigares, et il m'a conté les histoires les plus folles sur les héroïnes de son arrondissement. Il m'a demandé d'intéresser la comtesse de Morizan à son candidat. Il paraît qu'on ne fait rien à Val-d'Ajoye sans la consulter, et l'oncle débonnaire est son premier ministre chargé de l'exécution des oracles. J'ai répondu que j'en parlerais dans ce sens, sans l'espoir de réussir mieux que lui. Le sous-préfet professe la plus vive admiration pour la comtesse, mais il est furieux et voici sa conclusion : « *Pas moyen de faire le siège de cette petite femme-là.* »

» Je crois n'avoir rien oublié dans le programme des fêtes, et t'avoir donné tous les éléments nécessaires pour te rendre un compte exact de la situa-

tion. Ta réponse me dira si je dois compter sur la douairière de Valbrun.

» Mon intention n'est pas de demander une prolongation de congé. Toutes réflexions faites, le meilleur parti à prendre est de conclure comme le sous-préfet et de quitter la place. Ainsi, prends tes mesures en conséquence et agis sans perdre de temps, si tu veux que ta lettre me trouve encore ici.

» Amitiés et souvenirs.

» AMAURY.

» *Brûle cette lettre.* »

## XV

## EXCURSION.

Le lendemain, vers dix heures du matin, le breack, conduit par Melchior, arriva au grand trot et s'arrêta à l'heure convenue devant la grille de l'habitation de M. Tiercelin. Amaury prit place en compagnie d'Andrée, de l'oncle Clément et de Michaël, et la voiture repartit à fond de train. Les explorateurs déjeunèrent gaiement à Maïche. Après avoir traversé le Russey, vers la tombée de la nuit, on atteignit Morteau, où l'on trouva un excellent souper, qui se prolongea assez tard, et des chambres à l'hôtel de la Guimbarde.

Le lendemain, à cinq heures du matin, tout le monde était debout, et, après un déjeuner solide, la voiture, attelée d'un cheval frais, prit la route des Brenets. Le village, détruit par un incendie, a été reconstruit à neuf, et ses maisons blanches sont gaies comme des villas rustiques. Une route en spirale mène au lac en un quart d'heure. Au bord

sont amarrés les nombreux bateaux de promenade aux vives couleurs. Un batelier s'approcha et les quatre touristes s'embarquèrent.

Nous passerons sous silence les légendes et les récits du Saut-du-Doubs, et nous ne faisons qu'esquisser ici les grandes lignes du paysage. Avant d'arriver à la chute, on traverse cinq bassins. En pénétrant dans le premier, l'horizon est borné par des montagnes boisées, dont la base est formée par des rochers nus. Sur le granit, à droite, la croix fédérale suisse; à gauche, les trois couleurs françaises. Sous la croix fédérale est une grotte étroite; de l'autre côté, dans un angle où l'eau dort, un écho merveilleux répète distinctement en Suisse ce qui se dit en France. Les modulations des chants tyroliens s'envolent et reviennent avec une douceur infinie. L'eau s'étrangle en étroit et court canal. On entre dans le deuxième bassin, cirque régulier de rochers perpendiculaires, encadrant la surface immobile de l'eau verte et polie comme un miroir.

En Franche-Comté, les rochers et les pierres prennent souvent différents aspects et des formes humaines, selon le point d'observation. Dans ce bassin, le même rocher, qui se détache en vigueur sous le ciel, figure d'un côté la tête de Louis-Philippe, et, de l'autre, celle de Napoléon I<sup>er</sup>. Le troi-



sième bassin forme un beau cirque de rochers boisés au sommet, mais le cercle devient elliptique et s'allonge en ovale. L'entrée en est plus large. A gauche, une pierre colossale : la Tête-de-Mort. Quatrième bassin, quatrième cirque de granit. Du côté suisse est une vaste pelouse ondulée, qui s'appelle le Pré-Philibert. C'est là qu'on dîne sur l'herbe le jour de la fête du Saut-du-Doubs, comme à la fête des Loges de Saint-Germain.

En hiver, on peut traverser tous les bassins dans une voiture à deux chevaux. Sur la gauche, une aiguille s'élève dans les airs, figurant la Vierge debout portant l'Enfant Jésus dans ses bras. A droite, un énorme bloc figure la Tête de Calvin, aux lignes rigides et sculpturales. Vue de face, c'est une tête de lion. La barque entre dans le dernier bassin, immense quadrilatère liquide aux angles arrondis. Les rochers superposés en zones horizontales sont boisés de sapins. A son extrémité est le bureau fédéral, une auberge suisse et une auberge française, sentinelles avancées se disputant la faveur des touristes.

La barque amarrée, les quatre voyageurs s'engagèrent dans le sentier pierreux qui monte au Saut-du-Doubs. Au sommet, est une pierre debout, menhir haut comme un obélisque rustique, que la nature a planté là dans un caprice de ses convul-

sions volcaniques, et qui s'appelle la Chandelle-de-Pierre. En approchant, on entend déjà le mugissement sourd et profond de la chute qui mesure plus de quatre-vingts pieds. On traverse une pâture et le décor apparaît.

Une pierre étroite, sorte de petit promontoire, domine le saut. Il est prudent de s'asseoir à terre pour se défendre du vertige. A droite et à gauche, c'est l'abîme. Rien de ce qu'il absorbe ne reparait à la surface; le gouffre insondable ne rend jamais ses proies. En face, la nappe de cristal se bombe et soulève au pied du roc perpendiculaire d'énormes tourbillons d'écume, au-dessus desquels voltige la poussière d'eau, vapeur légère et fine, transparente et diamantée, où sourit toujours un arc-en-ciel.

De cette élévation, on aperçoit le lit du Doubs, étroit, profondément creusé au pied des montagnes. A droite, les sapins hérissent leurs aiguilles comme des paratonnerres; à gauche, s'amoncellent des rochers convulsés. L'eau tourbillonne à gros bouillons de neige autour des rochers noirs, qui font écluse et semblent vouloir arrêter son cours au bord du précipice béant.

Quand les eaux sont grandes, tout disparaît sous une nappe vitreuse. Basses, la chute n'a plus qu'un mince filet d'eau, comme ces torrents des Alpes

qui tombent à pic et vont se perdre au fond d'un gouffre invisible. Par les eaux moyennes, — Michaël avait choisi l'époque favorable, — la chute est séparée en deux par un îlot de rochers. A gauche, ce n'est qu'un torrent. A droite, la nappe est large et franchit un entablement régulier en retrait; au-dessous de cette marche, la double chute se réunit. En plongeant dans les profondeurs, elle décrit sa courbe avec une telle impétuosité qu'une pierre, lancée à la surface, rebondit comme sur une armure de diamant. Les gens du pays affirment que les truites peuvent la remonter en ligne brisée, mais il est permis d'en douter. En regagnant le sentier, le regard embrasse deux chaînes de montagnes très-rapprochées, qui encaissent la rivière et fuient dans la perspective en croisant les arêtes de leurs flancs triangulaires en lacet de corset.

Andrée voulut descendre au pied de la chute. Michaël la précéda dans un sentier à peine tracé, se frayant un passage à travers la végétation parasite et luxuriante des arbustes, escaladant ou soulevant les lianes tendues comme des cordes. A plusieurs reprises, il fut obligé d'enlever Andrée comme s'il portait le Saint-Sacrement, et elle s'abandonna volontiers à l'étreinte de l'athlétique montagnard. Parvenue au bord de la rivière, elle suivit résolument son guide, sans s'effrayer du

roulement formidable de la cataracte, qui faisait trembler le sol comme sous un effort souterrain; puis, sautant de rocher en rocher, de pierre en pierre, elle eut le plaisir d'arriver au pied de la chute, qui lui jeta au visage sa fine poussière d'eau glacée.

D'après l'itinéraire tracé, la caravane revint dîner à Morteau, avant de repartir pour Roche-d'Or par la route de Consolation et la vallée du Dessoubre. Le cheval, bien reposé depuis la veille, et sentant qu'il allait du côté de son écurie, s'enleva et partit d'un train d'enfer. On fit halte à Consolation, et le supérieur du séminaire voulut encore accompagner ses visiteurs à la source du Dessoubre.

Andréo causa assez longtemps en particulier avec le Père Anselme.

Pour qui n'était pas dans le secret des deux augures, il eût été difficile de comprendre le changement qu'allait apporter cette entrevue dans les relations d'Andrée avec les deux chevaliers jaloux de porter ses couleurs. Les derniers mots de l'entretien furent ceux-ci :

— La sagesse, madame, nous dit d'être colimaçon dans l'examen, oiseau à l'heure de l'action. Réfléchissez à loisir; mais souvenez-vous que dans les résolutions importantes de la vie, il faut agir seul et sans prendre conseil de personne.

— Cependant, mon Père, on dit que deux yeux voient mieux qu'un, et quand on veut se marier, il faut bien savoir ce qu'on fait.

— Une nation a toujours le gouvernement qu'elle mérite, et une femme l'époux qu'elle choisit.

Pendant les deux journées consacrées à cette excursion dernière, Andrée s'était montrée gracieuse avec ses compagnons, et elle semblait avoir retrouvé toute sa gaieté et sa belle humeur dans le trajet de Consolation à Roche-d'Or, où ils arrivèrent sans s'être arrêtés à Val-d'Ajoye. Michaël, contre son ordinaire, était plus libre, plus expansif; l'oncle Clément paraissait ravi; seul, Amaury jetait sur ce joyeux retour l'ombre de sa mélancolie.

A la suite des fatigues du voyage, on se sépara de bonne heure. En quittant sa chambre le matin, Amaury s'en ressentait encore. Andrée n'eut pas l'abnégation de renoncer à sa promenade journalière pour lui tenir compagnie, et elle fut absente une bonne partie de l'après-midi.

## XVI

## AMAZONE.

Le lendemain était le jour de la Grande pêche. A dix heures du matin, Trilby, sellé et d'aplomb, attendait dans la cour intérieure sous la garde d'un enfant. Andrée parut, chaussée de petites bottes qui craquaient sur le sable. Elle posa son pied sur le banc de pierre et sauta en selle, légère comme un oiseau. Elle était ravissante dans sa robe d'amazone en drap noir, qui sanglait sa taille ronde et moulait son corsage; avec un col uni et des manchettes plates, la jupe tombante, correctement gantée, les rênes à la main gauche, la cravache à la droite, ses beaux cheveux blonds nattés très-près de la nuque, supportant sa tête élégante et mobile, et tordus comme un paquet de serpents entrelacés sous le chapeau masculin. Au bois, elle eût reçu des hommages; à Roche-d'Or, c'était de l'adoration.

Son apparition donna le signal du départ aux

trois voitures qui emportaient les invités de Roche-d'Or. Quand ils arrivèrent à l'endroit choisi, entre Val-d'Ajoye et Lavoyèze, les filets étaient déjà relevés et on triait le poisson dans les barques. Des tables, formées de planches sur des tréteaux, étaient dressées en plein air sur le bord de la rivière. L'arrivée d'Andrée en amazone causa une sensation comparable à celle de la Gitane au bal de la Sainte-Catherine.

Après avoir reçu mille compliments, elle prit place à la table de vingt personnes, abritée par une tente de coutil, réservée à M. Tiercelin et à sa famille, en compagnie des curés de Val-d'Ajoye et de Roche-d'Or, de l'adjoint, du juge de paix, du médecin, du notaire, du percepteur, de l'oncle Clément, d'Amaury et de Michaël. Le sous-préfet était en tournée électorale. Il y avait environ deux cents invités, et on peut affirmer que les convives de la table d'honneur, présidée par la comtesse de Morizan, était le point de mire et le sujet de toutes les conversations. On échangeait des dialogues, on chuchotait, on riait, sans pourtant donner libre cours à certaines observations plus ou moins bienveillantes. Les demoiselles surtout paraissaient fort animées.

— Monsieur Devillers, dit le maire de Val-d'Ajoye en lui versant à boire, cette petite fête patriar-



cale n'aurait-elle pas le privilège de vous dérider un peu?

— Je suis loin d'être triste, répondit Amaury; mais les excursions, les dîners, les fêtes qui se succèdent sans interruption ne vont pas sans un peu de fatigue, et je n'en suis pas moins touché de votre cordiale hospitalité.

— Ah! nous ne sommes pas au bout. Je compte bien que vous assisterez à la procession de la Fête-Dieu, et vous ne nous abandonnerez pas en présence des urnes électorales.

— Monsieur Tiercelin, dit Andrée, je ne suis pas bien au courant. Puisque le sous-préfet n'est pas là, vous pouvez nous révéler le secret des dieux. Qui est-ce qui sera nommé?

— Madame, je voudrais pouvoir vous donner une réponse décisive, et j'avoue même en toute sincérité que je serais très-embarrassé pour établir des probabilités sur les résultats du vote à Val-d'Ajoye. La question en est toujours au même point depuis dimanche dernier. Je comptais sur la venue du sous-préfet pour faire pencher la balance, et il reconnaît lui-même que les chances qui semblent en sa faveur peuvent facilement tourner contre lui.

— Tiercelin dit vrai, s'écria l'oncle Clément, c'est la bouteille à l'encre!

— C'est une boîte à surprise, dit le curé.

— Ou la boîte de Pandore, ajouta Michaël.

— Il n'y a que deux candidats en présence?

— Oui, madame : M. Molroguier, grand industriel à Saint-Matador et bien posé, contre M. Tarnier, ingénieur des ponts-et-chaussées, homme d'un grand mérite, mais encore peu connu dans nos montagnes. Pour une ville, cette considération n'aurait pas autant d'importance; ici, il y a toujours un sentiment de défiance et peut-être de jalousie contre l'étranger.

— Très-juste, dit M. de Morizan. Tiercelin, vous parlez d'or.

— Vous connaissez assez notre pays, madame, pour vous rendre un compte exact de la situation. M. Molroguier est partisan du développement intérieur des richesses et des ressources de la province; il le favorise par ses efforts et par ses relations étendues. M. Tarnier vise plus haut et plus loin; il veut un chemin de fer; mais la réalisation de ce projet exige des sacrifices que les communes hésiteront à s'imposer. Outre les divergences politiques des deux partis en présence, il faut faire entrer en ligne de compte les influences religieuses; nous avons non-seulement la lutte des monarchistes et des républicains, mais encore des catholiques et des protestants. M. Molroguier s'appuie sur les deux premiers éléments; M. Tarnier s'adresse aux deux

autres. Le sous-préfet n'a pas une action directe sur les maires, et les maires sont quelquefois entraînés par le courant des électeurs.

— Est-il indiscret de vous demander quelles sont vos sympathies personnelles ?

— Je suis pour le chemin de fer, et je n'ai pas caché à M. Dupleix, le sous-préfet, que je travaillerais au succès de la candidature de M. Tarnier.

— Combien lui faut-il de voix ?

— Il y a seize communes dans mon canton, seize cents voix en moyenne, dont les électeurs d'Ajoye forment à peu près le cinquième.

— Je ne peux répondre que des soixante voix de Roche-d'Or, dit M. de Morizan ; mais nous avons des amis dans le voisinage.

— J'ai convoqué les seize maires pour samedi, et nous saurons peut-être à quoi nous en tenir.

— Mon cher Tiercelin, il me vient une idée, une idée que je crois triomphante.

— Voyons toujours.

— Il y a un homme qui peut tout.

— Le Père Anselme... J'y ai bien pensé, mais je ne me chargerais pas de lui parler de M. Tarnier ; c'est un fils de quatre-vingt-neuf, et le Père Anselme me demanderait une coupe de bois pour lui faire un bûcher tout neuf sur le Château de la Roche.

— Michaël, dit l'oncle Clément, êtes-vous d'avis de faire une ouverture au Père Anselme?

— Oui, monsieur le maire.

— Vous réussirez, dit Andrée.

— J'irai demain. Si la demande est accordée par le Père Anselme, je ferai de sa part une visite aux curés des communes, et l'élection de M. Tarnier sera certainement assurée.

— Pour commencer, répondit M. Tiercelin, voici nos curés de Roche-d'Or et d'Ajoye qui ne nous oublieront pas dans leurs prières. Maintenant, poursuivit-il en se levant, à dimanche les affaires sérieuses. Je bois à la santé de M<sup>me</sup> la comtesse de Morizan.

— Je porte la santé de M<sup>me</sup> Tiercelin, dit à son tour l'oncle Clément.

Tous les verres se choquèrent à la ronde.

Comme si on n'attendait qu'un signal, il y eut, d'un bout à l'autre des tables, comme une explosion générale de toasts et d'acclamations.

— Vive Tarnier! articula M. Tiercelin d'une voix forte.

— Oui! vive Tarnier! vive le chemin de fer d'Ajoye!

— Tête de ligne! s'écria l'oncle Clément.

Ces mots soulevèrent un enthousiasme qui ga-

gna les têtes les plus froides. Val-d'Ajoye tête de ligne était, en expectative, la fiche de consolation de l'ancienne sous-préfecture dépossédée. Barreau, le conducteur de chez Garnichet, qui était de la fête et déjà fortement échauffé, proposa de faire signer une pétition dans toute la France pour reléguer l'usurpatrice à son rang de chef-lieu de canton. Cette motion patriotique fut couronnée par l'hilarité générale des convives, et resta comme un souvenir de la Grande pêche.

Si Amaury avait eu l'anneau de Gygès à sa disposition, il aurait recueilli sur son compte des opinions au moins aussi extravagantes que la motion patriotique de Barreau. Il aurait appris qu'il devait nécessairement être un homme ne croyant à rien, incapable de distinguer l'orge du sarrasin, le trèfle de la luzerne, enfin qu'il était un Parisien, c'est-à-dire un satané farceur; mais celui-là ne reçoit pas les injures qui ne les entend pas, a dit un philosophe de l'antiquité. Par exemple, d'autres appréciations, plus parlementaires et moins exagérées, auraient pu lui sembler amères et rabattre la trop bonne opinion qu'il avait de lui-même. Le berger Daphnis disait de lui : *c'est un glaçon fricassé dans la neige*; Placide : *c'est un monsieur*; l'oncle Clément : *un beau mirlistor*; Michaël : *une gravure*

*de modes* ; le Père Anselme : *comédiant* ; Andrée, plus cruelle : *excellent ami*.

Pourtant cette mémorable journée ne devait pas finir sans lui ôter sa dernière illusion et sa dernière espérance.

Au retour de la Grande pêche, Andrée trouva une lettre de la douairière de Valbrun, qui lui causa une surprise plus violente que l'étonnante nouvelle de Bossuet.

LA DOUAIRIÈRE DE VALBRUN A LA COMTESSE  
DE MORIZAN.

« Ma chère enfant,

» Je veux vous écrire une lettre gracieuse, mais je crains bien que celle qui l'accompagne ne vous en ôte le plaisir. Je vous l'envoie cependant. En ce monde, il n'est pas inutile de connaître ses amis ; il est bon que vous sachiez les belles choses qu'on pense de vous et de votre entourage, et comment on en parle. Pour ma part, j'en suis fort choquée, et je me réserve d'en donner mon impression à M. Devillers, s'il a la candeur de venir solliciter mon intervention dans ses affaires.

» Voici, ma chère enfant, comment j'ai été mêlée à cette petite histoire, qui est fort instruc-

tive : ce grand fou de Gontran est venu me voir hier, et il m'a raconté le roman le plus extravagant du monde, d'après une lettre qu'il venait de recevoir de son ami Amaury. Naturellement, j'en ai demandé communication. Il a d'abord refusé; mais j'ai compris qu'il tenait à se faire prier et n'en agissait ainsi que par acquit de conscience. Il a fini par me confier la lettre. Comme elle me paraissait fort longue, je l'ai seulement parcourue, en lui disant que je la lirais plus à loisir, que la chose me paraissait sérieuse, et que j'avais besoin d'y réfléchir.

» Vous la lirez, c'est de bonne guerre, et vous la brûlerez sur l'autel des repentirs, pour qu'il n'en soit plus question. Gontran s'est montré votre ami en cette circonstance. Sous ses dehors de cheval échappé, c'est un loyal garçon, que j'aime beaucoup, et à qui je revaudrai cela. Puisque j'ai pris la plume et que rien ne me presse, il faut que je vous conte une de ses bonnes folies.

» Il est allé aux dernières courses. Vous savez qu'il aime cette noble poussière pour y voir les chevaux qui ont des violettes ou des myosotis en pompons sous les oreilles, et le défilé des voitures aux armes classiques. Il faut l'entendre. Il vient d'imaginer un nouveau système de science héraldique qu'il appelle modestement : « *De l'influence de*



*la fantaisie sur le blason.* » Il a juré de mener son projet à bonne fin et de le communiquer aux intimes. Depuis assez longtemps, il collectionne les modèles des armes et des devises en contravention avec la loi sur les titres. C'est un travail de bénédictin qui désolera bien du monde. Le baron Madrigal le seconde dans cette entreprise chevaleresque, mais il trouve que Gontran n'est pas assez sérieux et qu'il se préoccupe trop de l'élément féminin.

» Je ne vous dirai qu'un mot en passant de la pièce annoncée si longtemps à l'avance. Malgré la chaleur, elle a enfin éclaté comme un feu d'artifice mouillé. Cent journaux ont tiré le canon, et voilà le cent unième coup. C'est un peu le sort de tous les événements trop attendus; on escompte les émotions, et l'indifférence qui les suit vient de la curiosité qui les précède. Toute passion satisfaite amène la lassitude. J'étais à la première représentation. Salle très-brillante. En parcourant les lignes de bataille et les loges, je vous cherchais du regard à votre place accoutumée. Bien décidément vous n'y étiez pas.

» Pour en revenir à mes moutons, voici ce que je crois le meilleur et le plus simple. Gontran répond à M. Devillers, que tout en regrettant votre absence prolongée, je ne veux pas influencer vos projets et

priver M. de Morizan de vous garder le plus longtemps possible. Ceci fait, vous agirez comme bon vous semblera, et je laisse à votre discrétion le soin de régler vos comptes. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Devillers ne mourra pas de cette belle passion-là, si elle n'est pas doublée d'une bonne fluxion de poitrine.

Cet hiver il a joliment papillonné et flirté, croyant que je ne le saurais pas. C'est un joli garçon, qui a tort de se croire la fleur des pois de toutes les femmes. Je connais plus d'une Agnès qui s'est moquée de lui. En attendant mon tour, je prie votre mère de lui donner une bonne leçon, qui lui fera prendre un peu plus au sérieux la poésie, les femmes et le mariage.

» Votre vieille amie qui vous embrasse toutes deux bien affectueusement.

» AGATHE DE VALBRUN.

» Mes compliments à M. de Morizan. Je compte bien qu'il vous ramènera à Paris. Adieu, aimez-moi bien. Mais à propos, saviez-vous que ce terrible Père Anselme, dont vous avez fait la conquête, est un ancien condisciple de mon directeur et ami, le Père Fabrice? Vous pourriez lui lire quelques lignes de votre *dear professor*. Élève Andrée, vous méritez un mauvais point. Je vous embrasse. Suis-je bonne, n'est-ce pas? Revenez bientôt. »

## XVII

## MINERVE.

Cette lecture produisit sur Andrée une impression singulière. Ses dernières réponses à M. Devillers, la réserve froide qui en était la suite, témoignaient qu'elle obéissait à de nouvelles influences. Son esprit n'avait plus cette paresse qui n'est au fond que de l'indifférence. Elle acceptait encore, par habitude, la fausse monnaie d'une amitié mondaine, mais la lettre d'Amaury lui donnait le droit de le rayer du nombre de ses familiers ; s'il prétendait invoquer des privilèges trop facilement accordés, elle avait entre les mains l'arme qui lui permettait de trancher la situation comme avec le coupant du glaive. Cette lettre ironique, loin de lui inspirer du dépit ou de la colère, lui causa une intime et réelle satisfaction, en songeant qu'elle pouvait considérer comme rompues ses relations avec M. Devillers qui, dans sa disgrâce, n'avait trouvé que le langage amer de la vanité blessée.

Se rappelant les dernières paroles du Père Anselme à Consolation, elle résolut de ne prendre conseil de personne en cette circonstance et de réserver sa liberté d'action. Elle eut assez d'empire sur elle-même pour ne rien changer à sa manière d'être et résister à la tentation d'une vengeance facile, voulant en laisser tout le plaisir à la douairière de Valbrun, friande de ce mets des dieux et des déesses.

— Tu as des nouvelles de Paris, Andrée? demanda M<sup>me</sup> Henselin.

— Oui, ma mère; je viens de recevoir une lettre de M<sup>me</sup> de Valbrun. Elle vous envoie ses amitiés et m'engage à ne pas revenir avant l'hiver.

Ce soir-là, en se mettant au lit, M. Devillers éteignit sa bougie d'un souffle énergique et se dit à lui-même :

« Amaury; mon garçon, la province vous humilie. Gontran a parlé, la douairière est contre vous, la comtesse ne vous aime pas; bouclez votre valise, faites vos adieux, souriez avec grâce, prenez vos portefeuilles et retournez à Paris. »

Le lendemain, comme Michaël se disposait à se rendre à Consolation pour remplir sa mission électorale auprès du Père Anselme, Andrée lui remit une liasse de papiers.

— J'ai lu vos lettres, lui dit-elle, il est juste que vous lisiez les miennes. Les voici, classées par dates et accompagnées des réponses de M. Devillers. Elles vous distrairont pendant le voyage, et ce soir, au retour, vous me direz votre impression.

Après le dîner, Andrée se retira dans sa chambre, dont elle ne sortit pas de toute la journée. Amaury n'eut d'autre ressource que de jouer au whist, en compagnie de l'oncle Clément et du curé de Roche-d'Or, enchantés de trouver un partenaire.

Michaël fut de retour vers sept heures. A peine descendu de voiture, il rejoignit Andrée qui l'attendait au jardin.

— Madame, dit-il sans préambule, le Père Anselme a consenti. J'ai parlé en votre nom, et il m'a donné mes instructions sans autre formalité.

— Je vous félicite du succès de cette ambassade... Avez-vous lu les lettres?

— Oui, madame, le style est l'homme même; celles de M. Devillers sont froides et brillantes, comme sa personne.

— C'est un siège en règle.

— La méthode me semble un peu enfantine; les femmes ne se prennent ni par force, ni par surprise.

— Croyez-vous qu'il y en ait d'imprenables?

— Oui, celles qui aiment, c'est-à-dire qui sont

déjà prises. Quand une femme veut se rendre, elle ouvre la main qui garde la clef d'or de son cœur.

— Voilà pour les lettres de M. Devillers. Que pensez-vous des miennes ?

— C'est une série d'impressions familières, très-fines et très-déliçates, mais ce ne sont pas des lettres à un ami.

— M. Devillers n'est plus mon ami.

— Ah ?

— Non. Donnez-moi votre parole que ceci restera entre nous.

— J'engage ma parole.

— Voici la fin de la correspondance.

Michaël lut la lettre de la douairière de Valbrun et celle d'Amaury à son ami Gontran, avec le flegme d'un banquier anglais qui dépouille son courrier.

— Eh bien, c'est tout-à-fait charmant, n'est-ce pas ? M. Devillers n'a épargné personne : vous, moi, le Père Anselme, tout y passe, jusqu'à mon chien, jusqu'aux sept merveilles d'Ajoye. Pour mon compte, j'en suis ravie, et M<sup>me</sup> de Valbrun se chargera de terminer cette affaire sans compromettre M. Gontran. L'épreuve est terminée ; à l'avenir, je serai plus difficile sur le choix de mes amis.

Elle lui tendit sa belle main en ajoutant :

— Je n'ai plus que vous.

Les deux journées qui suivirent furent consacrées par Michaël à rendre visite aux amis du Père Anselme, pour les inviter à soutenir la candidature de M. Tarnier au conseil général. De son côté, Andrée se rendit à Val-d'Ajoye pour se concerter avec M. Tiercelin et préparer la victoire de son candidat. Cette double absence permit à Amaury de perdre un nombre de fiches considérable, malgré le proverbe consolateur : « *Malheureux au jeu, heureux en amour.* »

Le dimanche, jour de la Fête-Dieu, de grand matin, toutes les maisons de Val-d'Ajoye étaient enguirlandées de lierre ou de chêne et masquées par des branchages verdoyants. La grande rue avait été balayée, le sol était jonché de feuilles d'arbres et de fleurs. Au milieu de la place s'élevait un reposoir formé par des glaces de toutes les formes et de toutes les grandeurs, qui brillaient au milieu des fleurs des champs et des jardins. Avant le premier coup de la messe, toute la ville était en émoi. Les femmes étaient aux aguets. Les hommes causaient dans les cafés, dans les auberges, au milieu de la grande rue, avec une animation extraordinaire. Il faut passer sous silence toutes les combinaisons mises en jeu de part et d'autre ; préfet,



sous-préfet, maires, curés, fonctionnaires et notables, avaient travaillé dans toutes les sphères, mais avec un intérêt différent, au succès des deux compétiteurs en présence, et le redoutable pouvoir de la presse s'était mêlé de la partie.

La veille, M. Tiercelin avait réuni les maires des seize communes, plus les conseillers municipaux d'Ajoye, et leur avait parlé en ces termes :

— Messieurs, vous connaissez tous M. Tarnier. Je pense qu'il est notre homme et que, par sa nomination au conseil général, nous obtiendrons le chemin de fer.

Cette motion, accueillie avec faveur, souleva quelques objections qui peuvent se résumer ainsi :

— Oui, M. Tarnier est un homme utile.

— Il n'est pas du pays.

— Il en était digne.

— Il a épousé la filleule d'un député de la Haute-Saône.

— M. Molroguier est de chez nous.

— C'est un homme à courte vue qui fait trois pas dans un boisseau.

— Aurons-nous le chemin de fer?

— Tout le monde nous l'a promis et nous ne voyons rien venir.

M. Tiercelin reprit la parole.

— Voici midi qui sonne. Je propose d'aller di-

ner. Soutenez-vous M. Tarnier, ou M. Molroguier?...

— Voilà.

— Les promesses de M. Tarnier reposent sur des *si*.

— *Si* Paris était de beurre et la route de pain blanc, on ferait bien des tartines.

— M. Molroguier n'a jamais vu une locomotive de sa vie.

— Un bon chemin vicinal vaut mieux qu'un chemin de fer sur le papier. •

— La commune qui soutient M. Molroguier a voté trois francs pour le télégraphe et vingt-cinq francs pour une gare, quand la plateforme et le tunnel d'arrivée coûteront quinze cent mille francs.

— Avec des coupes de sapins, on les trouverait.

— Chacun prêche pour son saint.

— Comtois, rends-toi!

— Nenni, ma foi!

M. Tiercelin revint à la charge :

— Sommes-nous pour M. Tarnier?

— Je le soutiens.

— Moi aussi.

— Ma foi, moi aussi.

— Mon Dieu, je ne m'y oppose pas.

— Je voterai pour lui.

— Nommons M. Tarnier.

Les électeurs avaient opéré leur séparation. Il y avait deux camps en présence, mais le parti du chemin de fer écrasait tout. On attendait l'arrivée des deux candidats, et un immense banquet se préparait pour centraliser la victoire.

Le dimanche matin, les choses en étaient là. Au troisième coup de la messe, le sous-préfet, accompagné de M. Devillers, traversa la grande rue pour se rendre à l'église. M. Duplex portait l'habit et la cravate blanche. Amaury inaugurait un costume de fantaisie : veston court, gilet de piqué blanc, pantalon gris-perle et gants de même couleur.

La procession sortit de l'église vers dix heures et demie. Les jeunes filles, blanc troupeau d'innocence, portaient des bannières de toutes les couleurs. Au milieu s'élevait la statue dorée de la Vierge, richement habillée de gaze lamée d'or, le front ceint d'une couronne de perles argentées, portée sous un dais par quatre religieuses. Tous les écoliers, en costume d'enfants de chœur à ceintures bleues et rouges, les uns balançant les encensoirs de cuivre, d'argent et de vermeil, les autres puisant à pleines mains dans les corbeilles fixées à leur ceinture, lançant des roses effeuillées qui pleuvaient en parfumant l'atmosphère. Précédant le dais, escorté par la brigade de gendarmerie en grande tenue, un Suisse, grand et gros comme un

colosse, en habit rouge, au large tricorne à plumes, aux épaulettés et au baudrier d'or, portant la halbarde, conduisait la procession. A la suite du clergé venaient le sous-préfet, le maire, les autorités locales, puis tous les habitants sur deux lignes.

Malgré le respect commandé par cette fête religieuse, les femmes échangeaient leurs réflexions sur la comtesse de Morizan qui, peu soucieuse d'un second triomphe, portait la même toilette que le jour du baptême de la petite-fille de M<sup>me</sup> Tiercelin. La procession s'arrêta après avoir dépassé le pont du Doubs. Le curé jeta des petites croix de cire dans les champs, dans la rivière et sur le sol, pour attirer la bénédiction du ciel sur la ville et les biens de la terre. La même cérémonie s'accomplit à l'extrémité du pont de Dessoubre, et la procession rentra dans l'église.

La grand'messe achevée, il y eut un armistice consacré à prendre des forces avant de recommencer la lutte. A deux heures, le scrutin fut ouvert à la mairie de Val-d'Ajoye, ainsi que dans les seize communes du canton. A six heures, on savait que l'élection de M. Tarnier était acquise.

La ville entière célébra cette victoire par un banquet monstre de quatre-vingts électeurs présidé par le sous-préfet. Il y eut des toasts innombrables et quatre discours. Celui de M. Tarnier,

interrompu à chaque instant par des salves prolongées d'applaudissements, parla de Val-d'Ajoye, sa ville d'élection, sa seconde patrie, de voies rapides, matériel roulant, coupes de bois, millions, ferme espoir, douces espérances, montagnes percées, nature vaincue, réseau circulaire et tête de ligne. A cette période, les cris de : *Vive Tarnier! Vive le chemin de fer!* redoublent; les fanfares et les chorales des communes, réunies sous les fenêtres sur la place, entonnent la *Marche des soldats de Faust*, qui s'achève dans un rugissement de masses orchestrales au pétilllement de la mousqueterie. Cependant le banquet s'achève. Au plus fort du tumulte, on tire un feu d'artifice : une locomotive lumineuse apparaît. Au même moment, on découvre sur la table une pièce à surprise : c'est encore une locomotive. M. Tiercelin se lève, le capitaine de la garde nationale lui offre son sabre, il prend le glaive. D'un coup assuré, il abat la cheminée; d'un second, il éventre le flanc de la machine et s'écrie :

— Monsieur le conseiller général, nous vous offrons cette locomotive en nougat, vous nous la rendrez en bronze!

La plume se refuse à traduire l'émotion causée par ces paroles, qui furent le signal d'un tumulte indescriptible.

A la fin de cette mémorable journée, M. Duplex

et M. Devillers se regardèrent comme les augures antiques.

— La comtesse de Morizan m'a fait perdre la bataille et j'ai perdu ma journée, dit le sous-préfet.

— Cher ami, la plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

— Vous avez raison; je me suis prodigieusement amusé... Êtes-vous encore ici pour quelque temps?

— Je compte prendre congé ce soir de mes hôtes, et partir demain matin pour Paris.

— Nous ferons route ensemble jusqu'à Besançon... Et la comtesse?

— La comtesse n'aime pas les professeurs.

— Elle préfère peut-être les maîtres d'école... C'est égal, cette petite femme-là a du chic et du zinc... Enfin, que voulez-vous?... Il y en a d'autres.

. . . . .

## XVIII

## LES ÉMIGRANTS.

Les adieux d'Amaury avaient été courts et d'une froideur officielle. Après son départ, la maison de l'oncle Clément avait repris sa physionomie ordinaire. Cet horizon borné était bien le cadre qui convenait à Andrée. Elle n'avait jamais aimé cette agitation fiévreuse et stérile qui brûle les heures d'une femme à la mode. A Paris, elle vivait retirée dans son petit cottage voisin des Champs-Élysées. Des fleurs, des animaux familiers, quelques relations intimes suffisaient pour animer sa solitude et remplir ses journées. Si parfois, dans le cours de cette calme existence, elle était sollicitée par une force inconnue, ses aspirations ressemblaient à ces rêveries qui se dissipent avant d'avoir pris une forme précise. A Roche-d'Or, elle se sentait vivre.

Accoutumée à voir Michaël et à lui parler librement à toute heure, comme s'il faisait partie de la



famille, il ne lui venait pas à l'idée qu'il pût redevenir un étranger pour elle. L'expérience du Père Anselme n'avait pas été décisive. Il n'était plus question du voyage à Rome dont l'époque était ajournée, et il serait temps d'y penser au cas où les choses devraient en arriver là.

La Gitane avait revu l'Espagne et son soleil. Fidèle à sa promesse, elle allait revenir. La nouvelle en fut apportée un soir par un contrebandier. M. de Morizan fit des démarches actives; il se rendit à Genève, où s'organisait un départ d'émigrants de la Suisse allemande, et obtint facilement le passage pour Daphnis et Stella. D'après l'itinéraire tracé, le convoi devait entrer en France par Sainte-Ursanne, prendre le chemin de fer de l'Est à Belfort, se rendre directement au Havre en traversant Paris, et de là s'embarquer sur le navire désigné pour la traversée en Amérique. Il y avait là, pour M. Cordilier, un beau calcul kilométrique en expectative.

Daphnis remit à Michaël la clef de sa maisonnette abandonnée au bord du lac, qu'il confia à sa garde avec le pouvoir d'en disposer à son gré. Il avait vendu son troupeau, et il espérait bientôt voir fructifier la poignée d'or qu'il portait dans sa ceinture.

Vers les premiers jours de juillet, le *Convoi des*

*émigrants* fut signalé à Porrentruy. Le même messager se présenta une seconde fois pour informer Michaël que la Gitane avait rejoint à Genève. Partie de Sainte-Ursanne le lendemain, la colonne traversa Roche-d'Or vers trois heures de l'après-midi. Daphnis, le sac bouclé sur les épaules, le bâton ferré à la main, l'attendait au passage, adossé contre le tronc d'un noyer dans la pose d'un berger antique. Tous les habitants du village étaient sur le seuil de leurs portes. L'oncle Clément avait fait préparer des provisions, et un tonneau de vin était posé sur deux chevalets devant la grille.

De loin, on put voir se dérouler les premiers anneaux de la colonne sur la route qui longe le bord du Doubs. C'était un spectacle émouvant que le défilé silencieux de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants, que la terre natale ne pouvait pas nourrir, et qui allaient demander au Nouveau-Monde ce que Dieu donne partout aux oiseaux du ciel.

— C'est triste, dit Andrée.

— Oui, répondit Michaël : il est amer, le pain de l'étranger, elle est haute à franchir, la pierre de son seuil.

Tous les regards cherchaient la Gitane, qui marchait la dernière, portant un petit paquet au bout d'un bâton sur l'épaule. Elle était assez simplement vêtue, plus forte et plus grande. Ses cheveux rele-

vés laissaient son visage à découvert, et ses yeux diamantés ajoutaient encore à l'éclat de sa beauté singulière.

Michaël alla à sa rencontre.

Pendant la halte de la colonne devant la maison hospitalière du maire, la bohémienne traversa fièrement le village, l'œil fixe, sans même tourner la tête du côté d'Andrée qui l'appelait par son nom. Arrivée à la dernière maison, elle s'assit au bord du chemin, et regarda Michaël et Daphnis qui l'avaient accompagnée.

— Gitane, dit Daphnis qui ne semblait pas envisager ce départ avec mélancolie, je voudrais bien savoir pourquoi Bâs-Rouge a aboyé quand tu es passée près de lui?

— Le chien n'aime pas la vipère, dit-elle en tirant de sa poche un reptile qui dressa la tête avec un léger sifflement. N'ayez pas peur, la vipère a mordu de la soie, et elle ne peut plus faire de mal.

— Il y en a là-bas... Sais-tu où nous allons, Gitane?

— Je n'ai pas besoin de le savoir; on m'y conduira, et chien qui marche, os trouve.

La halte fut de courte durée. La colonne se remit en marche.

Andrée rentra dans sa chambre et s'étendit sur

une dormeuse, près de la croisée ouverte. L'après-midi était chaude, presque lourde ; on sentait l'influence orageuse du vent du sud, et elle était dans cette disposition particulière où l'âme s'ouvre aux émotions calmes, aux sereines mélancolies.

Il faut qu'il y ait, dans les êtres et dans les choses qui nous environnent, un certain rayonnement qui agit sur la pensée, et comme un fluide subtil qui lui donne une sorte de pénétration instinctive. Les joies ou les tristesses qui s'emparent de l'âme humaine, sans cause apparente et, pour ainsi dire, à son insu, ont toujours une puissante raison d'être. La réflexion peut les combattre, le raisonnement les expliquer, mais l'impression n'en est pas moins impérieuse et persistante.

Jamais Andrée n'avait éprouvé avec une pareille intensité cet indéfinissable malaise de l'isolement, ce mortel ennui, ce sentiment invincible, nostalgique, que la langue italienne exprime par un mot : *l'influenza*. Il lui semblait qu'un voile, léger comme la gaze des brouillards du matin, transparent comme la vapeur bleue des lointains horizons, noyait sa pensée. Pour échapper à cette vague désespérance, à cette influence morbide, elle prit un livre ; mais c'est en vain qu'elle y appliqua son attention, ses yeux déchiffraient machinalement des

phrases dont elle ne comprenait pas le sens. Elle jeta le livre et poussa un soupir.

Une heure s'était à peine écoulée, lorsque son oncle entra dans sa chambre.

— Andrée, dit-il, voici une lettre que le curé vient de me remettre pour toi de la part de Michaël, avec un billet du père Anselme.

Elle brisa les cachets et lut :

« *Madame,*

» *Je quitte Roche-d'Or, en priant Dieu qu'il vous donne la part de bonheur qui m'a été refusée.*

» *Adieu.*

» MICHAEL. »

Le billet ne contenait que cette ligne :

« *Aimez Michaël, ou laissez-le partir.*

» *Pax.* »

Andrée se leva, comme si elle se sentait blessée par une invisible main.

— Andrée ? dit l'oncle Clément surpris.

— Mon oncle, saviez-vous qu'il partait ?

— Qui ? Michaël ? non. J'ai supposé comme toi qu'il faisait la conduite à Daphnis et à la Gitane jusqu'à Val-d'Ajoye... Je suis très-étonné qu'il ait gardé le secret de son départ.

— Priez Melchior de seller mon cheval.

- Que comptes-tu faire ?
- Ramener Michaël.
- Songe, ma chère enfant...
- Je le veux.
- Dieu, et moi aussi, dit l'oncle Clément.

En quelques minutes, Andrée avait revêtu son costume d'amazone. Elle trouva Trilby sellé dans la cour à sa place accoutumée, sauta en selle, et une fois sur la route, disparut à bride abattue, laissant derrière elle des tourbillons de poussière.

— Ma chère sœur, dit simplement l'oncle Clément à M<sup>me</sup> Henselin, en lui annonçant la résolution d'Andrée, le Père Anselme a raison de dire que celui qui connaît les femmes peut expliquer le mystère de la sainte Trinité.

Après une demi-heure de course furieuse, Andrée rejoignit la colonne qui venait de dépasser le village de Soulce.

Elle reconnut facilement Michaël à sa haute stature. Il avait le sac à l'épaule comme tous les émigrants. Daphnis et la Gitane marchaient à ses côtés.

Le bruit d'un cheval qui arrivait au galop leur fit retourner la tête.

À la vue d'Andrée, qui s'arrêta court, Michaël

laissa ses compagnons continuer leur route, et s'avança, la tête découverte.

— Monsieur Michaël, dit Andrée, j'ignore si vous obéissez encore aux ordres du Père Anselme, et, s'il en est ainsi, je désire m'en expliquer avec lui.

— Le Père Anselme est averti de mon départ, mais il ne l'a pas conseillé, et j'agis d'après ma seule volonté.

— J'ai besoin de vous.

Andrée laissa son cheval à Soulce, agrafa sa longue jupe, et reprit le chemin de Roche-d'Or, accompagnée de Michaël.

Ils marchèrent quelque temps sans parler. Ce fut Andrée qui rompit le silence.

— Pourquoi me quitter ainsi? dit-elle avec un peu d'émotion dans la voix.

— J'avais besoin de tout mon courage et je me défiais de moi-même. Vous m'ordonnez de revenir, j'obéis. Que voulez-vous de moi?

— Que vous ne me quittiez plus.

Le soleil déclinait quand ils approchèrent du village. Bientôt il disparut derrière les plus hautes montagnes, dont les cimes étaient encore éclairées pendant que leurs pieds étaient déjà plongés dans une ombre crépusculaire. L'astre se couchait dans



sa gloire, laissant traîner sous les nuages la pourpre frangée d'or de son manteau oriental, et leurs tourbillons ensanglantés se réfléchissaient dans les flots assombris de la rivière.

C'était l'heure de la grande mélancolie du soir. Les troupeaux descendaient des pâtures. On entendait le bêlement plaintif des moutons, la note grêle et saccadée des chèvres, le mugissement profond des bœufs, la cloche sonore des vaches laitières. Par intervalles sonnait l'appel lointain du cornet d'un pâtre. Par ci, par là, une colonne rougeâtre montait droite vers le ciel et signalait les feux des bergers. C'était aussi l'heure où les laboureurs revenaient du travail des champs. Au seuil des maisons et des chaumières, les femmes les attendaient, portant des enfants dans leurs bras, après avoir préparé le frugal repas du soir. Toutes les cheminées du village fumaient, embaumant l'air d'une odeur de genièvre. La vapeur bleue flottait dans l'atmosphère et montait au ciel comme un encens rustique.

— Je ne suis plus maître d'école à Roche-d'Or, dit Michaël, que vais-je devenir ?

Andrée s'arrêta, le regarda avec un sourire, lui tendit la main, et dit ces deux mots :

— Mon mari.

— Moi ?

— Oui, Michaël. Vous m'aimez, et je vous aime.

.....

Combien n'arrive-t-il pas souvent, lorsque des impossibilités se sont évanouies, que des rêves longtemps caressés et poursuivis avec ardeur prennent un corps et se changent en réalités tangibles: On est étonné de se retrouver froid et maître de soi-même en face de la chimère que la main peut atteindre, et au milieu des circonstances dont l'attente seule nous jetait dans des alternatives de crainte ou d'espoir, de joie ou de douleur. Le destin semble ainsi prendre plaisir à se jouer des mortels. La passion choisit l'instant qui lui plaît pour se présenter sur la scène, et reste paresseusement en arrière quand elle est sollicitée par des circonstances favorables.

Telle était la situation de Michaël. Peut-être, dans une nuit d'insomnie, avait-il envisagé la possibilité d'une entrevue où, seul en face d'Andrée comme Œdipe devant le Sphinx, il trouverait la clef de cette âme énigmatique, et lirait une pensée d'amour dans les yeux de cette idole, qui tenait sa vie entre ses mains et pouvait changer sa destinée par un mot. Et maintenant qu'elle venait de le prononcer de sa voix argentée, il ne se sentait agité d'aucune émotion. Calme et tranquille comme s'il s'éveillait à la fin d'un rêve enchanteur, il écoutait

tinter l'*Angelus* du soir dont le dernier écho, faible comme une plainte, mourait au fond de la vallée.

Leurs regards se rencontrèrent, comme autrefois dans une seconde rapide sur la cime de Roche-d'Or. Michaël comprit alors qu'Andrée l'aimait depuis cette heure déjà lointaine ; il courba la tête et lui dit :

— Je suis un ingrat, Andrée ; mais je vous aimais comme les marins adorent la Madone, sans espérer autre chose que sa miséricorde.

— Aimez-moi bien, Michaël.

.....

LA DOUAIRIÈRE DE VALBRUN A LA COMTESSE  
DE MORIZAN.

« Paris, juillet.

» Ma chère Andrée, je vous en veux beaucoup de vous être mariée sans ma permission ; je reconnais là le doigt de la Providence et la main du Père Anselme.

» Je ne voudrais pas jeter l'ombre d'un noir souvenir sur votre lune de miel ; cependant il faut que je vous parle une dernière fois de M. Devillers. Quand il a su que je vous avais parlé de sa lettre à Gontran, il a pris une mine si affligée que

je l'ai un peu remonté. Mais il accomplira sa pénitence jusqu'au bout : je vais le marier avec une petite demoiselle qui le fera marcher dans un chemin où il y aura beaucoup de petites pierres.

» J'espère que vous nous reviendrez cet hiver avec votre mari, et que je ferai sa conquête à mon tour.

» Tous les meilleurs souvenirs de votre vieille amie bien affectionnée,

» A. DE VALBRUN. »

« Ceci bien entre nous : Gontran va se marier. Il me semble que je rajeunis, mais pas encore assez pour imiter cette folie. »

Paris, février 1876.



FIN

# TABLE DES CHAPITRES

---

	Pages.
I. Correspondance.....	1
II. Le Village.....	5
III. Stella.....	29
IV. Correspondance.....	37
V. Roche-d'Or.....	45
VI. Daphnis.....	55
VII. Michaël.....	73
VIII. Val-d'Ajoye.....	85
IX. Consolation.....	105
X. La Poupée du Diable.....	133
XI. Correspondance.....	161
XII. Les <i>Tristes</i> d'Ovide.....	187
XIII. Expérience.....	205
XIV. Amaury.....	211
XV. Excursion.....	233
XVI. Amazone.....	240
XVII. Minerve.....	251
XVIII. Les Émigrants.....	262

VERIFICAT  
2007

VERIFICAT  
1987

BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITARA  
BUCURESTI

VERIFICAT